LORAS COLLEGE LIBRARY
STAC
840C236C, No.7 c1
Maggy.
3 0051 00400 7628

WITHDRAWN FROM
LORAS COLLEGE LIBRARY

Imprimatur

Trudonopoli, hac 28 septembris 1924

Fr. Emmanuel Van Berlo, O. F. M.

Min. prov.

Imprimatur

Parisiis, die 14 februarii 192

† *Ludovicus, card. Dubois,*

Arch. Paris.

MAGGY

Il a été imprimé de cet ouvrage :

100 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 1 à 100

L'édition originale a été tirée sur papier d'alfa.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Fr. Martial LEKEUX, franciscain, commandant d'artillerie. **Mes Cloîtres dans la tempête.** 125e édition.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1925.

P. MARTIAL LEKEUX

FRANCISCAIN

MAGGY

18-
261

PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e

Tous droits réservés

25

Copyright 1925 by Librairie Plon

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

A MON PÈRE

En mémoire de sa bonté et des caresses de Maggy
qu'il a retrouvées au ciel.

INTRODUCTION

Ce livre est la simple histoire de ma petite sœur, qui mourut vaillamment à vingt-trois ans et qui fut une sainte. Elle a donné pour moi sa vie toute fraîche : c'est donc une dette que j'acquitte en écrivant ces pages.

Or, en allant aux sources, en visitant les innombrables réduits de houilleurs où rayonna sa douce charité, en entendant les récits émus de ceux qui la connurent, je découvris de tels trésors de beauté et d'amour que je ne sais maintenant ce qu'il faut le plus admirer, de l'héroïsme de sa mort ou de celui de sa vie.

Et j'entrevis que le récit de cette existence si courte et si remplie serait le plus merveilleux sermon qu'on pût faire à la veulerie de notre monde moderne.

Ce monde paganisé se meurt de corruption. Il étouffe dans le plaisir, il râle dans l'égoïsme. Toute cette fausse civilisation qui est son abject diadème, tous ces millions de machines qui tournent infernalement à la surface du globe avec cet unique objectif : le confort — comfortable ! — *l'ont amené à un état d'esprit qui est le contre-pied de l'Évangile; et toute cette vie jouisseuse et gavée proclame contre le Christ : Heureux les riches! heureux les rassasiés!*

heureux ceux qui s'amusent et ceux que le monde adule!

Le résultat de cette belle entreprise est que notre société est en pleine décomposition. Le péché porte son châtiment en lui-même : c'est pourquoi, ayant tourné le dos au christianisme, le monde sent déjà à sa bouche l'amertume du Fruit défendu. Il a voulu éperdument le Royaume de la terre, et le Royaume de Dieu s'est dérobé à lui.

Il est temps de lui réapprendre que le plaisir n'est point le bonheur, et que toute joie et toute grandeur reposent sur le renoncement évangélique. Il faut l'aider à reconquérir sa beauté.

Mieux que n'importe quelle dissertation, un exemple vivant pourra le lui enseigner. Il trouvera dans la vie de cette humble enfant un splendide modèle de générosité. Il y prendra une leçon de christianisme, car cette vie de sacrifice fut tout entière un commentaire de l'Évangile.

Au milieu de ce dévergondage, par un phénomène de réaction observable dans toutes les époques de grande corruption, une phalange d'âmes a surgi qui, étouffant dans ces marécageuses ténèbres, ont levé vers la lumière leurs yeux affamés de beauté, et, d'instinct, sont revenues au Christ. Nous assistons à l'un des plus beaux renouveaux de vie mystique que l'Église ait connus. Une foule de nobles âmes se sont levées, volontaires, pour payer la rançon de tant de turpitudes, pour s'offrir en victimes et monter jusqu'aux cimes de l'Amour.

Ces âmes portent les promesses d'une société nouvelle. Mais elles ont souvent plus de bonne volonté que de lumière; elles désirent, elles soupirent, elles

voient les sommets, mais n'en trouvent point la voie.

Maggy la leur montrera. Elle l'a parcourue elle-même, à grands pas et sans hésiter. Son exemple leur sera un cours de vie spirituelle. Ces âmes apprendront d'elle comment l'on va au Christ, comment on se donne à Lui, et ce qu'il faut faire pour pénétrer dans le cellier secret où l'on reçoit, dans la suave ivresse du vin d'amour, le mystique baiser de l'Époux.

Elles verront que cette voie est accessible à tous, et que pour y marcher il suffit de le vouloir; et que, même dans le monde, même au sein de la vie la plus étonnamment occupée, il est possible d'être un contemplatif, de planer dans l'Amour et de dominer les contingences.

Ce livre n'est pas « écrit » : un pauvre franciscain n'a pas le loisir de façonner des phrases. Il est plein de sermons et de digressions : que veut-on? C'est mon métier de prêcher. J'ai écrit simplement ces pages en écoutant mon âme. Qu'on veuille donc n'y point chercher de littérature, et se contenter des choses elles-mêmes. Quant à ceux qui n'aiment pas les sermons, qu'ils les passent.

J'ai tâché cependant de ne pas m'en tenir à une forme sèchement biographique; j'ai croqué des tableaux, j'ai essayé de faire revivre les scènes de cette véridique histoire. Il pourra sembler que dans ces esquisses j'ai sacrifié à l'imagination. Il n'en est rien; ces reconstitutions sont le fruit d'une laborieuse enquête auprès des témoins : à part quelques insignifiants éléments de liaison, tout y est vrai, chaque détail en a été vécu, et chaque parole prononcée.

J'ai d'ailleurs été intimement lié avec celle que j'appelais familièrement ma petite colombe : *j'ai recueilli de sa bouche de précieuses confidences qui m'ont singulièrement aidé à voir au delà des faits, toujours incomplets par eux-mêmes, quelque admirables qu'ils soient, à en déceler la source et à pouvoir montrer dans ces pages plus qu'une vie : une âme.*

Nous nous comprenions si bien! Nous nous aimions tellement! Et s'il est vrai, comme le dit Mgr Dupanloup, que la plus excellente qualité d'un biographe est l'amour, et que la seconde vue du cœur est seule capable de nous montrer la profondeur d'un homme, eh bien, mon livre, faute d'autre qualité, aura au moins celle-là.

Il va sans dire que je n'ai aucunement la prétention de canoniser ma petite sœur quand je l'appelle une sainte : cela la ferait sourire, là-haut, de me voir occupé à poser une auréole sur sa tête frondeuse; et puis, cela ne me regarde pas.

M. L.

MAGGY

I

LE PREMIER PAS

> Si quelqu'un veut venir à moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il porte sa croix chaque jour, et qu'il me suive.
>
> (S. Luc, IX, 23.)

— Bonsoir, ma colombe.

Maggy ne répondit rien, se jeta dans un fauteuil et resta silencieuse. J'étais habitué à ces manières en coup de vent, et je continuai mon travail.

Brusquement, comme je tournais la tête de son côté, elle fixa sur moi ses yeux noirs, et, d'une voix presque dure :

— Dis, qu'est-ce que tu ferais à ma place, toi?

C'était une grosse question, et je me sentis tout ému d'entendre ma petite luronne de sœur me la poser, avec cette voix et cet air étrange.

Elle était souvent venue s'asseoir à cette place pour me demander quelque éclaircissement ou discuter à perte de vue sur une question de littérature ou de théologie. Mais aujourd'hui, un pli

barrait son front et ses lèvres étaient serrées : c'est qu'il ne s'agissait de rien moins pour elle que de décider de sa vie.

Elle avait tout juste dix-neuf ans et finissait son école normale. Et elle portait maintenant sur l'avenir le grand regard avide des jeunes gens dont la confiance est vierge.

Bien des fois, elle m'avait entretenu de ses rêves. Continuer à étudier ; vivre dans un milieu intellectuel et élégant ; se plonger dans la lumière ; briller elle-même de la lumière acquise ; être aimée pour cette beauté et mériter de l'être, et aimer à son tour des êtres de choix : c'est ainsi qu'elle voyait la vie. Déjà elle avait trempé ses lèvres à ces deux coupes de clarté et d'amour, et tout lui souriait.

Et vraiment, elle eût été un joli type d'intellectuelle frémissante.

Mais un doute la torturait. Nos vieux parents vivaient petitement ; la modique pension de notre mère ne suffisait qu'à grand'peine à pourvoir à l'entretien du ménage et aux études du plus jeune frère. J'étais sur le point de les quitter pour entrer au couvent. Et cela lui crevait le cœur de les voir presque pauvres, et elle se reprochait comme une cruauté de songer à elle-même alors qu'en s'oubliant elle pouvait les aider.

Depuis quelques semaines, elle se torturait l'esprit avec ce problème et on l'avait surprise la veille, à pleurer près de ses livres.

Je déposai ma plume et me mis à me tortiller la moustache, laissant Maggy attendre. J'hésitais à lui faire mal.

Elle reprit :

— Je vois bien que papa est triste quand je arle de l'école de régentes, et maman aussi, à ause de lui. Ils voudraient bien que je me place omme institutrice.

— Oui... oui... Pourtant ils te laisseront libre.

— Sans doute, et maman ne fait d'objections ue pour ma santé. Mais je sais bien, moi, que ai assez de santé pour étudier... Ce n'est pas si fficile, et l'école me fatiguera bien plus. Ce n'est as ainsi que la question se pose : ils se font vieux, auraient besoin d'être aidés... Est-ce que j'ai le roit de les laisser pour suivre mes propres goûts?

— Oh! le droit, oui, en stricte théologie, car nfin, ils peuvent vivre de ce qu'ils ont. Mais le este serait tout de même plus beau de te dévouer our eux.

Elle réfléchit de nouveau. Puis, d'une voix où uelque chose tremblait :

— Ils ne savent pas ce qu'ils me demandent ... J'aimerais autant mourir! Tu sais bien, toi, omme j'ai besoin d'étudier, comme j'ai besoin être libre, comme j'ai *besoin* d'être entourée e choses belles et d'amies de mon goût. C'est ute ma vie, cela. Être institutrice!... Être à la aîne comme un chien de ferme, recommencer haque jour la même stupide besogne, faire tracer es jambages à des gosses, le soir corriger leurs iffonnages et préparer des cubes en papier, et la, dans quel milieu, mon Dieu!...

Elle se leva avec un petit cri, comme lancée r un ressort, avec un geste qui secouait l'affreuse sion.

— Est-ce que tu ne vois donc pas que c'est us que mourir, cela? Est-ce qu'on peut demander

cela à quelqu'un? Je n'ai pas vingt ans!...

Elle s'était rassise, ses petits poings crispés aux genoux, le regard douloureusement tendu vers un point fixe, sous les sourcils contractés. Elle me fit pitié.

En la regardant, je constatai pour la première fois que j'avais une bien jolie petite sœur. Mignonne, toute mince, toute en nerfs, elle n'était faite que de mouvement, de vie souple et agile. Sa fine petite tête d'Espagnole aux cheveux noirs prenait plus d'accent encore au contraste de sa blouse de mousseline blanche. Elle n'avait rien de classique ni même de régulier : le nez resté trop court n'était jamais arrivé à être un nez de grande personne et gardait à son minois quelque chose d'enfantin. Sur le menton volontaire, les lèvres mobiles, spirituelles, aisément moqueuses, conservaient le pli d'un sourire au milieu de la souffrance ; les yeux, très noirs, d'une expression intense, étaient singulièrement profonds et paraissaient toujours voir au delà de ce qu'ils regardaient. Ils avaient l'air en ce moment de brûler en dedans, et de quel feu cruel ! La souffrance qui tirait les traits et barrait l'ivoire du front amincissait encore le visage au point de le dématérialiser : on eût dit un séraphin noir dans une fresque de Michel-Ange.

Et de voir cette grâce, si exquisement spirituelle, cette beauté pétrie avec de l'intelligence et de la tendresse, je compris douloureusement comme elle était faite pour une vie supérieure et quelle mort en vérité serait pour elle l'autre vie qui s'offrait. Et j'eus presque un remords du sacrifice que je lui demandais.

Et pourtant là était la vérité. J'avais attendu cette démarche, et j'y avais longtemps réfléchi. J'avais moi-même passé par cette crise, je savais ce qu'il en coûte de regimber contre l'aiguillon ; et maintenant, dans la grande lumière qui s'était faite après tant de ténèbres, je savais, je goûtais qu'il n'y a qu'une joie et qu'une beauté, qui est de vivre sa destinée d'être humain : de se perdre en Dieu.

A moi aussi le sacrifice m'avait, dès l'abord, paru inhumain. Et voici que maintenant, que je m'étais rendu, je n'avais plus aucun regret de mes fourragères d'or, et tout en brûlant mes papiers, fruit de dix ans de travail, je me sentais prêt à chanter comme un forçat qu'on délivre. Ce que j'avais trouvé bon pour moi, ne le choisirais-je pas pour elle, ma petite colombe, et justement parce que je l'aimais tant? Ne partagerais-je pas avec elle ce pain amer du renoncement qui ressuscite les âmes à l'allégresse? De la voir si belle devant moi, je la voulus plus belle encore, je vis clairement que cette vie supérieure pour laquelle elle était faite n'était que la vie lumineuse et sublime des enfants de l'Esprit, qui seule pouvait la satisfaire.

— Ma petite Maggy, écoute, ce n'est pas moi qui vais te répondre.

J'ouvris mon Évangile, et je lus, d'une voix qui devait être singulièrement grave et convaincante, car jamais les textes sacrés ne m'avaient paru plus vivants, plus décisifs, plus conquérants :

« Si quelqu'un veut venir à moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il porte sa croix chaque jour, et qu'il me suive.

« Si le grain de froment jeté en terre n'y meurt, il reste stérile ; mais s'il meurt, il porte un fruit abondant.

« Quiconque voudra sauver sa vie la perdra ; quiconque la perdra pour moi la sauvera.

« Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme? Qu'est-ce que l'homme donnera en échange de son âme? »

Je fixai les yeux sur elle, mon regard cherchant le sien :

— Voilà ce qu'enseigne Jésus. Dis-moi, penses-tu qu'Il se soit trompé?

Elle resta silencieuse, le regard toujours figé, le menton dans la main. Je repris :

« Ne vous amassez point de trésors sur la terre... Préparez-vous des trésors dans le ciel, où la rouille et les vers ne rongent pas... Nul ne peut servir deux maîtres : ou il aimera l'un et haïra l'autre, ou il sera docile à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon... »

— Oh ! ce n'est pas Mammon qui me tente. Je veux bien être pauvre, mais je veux vivre !... Je veux bien travailler, me renoncer, faire des pénitences, mais cela !...

— Ma petite, tu as de grandes ambitions, je le sais. Est-ce que tu veux donner à ta vie son maximum de grandeur et de beauté, comme tu me l'as dit toi-même un jour?

— Oui, sans doute.

— Est-ce que tu veux être une sainte?

— Oui, mais faut-il être institutrice pour devenir sainte? Ne puis-je pas aussi bien y arriver en vivant une vie qui ne soit pas monstrueuse?

— « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se

renonce soi-même, qu'il porte sa croix. » C'est
riste, mais c'est là le seul fondement possible de
a sainteté. Et ton renoncement à toi, et ta croix,
'est celle-là, parce qu'elle t'est odieuse : non pas
a pauvreté matérielle, qui t'est indifférente, mais
a pauvreté de l'âme, qui t'effraye et t'afflige. Ta
ie à toi, c'est cette mort dont tu me parlais :
l faut mourir pour vivre, c'est la loi.

— Mourir ! Mourir ! Est-ce que vraiment le
enoncement doit aller jusque-là ?

— Doit... Non, si tu veux vivre une vie quel-
onque et mesurer ton offrande ; oui, si tu veux
onner tout ton rendement de beauté. Écoute,
e te parle comme à une petite âme très généreuse
ue tu es. Je vois deux routes ouvertes devant
oi. Mettons que tu suives ton désir : tu vas
rendre ta place au festin. Entendu. Cette vie
ommencée par un acte d'égoïsme va se pour-
uivre dans la satisfaction, le bien-être, la luxure
pirituelle. A mesure que tu seras plus satisfaite,
u seras plus égoïste. Tu deviendras une intellec-
uelle au cœur rabougri. Ou bien un jour tu vas
e marier...

— Oh ! quant à cela...

— Allons, ne jurons de rien. Une fois mariée,
éplacement de l'égoïsme, tout simplement ; em-
ourgeoisement, mainmise de Mammon, et ma
auvre colombe devenue une grosse poularde !
ombien l'autre vie est plus haute, cette vie de
enoncement, de générosité, la vie planée de la
olombe mystique qui déploie ses ailes dans l'azur,
haut qu'elle ne voit même plus ces choses qui
nt la joie de ceux d'en bas, et que ce qui les fait
uffrir la nourrit, elle, d'indicible allégresse ! Est-ce

que tu ne vois pas comme cela est plus beau, plus pur, plus noble?

— Mais enfin, n'est-ce pas Dieu qui a créé toutes ces choses si douces et si belles, que nous sentons si bien faites pour nous? Alors pourquoi nous les a-t-Il données, si maintenant le seul usage qu'Il nous en demande est de les rejeter? N'est-ce pas faire injure à Sa...

— Pourquoi? Parce que ce renoncement consenti pour son amour est précisément le plus noble usage que nous en puissions faire. Regarde un amoureux : trouve-t-il une meilleure destination à ce qu'il possède que de s'en défaire pour le donner à celle qu'il aime? Le sacrifice transforme nos biens en amour... Et puis, le renoncement a une autre raison : à l'origine, vois-tu, les biens, les joies de l'homme le portaient d'eux-mêmes à Dieu, et c'était leur fonction primitive; depuis la chute, ils nous en détournent. C'est un fait d'expérience que l'homme heureux, n'ayant pas besoin de Dieu, se tient éloigné de Lui, et le Christ le proclame Lui-même, qu'il est si difficile aux riches, aux satisfaits, d'entrer dans le Royaume : on ne peut pas servir les deux maîtres, il faut quitter l'un pour l'autre. Le renoncement est une délivrance... Oh! si tu étais déjà une sainte, je te dirais : Prends la lumière et les joies de la terre, elles ne te feront plus de mal, au contraire. Mais nous devons encore, toi et moi, le devenir : et c'est pourquoi il nous faut boire cette médecine amère, renoncer à tout, oublier tout, jusqu'à comprendre enfin que par delà tout cela, une seule chose est nécessaire, jusqu'à goûter par expérience combien cette

seule chose suffit à notre joie : il nous faut d'abord perdre notre âme, pour la sauver, pour la reconquérir, transformée, libre, pure, apte enfin à voir Dieu, à Le goûter et à L'aimer.

Elle m'écoutait, très pâle, les deux mains croisées sur son front. Je savais que dès qu'elle verrait la vérité, il ne lui serait plus possible de ne point la suivre. Mais je savais aussi qu'elle ne s'y rendrait que quand elle en serait parfaitement certaine. Et c'est par désir à la fois et par terreur de cette vérité, dont dépendait sa vie, qu'elle épuisait tous les arguments.

Elle me regarda de nouveau, tenta encore une objection :

— Pourquoi ne restes-tu pas alors, toi?

— Moi?

— Mais oui : tu me dis de les aider, et en ce moment même, tu t'apprêtes à partir. A choisir, j'aimerais encore mieux, moi aussi, entrer au couvent qu'à l'école... Jésus a dit d'ailleurs qu'il fallait quitter son père et sa mère pour Lui.

— Oui : aussi bien, rester pour les soutenir, n'est, en tout ceci, qu'une bonne œuvre immédiate et secondaire. Si le problème se réduisait à cela, il pourrait être meilleur, plus charitable, plus profitable pour eux-mêmes, de les amener à consentir eux aussi au sacrifice : ils sont assez chrétiens pour cela. Et un jour sans doute, la question se posera pour toi également.

— Mais enfin, pourquoi pas tout de suite?

— Parce que, précisément, l'école t'est plus amère que le couvent et que l'amour ne se conquiert que par cette amertume ; parce que je te voudrais très belle, et que je vois là, pour toi,

le plus dur des martyres, le maximum d'abnégation et de douleur...

— C'est cruel, murmura-t-elle d'une voix presque imperceptible.

— Oh ! ma petite, pourrais-tu le reprocher à Celui qui a Lui-même tant souffert pour toi, avant de te demander de souffrir? Refuserais-tu ce sacrifice à Celui qui a renoncé au Ciel pour pouvoir te le donner, et qui a voulu vivre la plus méprisée des vies? Oh ! Il a bien le droit de nous demander notre douleur, du haut de la Croix où Il saigne, abandonné et douloureux ! Il a bien le droit, n'est-ce pas, de nous dire, après avoir Lui-même embrassé la douleur avec une telle ivresse : « Bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui souffrent, bienheureux les affamés, les maudits, les méprisés et les persécutés ! » Il savait bien, Lui, que c'était la seule porte ouverte sur le salut, et que la voie est étroite qui conduit à la Vie. Ouvre cette porte, ma Maggy, tu trouveras toi aussi la vie. Et quand un jour, tu seras dans ta classe morose, seule, affamée de tout, méprisée, sans amie, et quand tu pleureras d'ennui et de dégoût, oh ! alors, tu pourras Lui dire : « Mon Seigneur, vois à quel point je me suis donnée à Toi ; Tu vois bien, ô mon Christ, que je T'aime ! »

Tandis que je parlais, sa tête s'était penchée, elle avait caché sa figure dans ses mains. Et soudain, j'entendis un petit gémissement, navré, lamentablement douloureux, cri étouffé d'une indicible détresse, et elle commença à sangloter.

— Pauvre petite ! murmurai-je en refoulant moi-même des larmes.

Je m'assis tout près d'elle, et, en la caressant doucement :

— Petite chérie, tu sais bien que tu es libre — je ne veux nullement te contraindre — et Lui non plus ne t'oblige pas à cela. Je ne te demande même pas de te décider maintenant. Réfléchis encore : tu as tout le temps...

Mais elle leva la tête et me regarda en faisant signe que non. Ses lèvres tremblaient, mais son regard plein de larmes, avait perdu sa dureté et semblait très paisible. Elle leva un instant les yeux vers le ciel, puis, dans un long soupir, les ferma et joignit les mains. Je compris qu'elle consentait au sacrifice, qu'elle s'étendait sur l'autel, mais au prix d'un si affreux déchirement qu'elle en était anéantie.

Alors je fus moi-même bouleversé de tant de souffrance et de tant de générosité dans cette frêle créature.

— Oh ! ma Maggy, lui dis-je en lui pressant la main, ne pleure pas, ta vie sera si belle, et tu seras si heureuse, tu verras... C'est la seule joie, somme toute, c'est la seule chose qui vaille d'être vécue, que d'aimer Dieu. C'est le vrai sens, le seul sens de la vie, cela. Et ceux qui n'ont pas vécu cette vie-là, on peut dire en vérité que ceux-là n'ont pas vécu. La souffrance passe — et si vite — ce n'est qu'en attendant. Mais au ciel, tu seras reine, et ici-bas tu seras épouse du Christ, et Il est, Lui, le seul Époux parfait, et Il paye si merveilleusement en bonheur le pauvre amour que nous voulons bien Lui donner ! Oh ! non, ce n'est pas la tristesse que je t'offre, c'est l'angélique allégresse qui rayonne du visage des saints, car en eux s'est

vérifiée la promesse de Jésus : Votre tristesse se changera en joie. Laissons au monde ses amusements d'enfants, et nous, ma petite, soyons bienheureux.

Et Maggy mit sa tête sur mon épaule, et, s'étant endormie ainsi, elle souriait dans son sommeil. Et je priai le Christ, à qui elle se donnait, d'envoyer son ange pour la fortifier.

Le lendemain, il était convenu que Maggy deviendrait institutrice. On ne sut jamais au prix de quelle agonie. Mais les jours qui suivirent, elle eut un visage sérieux qui ne lui était pas coutumier. On la vit plus douce, d'une humeur plus égale, comme si déjà, elle se fût sentie détachée de bien des choses : c'étaient les premiers fruits du renoncement.

Quand elle prit congé des Filles de la Croix, elles lui dirent : « Quel dommage, Maggy, qu'on ne vous reverra plus parmi nous ! » Elle repartit aussitôt : « Mais si, on me reverra, mais plus tard... comme religieuse. »

Ses maîtresses en restèrent bouche bée.

Quand le jour fut venu de mon départ, je cherchai en vain un carnet de notes intimes, qui datait de ma propre conversion à l'amour. On le retrouva dans ses papiers après sa mort. Elle y avait souligné ces mots : « Je passerai dans le monde pour lui faire du bien. »

Et lorsque je l'embrassai, elle me dit simplement : « Prie pour moi. » Elle se sentait encore faible pour boire le calice. Mais l'ange était près d'elle.

II

ENFANCE ET JEUNESSE

Une seule chose est nécessaire.
(S. Luc, X, 42.)

Maggy était généreuse par tempérament ; elle le fut surtout par éducation.

Nos parents étaient pauvres. Ce fut une grâce : cela lui permit de vivre sa jeunesse parmi d'admirables exemples d'énergie. Après deux ans de mariage, notre père était devenu infirme : ç'avait été pour notre très courageuse mère le point de départ d'une vie qu'il me faut bien nommer héroïque. Elle se fit institutrice, puis, ses maigres revenus ne suffisant plus à l'entretien d'une famille grandissante (il y eut dix enfants), cumula cette charge avec celle de professeur d'école moyenne, et en outre, plus tard, avec celle de directrice d'école ménagère. La nichée augmentant toujours, nos parents entreprirent enfin un gros commerce parmi des difficultés inouïes, pour parer à des besoins de plus en plus urgents.

Je vois encore l'immense maison que nous habitions alors : plusieurs corps de bâtiments enchevêtrés — tous hypothéqués de la cave au grenier — avec des cours, des annexes, des ateliers, de vastes salles à n'en pas finir. J'y vois mon père

portant Maggy sur son bras, tout en dirigeant, la canne haute, les ouvriers, donnant lui-même le coup de rabot du maître (il était ébéniste), promenant sa barbe blanche et sa jambe boiteuse des ateliers à la cuisine et de la cuisine au magasin, tout cela avec une patience, une sérénité, une bonté si parfaites que je n'ai jamais pu, enfant, me représenter le bon Dieu autrement qu'avec le bon sourire et la belle barbe d'argent de mon père terrestre.

Quant à ma mère, elle se levait à quatre heures, comme les nonnes, et faisait un trajet de vingt minutes à pied, quel que fût le temps, pour aller entendre plusieurs messes et communier. L'allumeur de réverbères connaissait bien cette silhouette noire qu'il rencontrait au jour naissant, toute petite, gravissant dans la neige les côtes roides d'un pas sautillant et décidé, serrant, dans les rafales, un livre de prières sur sa poitrine.

Les enfants harnachés, le ménage mis en train, les tâches distribuées au personnel pour la journée, elle s'en allait à l'école, toujours trottinant comme une souris, les livres sous le bras, en égrenant son chapelet. Trois heures de classe le matin, deux heures et demie l'après-midi eussent suffi à une autre. Ce n'était que la petite partie de sa tâche.

On la revoyait quelques minutes à onze heures — le temps d'allaiter un bébé — puis elle allait donner cours à l'école moyenne. Le dîner, dont le chou et le bouilli constituaient le seul luxe, était vite expédié, interrompu souvent par la visite de quelque commis voyageur. Après quoi c'étaient, entre deux séances d'emmaillotage ou de démaillotage, le soin du magasin, l'arrange-

ment d'un étalage, vingt affaires différentes qui se croisaient dans sa tête surchargée.

Il arrivait qu'après cela, elle parût à bout de forces. A une heure et demie, elle reprenait le collier : classe et cours jusqu'à cinq. Avant de se rendre à l'école ménagère du soir, elle trouvait le temps de contrôler nos devoirs, de donner elle-même une leçon à l'un ou l'autre d'entre nous, de vérifier l'atelier, de préparer le repas, d'aller visiter une église. Et si, après le souper, il y avait un salut quelque part, elle y était toujours, au premier rang, avec nous.

Après la prière du soir en commun, quand tout le monde avait fini sa journée, elle se mettait à ses écritures. Que de fois je l'ai vue, attablée obliquement, écrivant d'une main, serrant de l'autre un mioche qu'il fallait à tout bout de champ bercer pour éteindre ses cris ! Cela durait jusqu'à des heures inhumaines. Le peu de nuit qui restait était donné à un demi-sommeil près d'un berceau, et se passait parfois à veiller un des enfants malade.

Le plus étonnant est que pendant trente-cinq ans, elle soutint cette existence avec une santé précaire et presque toujours délabrée. En 1890 elle se rendit à Liège pour y passer un examen en vue d'un nouvel emploi à ajouter aux autres. Elle avait emmené un bébé de quelques mois qu'elle allaitait encore et moi qui avais six ans. Depuis des semaines elle avait pris ses nuits pour étudier ces matières. Après l'examen, à ma grande frayeur, on la ramena dans un fauteuil, sans connaissance.

Maggy naquit le 2 août 1892 à Arlon, dans

la période la plus difficile de cette lutte. Elle était la neuvième. Son nom de Marguerite eut bientôt fait place au joli diminutif anglais : Maggy (1).

Elle ne fut pas élevée dans le coton. Elle n'était pas encore sevrée que notre mère tomba gravement malade. Bien que sa vie fût en danger, elle avait fait coucher la petite Maggy à côté d'elle. Nous pleurions dans la chambre voisine ; mais elle, de son lit, malgré des douleurs qui lui arrachaient des cris, elle continuait à vaquer à tout, à donner des instructions et à prier tout le long du jour, plus occupée du soin de la petite que de son propre état. Dieu sait quelles secrètes vertus durent passer de la mère à l'enfant durant ce douloureux contact, dans ces ardents et généreux baisers donnés sur un lit de souffrance !

Jamais mère ne mit plus d'ardeur à léguer à son enfant l'héritage de tout ce qu'elle portait de bon en elle. Elle voulait en faire une chrétienne. Les premiers jouets de Maggy furent un chapelet et une statuette de la sainte Vierge ; ses premières distractions, des promenades à l'église sur les bras de sa mère.

Celle-ci fut elle-même sa première institutrice. Mais surtout elle l'associa à son âme et lui apprit l'art de se dévouer. Toute petite, Maggy prit le pl de l'aider dans tous ses ouvrages ; déjà, avec un sérieux amusant, elle prenait des airs de petite maman attentive aux besoins des autres et oublieuse des siens. Elle avait entrepris, avec conviction, l'éducation de son plus jeune frère e

(1) On prononce *Maguy*, comme muguet.

ne prétendait pas qu'un autre la supplantât dans ce rôle.

Elle ressemblait étonnamment à sa mère ; et il y avait quelque chose de comique dans la façon dont elle s'évertuait à accentuer cette identité. On eût dit qu'elle en avait fait son programme : elle l'observait, la mimait en tout ; longuement, elle l'interrogeait du regard, semblant puiser toute sa petite vie dans ces muettes leçons.

Bien souvent, elle dut voir des larmes dans ses yeux, car la vie était dure à la maison : le commerce n'allait pas, les dettes s'accumulaient ; vive et sensible à l'extrême, notre pauvre mère ressentait cruellement ces déboires ; malade, exténuée, elle prévoyait le jour où elle ne pourrait plus soutenir l'épuisant labeur d'où dépendait le pain quotidien de toute la maisonnée. On se fût demandé où elle trouvait la force de tenir tête à la tourmente de soucis, de travaux et de revers qui l'assaillit à cette époque.

Son secret était simple : c'était la foi ; une foi robuste et droite comme un tronc de hêtre ardennais, sans défaillance, sans possibilité de doute — un sens surnaturel universel qui expliquait tout dans le sens de l'optimisme et finissait par résoudre les pires épreuves en raisons d'espérer. Quand quelque coup nouveau s'abattait sur elle, aussitôt, elle allait à l'église ; quand, au milieu de ses veilles, il lui arrivait de se sentir à bout, elle s'interrompait pour prier, et reprenait ensuite. Maggy priait alors avec elle, et communiant à sa foi en même temps qu'à ses douleurs, elle apprenait elle-même le surnaturel secret.

De bonne heure elle l'accompagna aux messes

matinales. Et dans les grandes détresses, maman venait l'éveiller une belle nuit, vers une heure du matin, et elles se mettaient en marche vers Luxembourg où était le sanctuaire de Notre-Dame Consolatrice : vingt-sept kilomètres dans la nuit, à jeun, à prier sans relâche, les semelles traînantes, le long de la route blanche. Arrivée là, ma mère tombait presque chaque fois en syncope à l'église. Mais elle y refaisait son plein d'énergie surhumaine.

Mon père est mort à quatre-vingt-six ans, ma mère en a aujourd'hui soixante-treize : ils n'ont pas eu le temps de mourir avant la tâche finie.

Ces préliminaires un peu longs étaient nécessaires pour expliquer Maggy. Ma bonne mère m'en fera un reproche, mais j'ai voulu que ces choses soient connues. Il me plaît de les dire aux prudents égoïstes d'aujourd'hui qui ont la peur de l'enfant parce qu'ils ont la peur de l'effort, et de les leur jeter à la face comme un pantelant sermon écrit avec des larmes et du sang. Je veux leur dire : Vous êtes des lâches, et vos rares enfants seront aussi lâches que vous ; vous êtes des impies, qui révoquez en doute la promesse du Christ, que notre Père céleste ne nous laissera manquer ni de pain ni de vêtements ; vous êtes des criminels, qui mutilez les foyers et dépeuplez les villes plus cruellement que ne l'a fait la guerre, qui éclaircissez les rangs de la race à venir, appauvrissez son sang, émoussez toutes ses énergies : et la décadence de demain pèsera sur vos têtes infâmes.

Le souvenir le plus précis que je garde de l'en-

'ance de ma sœurette est celui d'une délicieuse petite communiante, au sourire concentré et ravi, muette à force de joie, et que l'impatience de l'attente, l'émotion et l'amour avaient presque rendue malade.

L'année suivante, mon père fut atteint d'un mal étrange, qui bientôt ne laissa plus guère d'espoir. C'était un vieillard ; le détraquement des nerfs le rendait très difficile à soigner : il était devenu morose et colère, refusait obstinément de se nourrir et dépérissait à vue d'œil. Ma mère pleurait d'angoisse. Maggy, qui était à l'école moyenne, demanda le pouvoir rester à la maison pour être garde-malade. « Je veux le guérir, » avait-elle dit. Elle tint parole.

On n'imagine pas les ressources que trouva son cœur pour arriver à ses fins. « Il faut le forcer, disait-elle, à prendre de la nourriture... et de la joie. » Et pour l'y contraindre, elle avait des câleries, des gentillesses, des roueries de chatte.

S'agissait-il de lui faire prendre sa tasse de lait, elle entrait en coup de vent, un journal à la main :

— Écoute un peu quelle nouvelle !

Elle lisait un bout de phrase, puis, quand elle le voyait l'oreille tendue :

— Ah ! mais, c'est vrai, tu dois d'abord prendre ton déjeuner.

Et sur un geste de refus :

— Le docteur ne veut pas que tu lises avant d'avoir mangé, tu le sais bien. Prends vite, mon petit papa mignon, tu verras, quelle nouvelle... De Londres, Charing Cross...

— Charing Cross ? Ah !...

Mon père avait séjourné dix-huit ans à Londres, et Maggy, en habile diplomate, usait et abusait de cette circonstance.

— Bois, vite, mon chéri... tu verras.

Et la tasse d'une main, le journal de l'autre, tout en piquant la curiosité du malade, elle faisait passer le lait comme une lettre à la poste sous les moustaches qui grommelaient.

Elle partageait avec lui drogues et aliments, au risque de se rendre elle-même malade. Parfois, un brusque mouvement d'impatience projetait sur ses vêtements le bouillon ou le lait. Alors elle faisait semblant de pleurer à chaudes larmes, tout en l'observant du coin de l'œil. Le vieux papa finissait par implorer son pardon et par demander lui-même la tasse : et comme pénitence elle lui faisait boire le double.

Puis c'étaient de nouveau des caresses et des cajoleries, c'était « mon chéri, mon petit papa exquis, mon délicieux malade », et des histoires, des dessins faits pour lui, des drôleries sans fin, jusqu'à ce qu'elle l'eût forcé à rire lui-même de bon cœur, ce qu'il n'avait plus fait pendant des mois. Alors, moitié fâché, moitié souriant, il disait :

— Petite sorcière, voilà que tu m'as encore une fois fait rire !

Parfois elle se mettait au piano, commençait à chanter quelqu'un des vieux airs de mon père, faisait semblant de se tromper, d'avoir oublié : papa rectifiait, entamait lui-même, et finissait par chanter comme un jeune, la face épanouie, ayant tout oublié de sa maladie. Et la maman, en rentrant, était tout interloquée et ravie, d'entendre

au lieu des murmures accoutumés, une voix chevrotante qui modulait : « Petite fleur des bois... » ou : « Ceux-là sont heureux qui sont amoureux... »

— Figure-toi, disait-il, qu'elle m'a forcé à chanter ! Je te demande un peu !

Puis il reprenait, de nouveau colère :

— Ce qu'elle m'a fait manger, cette gamine ! Elle va me faire mourir.

Un baiser de Maggy lui fermait la bouche :

— Mon ravissant, mon petit papke extra, c'est le mal qui va mourir. Nous le tuerons à force de chanter. *What do you mind, my darling!... the little one, the precious little sick!*

Elle prononçait drôlement son anglais, exprès ; et de nouveau, son « mignon » riait dans sa barbe.

Plusieurs fois par jour, un bulletin de santé allait rassurer ma mère en classe. Le soir, Maggy la réconfortait elle aussi, séchait ses larmes, et, trottinant, sautillant, chantant comme un oiseau de printemps, remplissait la maison de joie et d'espérance.

Au bout de quelques mois, à l'étonnement du docteur, mon père était convalescent, et c'était au tour de Maggy de prendre des médecines. Elle avait treize ans alors.

***

En 1907, elle fut mise en pension chez les sœurs de Notre-Dame à Bastogne. Deux ans plus tard, ma mère étant retraitée, le commerce liquidé et la maison vendue, la famille émigra à Liége, et

Maggy continua ses études, comme externe, chez les Filles de la Croix de cette ville.

Très intelligente, elle ne fut jamais une « élève brillante ». Ses études s'étaient faites à bâtons rompus ; elle-même était très inégale : elle ne mordit jamais aux mathématiques, le commerce n'obtenait d'elle qu'une moue ; et quand mon frère ou moi nous nous étion évertués à fixer son attention revêche sur le problème des bassins ou celui des mesures de blé, la séance se terminait invariablement par ce compliment :

— Esprit faible, va !

— Peuh ! répondait-elle, ce n'est pas amusant, vos devinettes !

Mais quand une branche était « amusante », son esprit bouillonnait et dépassait aussitôt le cadre de l'enseignement. C'était alors, dans mon bureau, de longues discussions ; et elle me frappait par une clarté, une profondeur et une logique peu ordinaires chez une petite fille.

Elle eut bientôt accroché quelques cœurs parmi ses compagnes : l'amitié fut, durant cette période, au premier rang de ses préoccupations. Amitiés de jeune fille, sans doute, mais néanmoins ferventes et profondes.

Ce besoin de donner et de recevoir de l'affection fut d'ailleurs toute sa vie un des traits marquants de son tempérament, et cela mérite d'être noté : ce sont les mêmes âmes qui savent aimer Dieu et leurs semblables ; c'est le même sentiment et la même attraction qui les pousse vers l'un ou l'autre, et qui devient sainteté, roman ou dévergondage selon la valeur de son objet. Un homme capable d'amour est capable de sainteté ; il est marqué

du signe du divin délire, tout dépend de l'orientation donnée à cette tendance. Et un œil sagace eût pu discerner, dans ces épanchements de fillette, un germe et une promesse des futurs héroïsmes.

Un de nos grands sujets de dispute était l'assiduité de Marie D..., la plus intime de ses amies : une jolie brunette, timide, très douce, avec de grands yeux de biche. Quand elle fixait ces yeux sur Maggy, son regard de velours semblait la caresser et on l'eût crue en extase. Elle la suivait comme un petit animal apprivoisé, et ne trouvait pas de dons assez précieux à lui faire. Maggy accueillait ce culte et le lui rendait en tendresse. Et ce fut tout profit pour son amie. « C'est inouï, m'a dit une religieuse, le bien qu'elle a fait à cette personne ».

Rien pourtant ne faisait encore présager quelle flamme devait un jour jaillir de ce foyer. Ses qualités se tenaient dans l'ordre purement naturel. Elle était certes pieuse, autant qu'il convient à une élève des Filles de la Croix, mais sans exagération, et comme c'est le cas de la plupart des chrétiens, cette piété, au lieu d'être la source d'où dérive tout le reste, qui vivifie, qui sanctifie toute l'activité, n'était pour elle que l'un des devoirs imposés parmi tant d'autres, et simplement juxtaposé à ces autres. Elle était dévouée, et s'occupait même activement d'un patronage à Ans, mais sans sacrifice, de ce dévouement somme toute agréable, qui ajoute à la saveur de la vie, et que les cuisines mondaines s'entendent si bien à doser comme condiment de l'amour-propre. On eût pu lui dire comme le Christ à Pierre : « Tu te ceins toi-même et tu vas où tu

veux, » et cela n'est point malaisé. Il fallait qu'un Autre vînt qui la ceignît de Ses mains divines pour la conduire là où elle ne voulait pas, là où aucun homme ne peut vouloir aller sans la grâce.

Elle semblait d'ailleurs moins faite que personne pour réaliser l'idéal classique de la sainteté : cette petite fille espiègle, prime-sautière, nerveuse à l'excès, n'aurait jamais tenu dans une niche. Cette boule de vif-argent glissait de tous les cadres, et ses maîtresses avaient toujours à réprimer quelque saillie. Originale, très personnelle, volontaire jusqu'à l'obstination, on l'eût aisément taxée d'orgueil, faute de voir que ces écarts n'étaient que l'effort spontané d'une ardeur ignorante des conventions et inapte à les apprendre.

Sa conception de la vie, l'idéal qu'elle rêvait, ses projets d'avenir étaient, cela va de soi, du même cru que son état d'âme, se maintenant eux aussi dans le plan des préoccupations terrestres, sans dépasser le niveau d'idéal des innombrables chrétiens-païens.

Qui s'en étonnera? A part les exemples maternels, personne ne lui avait appris la sainteté. Il ne s'était pas trouvé sur son chemin d'apôtre assez énergique pour lui montrer la Croix et dire à cette âme avide : « Mon enfant, voici la vie, voici la seule beauté, la seule science, le seul amour ; le reste est cendre et vanité. » On lui avait appris que « bien des choses sont nécessaires », même pour une chrétienne, qu'il fallait se « faire une situation », que la littérature et la géométrie n'étaient point négligeables, le catéchisme non plus, sans doute, et même que parmi ces choses, il tenait, en principe, le premier rang : au lieu de lui dire

MAGGY

le jour de sa première communion

que le catéchisme est tout, que la vie de l'homme, c'est vivre son catéchisme, qu'il n'est sur terre que pour cela, et que tout le reste qui ne se rapporte pas à cela n'est rien. On s'étonne qu'il y ait si peu de saints. Comment veut-on qu'ils le deviennent? Pendant vingt ans, les vingt années infiniment précieuses où les âmes se font, on leur injecte des principes où tout s'oppose à la sainteté, on tente de les embourgeoiser, d'en faire de bons chercheurs du Royaume de la terre, on leur apprend le compromis entre Dieu et Mammon. Si après cela ils veulent se sanctifier, il faut d'abord qu'une lumière s'allume, qui leur montre qu'on les a trompés ; il faut qu'ils trouvent la force de remonter le courant, de secouer, de rejeter tout ce qu'on leur avait donné, de se « déformer » et de se reformer, et de recommencer une vie et une éducation nouvelles.

Ce qu'il faudrait, c'est *vouloir* faire des saints, et ordonner à ce but toute l'éducation, au lieu de le noyer dans cent autres. Ah! où trouver ces hommes saintement volontaires qui auraient le courage d'*imposer* à l'esprit des enfants les quelques grandes vérités qui résument l'Évangile : « Une seule chose est nécessaire — Ne vous souciez pas des choses terrestres — Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se renonce, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive », de leur enseigner cela avec la ferme volonté de le leur faire admettre, de le leur redire, *opportune*, *importune*, jusqu'à ce qu'ils se rendent? Dire que ces âmes toutes neuves, aux générosités intactes, ne demanderaient qu'à se laisser façonner au moule de la beauté, et qu'on a peur de le faire!

Et l'idéal surnaturel s'éteint en eux, parce qu'on n'a pas su ou pas osé leur montrer la vérité à l'époque où ils en avaient besoin.

Ce fut le sort de Maggy, comme ç'avait été le mien ; et son existence entière eût pu ainsi sombrer dans la médiocrité. A dix-neuf ans, comme tout le monde, elle était bien décidée à jouir de la vie — oh ! d'une façon très noble, humainement parlant, car ce qu'elle lui demandait, c'étaient les plus hautes jouissances de l'esprit et du cœur ; mais enfin ce n'était tout de même qu'une place au Royaume de la terre et non pas au Royaume des Cieux, donc une part au néant ; d'une façon qu'on n'eût pas hésité à appeler chrétienne, car elle prétendait bien ne négliger aucun devoir, et même y ajouter des « œuvres » ; mais tout de même, ce n'était qu'une vie terrestre saupoudrée de religion.

Heureusement, le contact de notre mère, l'éducation première que nous avions reçue, tout imprégnée de religion, nous avait infusé un sens surnaturel qu'il eût été difficile d'éteindre tout à fait. Il suffisait d'une occasion pour le faire revivre.

Un jour, une parcelle du feu divin était tombée au fond de mon âme et y avait rallumé le foyer sous un monceau de cendres : et je n'avais eu qu'à l'approcher de l'âme très généreuse de ma petite sœur pour la faire brûler à son tour.

III

INSTITUTRICE

Votre tristesse se changera en joie.
(S. Jean, XVI, 20.)

Lundi.

— Je fais, tu fais, elle fait, nous faisons, vous fesez...

— Pstt !... Allons, vous f... Qui le sait?

— Moi ! Moi ! Moiselle !

Vingt pouces s'agitent avec frénésie.

— Vous, Mariette?

— Vous faites, Moiselle.

— Bien. Caroline, venez écrire au tableau : « Nous faisons. »

Un avorton ébouriffé vient à la planche en tapant des sabots, et marque, en lettres trébuchantes : « Nous fesons. »

— Non : c'est parce que vous écrivez « nous fesons » que vous dites : « Vous fesez. » Qui voit la faute?

Nouvelle bagarre de pouces.

— Moi ! Moiselle ! Non, moi ! Moi !

— Louise, venez corriger.

Un second mioche, fier de ses souliers, rajuste son châle, rejette du doigt une mèche noire,

s'avance en dandinant, et trace triomphalement : « Nous faisans. »

— Mais non, voyons : c'est « faisans » que vous écrivez. Qu'est-ce que c'est, un faisan?

— C'est un... une grosse biesse.

— On dit une bête — ou un animal. Quelle sorte d'animal?

Les avis sont partagés, et l'on émet successivement que l'animal faisan est un oiseau de basse-cour, un coq qui fait des œufs d'or, qui vit en Amérique, et la nuit dans les bois.

Maggy, vêtue de noir, a un air grave qui la fait plus jolie. Elle a autant l'air d'être faite pour ce métier qu'un poulain attelé à une charrue.

Elle s'est accoudée à son pupitre et regarde la marmaille grouillante. C'est curieux, elle est tout de suite fatiguée, en classe ; elle a souvent envie de s'asseoir, et de fermer les yeux, et de laisser le chahut aller son train autour d'elle.

Mais aussi on lui a trouvé comme début la plus épouvantable classe qu'il soit possible de rêver : à Seraing-les-Communes, appelé « le Congo de Seraing », le recoin le plus infâme de la banlieue ouvrière de Liége. Le christianisme y est à peu près inconnu. L'école est récente, et il fallait être les Filles de Saint-Vincent de Paul pour songer à s'établir dans un pareil repaire. Gangrenés de socialisme, pourris de mœurs, grossiers à faire pâlir un Allobroge, les parents envoient leurs filles chez les sœurs à cause de la Saint-Nicolas ; mais ces tristes enfants, sortant de telles tanières, sont singulièrement arriérées, déformées, revêches à toute culture de l'esprit et du cœur. C'est à

peine si l'on parvient à en pousser un certain nombre à la Messe le dimanche.

Leurs réflexions apprennent à Maggy des termes ignobles qu'elle ne connaissait pas, et elles lui demandent ensuite, avec un étonnement naïf, « si c'est un péché, ça? »

Tout en dirigeant la discussion scientifique sur la « biesse » dénommée faisan, Maggy attarde son regard sur une des frimousses qui la frappe douloureusement chaque fois qu'elle l'aperçoit. C'est Zénobie la rousse : une petite face blême et lippue, aux yeux canaille, monstrueusement mûrie au contact du vice, et qu'une odieuse hérédité a tellement marquée déjà de ses tares, qu'elle semble faite pour un bouge plutôt que pour l'école.

Les gamines, mâtées par les maîtresses anciennes, ont tout de suite flairé qu'elles avaient affaire à une « nouvelle ». Maggy n'a pas encore la manière, et, instinctivement, elles profitent de son inexpérience.

Est-ce à cause du lundi, est-ce à cause du temps et de cette odeur d'haleines et de vêtements humides qui alourdit l'air, est-ce parce que le vent refoule la fumée hors du poêle de fonte, qu'elles sont aujourd'hui si particulièrement difficiles? Maggy a beau faire de gros yeux, tenir les rênes à deux mains, s'évertuer à capter leur attention : elle lui échappe toujours sur un banc ou l'autre. Quand l'ordre règne sur un point du front, l'invisible lutin commence sur un autre.

Elle a l'impression que son âme est scarifiée, disséquée, coupée en petits morceaux éparpillés dans tous ces yeux qui la regardent. Et elle sent

un besoin fou de se recueillir, de rentrer, ne fût-ce qu'une minute, en elle-même, pour reprendre son être, pour retrouver une pensée à elle, un peu de beauté, un peu de vie. Et cette chose si naturelle, si humaine, lui est refusée : elle doit poursuivre, s'écouler au dehors, achever de se diviser, de se donner sans rien recevoir. La leçon continue.

Mardi.

Maggy donne un coup de règle sur le pupitre.

— Voyons, Emerance : *un*, quelle espèce de mot est-ce, cela?

— Un article, Moiselle.

— Bien. Quelle espèce d'article?

— Un article de... de la première conjugaison.

— Allons, allons, est-ce que les articles se conjuguent maintenant? Vous n'avez pas fait attention hier.

Emerance rougit, gonfle les lèvres, et se met à pleurnicher.

— Vous, Marie Branchu.

— Un, articlindéfini, Mzelle.

— Bien. Et *nous?*

— Nous, pronom perce-oreille, Mzelle.

— Quoi?

A son tour, Marie Branchu rougit comme une crête de coq et demeure muette.

— Voyons, *nous*, représente quoi?... une pers...

Silence.

— Qu'est-ce, cela, *nous*? Ce sont des gens, n'est-ce pas, des pers... Dites-le donc... Eh bien, est-ce que vous allez ouvrir la bouche?

Marie a serré les lèvres et jette un regard mau-

vais vers Maggy ; et soudain, elle éclate comme une méchante petite grenade :

— I'n'me plaît nin, nom di... !

Et elle se met à sangloter et à hurler, tout en répétant, venimeuse :

— I'n'me plaît nin, i'n'me plaît nin !

Sévère, la maîtresse la colloque dans le coin destiné aux pleurs et aux grincements de dents.

Elle a pris la craie, maintenant, et trace sur la planche l'indicatif présent du verbe *faire*. Sur le haut du tableau, elle a marqué à la craie bleue, en grosses lettres : SILENCE ! C'est bien en vain ; et de tourner le dos aux élèves provoque aussitôt derrière elle une rumeur montante d'écluse qu'on ouvre. Soudain, un cri, des rires :

— Moiselle ! Moiselle ! Elle a un pou !

Mais avant que Maggy ait eu le temps de se retourner, un encrier vient s'écraser sur le tableau, et l'éclabousse de noir : c'est Marie Branchu qui a profité des circonstances pour se venger.

Maggy ne souffre pas, elle ne sent pas qu'elle souffre, elle l'a oublié. Elle est venue ici pour souffrir : alors, c'est naturel.

Elle sourit d'abord, puis, avant de se retourner, fronce les sourcils pour rétablir l'ordre dans la place.

— Prenez vos cahiers. Écrivez : Verbe faire, indicatif présent.

Le silence s'établit, complet, les plumes grattent le papier, de petites langues sortent des lèvres appliquées. Tout en les occupant, Maggy circule. La voici au fond de la classe. Elle contemple le triste local, le moutonnement des tignasses à vermine, les murs blanchis à la chaux, son pupitre,

les images d'histoire nationale et d'histoire naturelle, les figures géométriques, autant d'instruments de monotone supplice, et, au-dessus de tout cela, le crucifix.

Et elle s'aperçoit soudain que c'est lui qui explique tout le reste. Il lui semble que cette classe est elle aussi une croix, où elle est clouée pour être conforme au Christ. Et en esprit elle ouvre les bras, comme Lui, et murmure : « Mon Jésus, Tu vois bien que je T'aime. »

Elle sourit. Le Christ la regarde, et ce regard lui paraît si touchant aujourd'hui. Il a les bras ouverts : Il lui demande de se donner à Lui. Et elle Lui répond :

— Me voici : prends-moi.

Et elle murmure, en remontant la classe : « Se donner, c'est souffrir. Chère souffrance ! »

Mercredi. Leçon de catéchisme.

— Mes enfants, vous voyez cette croix. Vous avez bien retenu, j'espère, quel est Celui qui est cloué dessus : c'est...

— Dieu le Père, interrompt une sauvage.

— Non, dit Maggy sans s'émouvoir, c'est Dieu le Fils, qui s'est fait homme pour nous sauver. Rosa, comment s'appelle Dieu le Fils fait homme ?

— Le Saint-Esprit.

Maggy pousse un soupir. Elle décroche un tableau représentant la Nativité :

— Voyons, regardez bien. Vous savez toutes quel est le doux petit Enfant qui est couché dans la crèche...

— Oui, oui, Moiselle, c'est Jésus, c'est le petit Jésus !

— Vous voyez bien que vous le savez. Comme Il est gentil, n'est-ce pas, voyez comme Il vous regarde avec amour. Oh ! Il est si bon ! Eh bien, quand Il est devenu grand, des méchants hommes L'ont pris et L'ont cloué sur une croix pour Le faire mourir.

— Oh !...

Et dans le silence qui suit ce oh ! de compassion, une voix enfantine prononce :

— Pauvre petit Jésus !

Maggy leur parle alors du pauvre petit Jésus, et tous les regards sont attentifs, car elle trouve des mots nouveaux et touchants pour leur dire cela : ce qu'elle leur donne, ce n'est pas la lettre, mais l'esprit : c'est son cœur qu'elle partage avec elles.

L'heure avance.

— Pour bien retenir toutes ces choses, il suffit de savoir le *Credo*. Irma, récitez le Je crois en Dieu.

Irma se lève : une figure aplatie sans yeux sous un monceau de cheveux filasse. Elle récite d'une voix de coton :

— Jecroisendieulepère — toupuissant — crèaeurducielédelaterre...

Le début marche bien. Puis cela s'enchevêtre :

— Énédelaviergerie — astefesteconspulate.

— Hein, hein? Quoi?

— Astef...

— A souffert — de souffrir : a souffert sous Ponce-Pi-la-te ; Ponce-Pilate, c'est le...

Soudain, cris de putois à gauche, bruit d'une claque, vociférations :

— Hî !... Hi-i-î !... Hâ !...

— Eh bien? Quoi?

— Elle m'a donné une giffe !... Oûh !

— Moiselle, c'est elle qui m'a trempé ma tresse dans l'encrier !

— C'est pas vrai, hî ! hî ! C'est elle qui a commencé, hi ! hî ! et elle m'a donné une giffe, hou-ou-oû !...

— Menteuse !

Nouvelle gifle, pugilat, les adversaires se prennent aux cheveux. Du groupe furieux, autour duquel le vide s'est fait, sortent des paroles entrecoupées.

— Je le dirai à ma mère ! Crapule ! J'irai à l'école communale ! Hî !... Mon père a dit... Rhââ...

Après les cheveux, les sabots. Tout à coup, l'un d'eux, manquant le but, vient s'abattre sur la joue de Maggy. Elle allait se fâcher. Cela ne lui est plus possible, maintenant qu'on l'a frappée. Sereine, souriante, elle prend la boîte à récompenses :

— Mes enfants, la première des deux qui cessera de se battre viendra choisir.

L'effet est magique. Armistice. Les deux furies s'avancent, le nez baissé, les yeux brillants, vers la boîte :

— C'est moi la première.

— Moi aussi.

Maggy leur octroie à chacune un prix, après leur avoir fait demander pardon.

On sonne : la récréation. Il fait très froid, et l'on se tient dans le préau, à cause de la neige fondue qui rend la cour impraticable. Les petites sauvages semblent vouloir combattre le froid en redoublant le vacarme et les bousculades. Maggy surveille, elle se serre dans son châle, car elle est frileuse. Mais son âme est plus transie encore : elle se sent si seule, si seule dans cette cohue ! Ce

eunes écervelées ne songent qu'à détendre leurs
erfs : elle est au milieu d'elles le pion, le gendarme,
trouble-fête.

Mais voici que son regard rencontre deux petits
eux pleins de détresse et que la souffrance a
aits très doux, et qui ont l'air de l'implorer.

— Eh bien, Madeleine, on ne joue pas?

L'enfant est adossée au mur dans un coin, pâle,
rissonnante, toute recroquevillée sur elle-même.
lle baisse les yeux, puis les relève, tout brouillés
e larmes, vers Maggy :

— J'ai froid, dit-elle, fondant en pleurs, en
ssuyant ses yeux avec une menotte toute bleuie.

Elle grelotte, et Maggy s'aperçoit qu'elle n'a
u'une pauvre petite robe de calicot frippé, en
lein hiver !

— Tu n'as pas de châle?

— Non.

Maggy enlève son bon gros châle dont elle a
nt besoin — elle est si sujette à la grippe — et
toure, maternelle, le petit corps frissonnant,
suie de son mouchoir les larmes de la frimousse,
comme elle se remet à faire les cent pas, dans
froid insidieux qui la pénètre de toutes parts,
le sent monter en elle une telle joie qu'elle en a
âme toute réchauffée.

*
* *

Le soir. Maggy est seule dans sa chambre.
omme il n'y a pas d'appartement prévu pour
ne maîtresse laïque, elle loge dans l'ancienne

infirmerie, près de la sacristie. Elle a travaillé tard, car avant de se mettre à son propre ouvrage, elle a dû copier de la musique pour une collègue qui n'avait pas le temps. En vérité, elle a dû : depuis qu'elle a mis sa vie entière dans cette formule : « S'oublier, » elle sent étrangement comme les souffrances des autres sont devenues les siennes, et comme elle a besoin de leur joie pour être satisfaite. Il lui est impossible de refuser un service, d'oublier une détresse, de voir une nécessité sans être contrainte d'y pourvoir : elle-même vient toujours en dernier lieu.

Et elle est heureuse du sacrifice du jour, du châle donné, des feuilles de musique prêtes pour sa collègue, qui sera contente demain. Mais c'est tout de même une joie bien austère pour un cœur de vingt ans ; c'est une joie stoïque, et Maggy n'est pas une stoïque. Cela, c'est la joie des autres. Pour elle, rien. Un livre d'arithmétique, un manuel d'hygiène, cinquante cahiers, où elle corrige des $7 \times 2 = 9$ et des $7 + 2 = 14$. Elle pousse un gros soupir. Oh ! combien c'était vrai, ce qu'elle avait pressenti : que c'était là plus qu'une mort pour elle !

Si encore elle avait quelqu'un, une amie, n'importe qui, pour se confier, se distraire, se sentir soutenue et comprise ! Mais elle est seule institutrice laïque, et elle vit à l'écart de la communauté : une isolée.

Elle laisse errer son regard dans cette chambre qu'elle appele sa cellule : c'est si vide, si silencieux. Personne. Elle sent qu'elle est *seule*. Comme unique distraction, ces grimoires d'enfants. Et soudain une détresse fond sur elle, froide, infi-

niment amère, qui lui glace l'âme et décale son cœur dans sa poitrine. Avoir vingt ans et être seule ! Etre tellement faite pour aimer et pour être aimée, et n'avoir rien, personne près de soi ! Maggy pense à une maison chère, toute peuplée de tendresse ; elle pense à ses amies perdues, elle rêve de nouveau, une minute, l'avenir autrefois caressé, sa vie, sa belle vie perdue elle aussi ; elle la voit comme une rive amie qui s'éloigne, et elle se sent emportée sans espoir, dans cette chose sans cœur, sans yeux et sans lumière, cette chose inhumaine et atroce : la solitude. Et de nouveau la question tentatrice traverse sa pensée : Pourquoi? Pourquoi, mon Dieu ! Et elle voudrait dire non, supplier, appeler au secours.

Et pourtant, petite Maggy trop tendre, tu sais bien que tu n'es pas seule, et que Quelqu'un est là qui te montre Son cœur et t'invite doucement à y poser ton pauvre front brûlant, et que tu es moins seule, dans ton isolement, que les mondaines dans leurs plus grisantes fêtes. Elle sait cela, Maggy, mais elle ne le sent pas encore, elle n'a pas assez assuré le contact entre son âme et Lui pour que l'union résiste à la bourrasque. Parfois l'invisible Présence s'impose et l'investit, et alors elle goûte en vérité que rien ne lui manque. Mais ce soir, elle est trop triste, trop démantelée, c'est trop, elle sent qu'elle va pleurer et qu'elle n'a plus de courage.

Alors elle se lève, pousse la porte, traverse un local sombre plein d'une odeur d'encens, et, sur le banc de communion, affalée, les mains jointes, le regard tendu vers le voile blanc du tabernacle, elle appelle : « Jésus ! »

Et son âme éclate, en pleurs brûlants et amers. Elle sanglote, la tête dans les mains.

Là aussi elle est seule, hélas ! Elle ne voit qu'un voile blanc, Jésus ne répond pas. Mais l'excès de la solitude appelle la présence. Elle répète : « Jésus ! », et ses yeux avides Le supplient comme s'ils voulaient Le contraindre à sortir, à se montrer.

Les reflets pourpres de la lampe tremblent sur les broderies de la soie ; quelque chose palpite dans cette chapelle pleine d'ombres parfumées, la demeure de l'Hôte divin semble s'animer pour quelque tendre mystère. Maggy prie... Elle prie intensément, d'une prière éperdue qui tend et projette toute son âme vers Celui qui est là... Et voici que soudain la foi l'envahit, la foi eucharistique, la foi miraculeuse et très évidente qu'exhalent les Saintes Espèces. Elle répète de nouveau : « Jésus ! » et cette fois, avec une saveur inconnue qui lui fait percevoir clairement Celui auquel elle parle. Il est là, elle Le sent ; et comme la joie lui fait fermer les yeux, elle éprouve avec une étrange netteté que ce n'est plus du Tabernacle qu'Il la regarde, mais de tout près, qu'Il s'est rapproché d'elle, comme s'Il était sorti, pour elle, de sa tente. Et elle sent alors son cœur se fondre dans une immense et apaisante douceur, et, tendant les deux bras, elle murmure : « Mon doux Bien-Aimé ! »

Et de nouveau elle pleure, mais cette fois de bonheur, broyée par une indicible allégresse qui la soulève et la fait défaillir tout ensemble. Et tout en pleurant ainsi, elle Lui dit : « Doux Seigneur, Tu vois bien que je T'aime... » Et une caresse du Christ répond au cri de son âme. Elle

murmure : « Jésus, Toi du moins, Tu m'aimes, n'est-ce pas, Toi du moins, Tu es avec moi... » Et elle se sent enlacée, enveloppée par une tendresse si suave, qu'elle oublie tout, et s'abîme dans l'amour.

Longtemps elle reste ainsi, souriante, bienheureuse, bercée dans les bras de l'ineffable Amant, abandonnée contre son Cœur. Et quand elle se relève, elle ne songe même pas à ployer le genou devant le tabernacle, tellement elle sent qu'elle l'emporte avec elle. Et elle s'en va, lentement, dans un beau rêve qui est devenu toute la réalité, avec Celui qu'elle a trouvé.

Oh ! sa chambre a bien changé, maintenant. Oh ! non, elle n'est plus vide, elle n'est plus solitaire. Elle est remplie d'une mystique présence, elle rayonne, elle sourit. Et comme Maggy reprend sa tâche inepte, il lui semble vraiment faire la chose la plus délectable et la plus attachante, et elle voudrait bien continuer toujours à corriger ces devoirs de la sorte, car elle sent sur son cœur brûlant la main du Bien-Aimé, et sa voix pleine d'amour qui lui dit : « Qu'importe ce que l'on fait, lorsque c'est avec moi ? »

Et elle songe soudain qu'il est bien heureux que personne ne soit là pour troubler cette fête ravissante, et, souriant au Christ, elle soupire : « O douce solitude ! »

* * *

Maggy avait trouvé maintenant le secret de la vie surhumaine, le talisman, la perle rare de

l'Évangile pour laquelle il convient de vendre tout le reste. Elle savait d'expérience que l'art de se renoncer n'est que l'art d'être heureux. Elle avait assuré l'équilibre de sa vie.

Elle avait tout rejeté, tout offert à l'holocauste : alors, dans sa demeure nette et dans sa chambre vide, dénuée, solitaire, sans appui, elle avait eu besoin de Dieu. Et Dieu était venu, et Il s'était donné à elle selon la plénitude de son besoin.

Et voici que, le sacrifice ayant appelé l'amour, l'amour à son tour appelait le sacrifice — mais cette fois, un sacrifice trempé dans la tendresse et ruisselant de joie.

Oh ! elle n'avait plus peur maintenant de se donner ! Elle avait trouvé son Bien-Aimé ; Il avait pris sa main dans la Sienne, et elle était heureuse comme une jeune épousée. Elle avait senti sur ses joues Son amoureuse caresse et sur ses lèvres Son baiser, et à son tour elle était devenue amoureuse. Elle soupirait : Mon Jésus ! avec d'indicibles frémissements de tendresse, et, blottie sur son Cœur, elle souriait à Son sourire. Et elle se sentait si divinement paisible et bienheureuse, qu'elle se demandait comment elle avait pu jamais vivre autrement.

Et alors un grand désir s'était ouvert en elle d'être belle, d'être sainte, de plaire à son Époux. Il l'avait aimée parce qu'elle avait eu le courage de se renoncer pour Lui et que le sacrifice l'avait rendue toute pure et rayonnante. Elle sentait si bien comme cette générosité l'avait faite plus belle : le Christ avait recueilli chacune de ses souffrances pour en faire des perles, dont Il avait orné sa robe de fiançailles ; Il l'avait parée de

rubis et de joyaux précieux, Il lui avait mis au doigt Son anneau.

La douleur avait cessé d'être pour elle un monstre et un non-sens ; elle avait pris, entre les doigts divins de l'Amour, un sens, un but, une utilité insoupçonnée et merveilleuse : elle était devenue génératrice de joie. Maggy expérimentait, avec d'ineffables transports, comme le divin Charmeur changeait le sacrifice en bonheur, en le transformant en amour : et ayant goûté « la douceur de souffrir », selon son expression, elle devenait plus avide de douleur qu'elle ne l'avait été de plaisir.

Cet appétit de renoncement aiguisé par l'amour était devenu toute sa vie. Une religieuse de la maison de Seraing me l'a définie par ces mots : « C'était une âme qui cherchait à sortir d'elle-même, sans avoir encore trouvé sa voie. »

Elle glanait les souffrances, les recueillait précieusement comme des rameaux de myrrhe, afin de pouvoir chaque jour offrir son bouquet d'épouse à son Amour crucifié.

La nuit elle se relevait pour Lui faire visite et restait longuement avec son doux « Voisin ». Et le lendemain, si suave était le parfum qu'Il avait versé dans son âme, qu'elle ne sentait pas la fatigue.

De ce besoin de « sortir d'elle-même », de s'oublier, de se donner, procédait cette charité active, toujours inquiète du mal des autres, cette universelle compassion qui a frappé tous ceux qui l'ont approchée.

Sa « cellule » était d'une pauvreté de cénobite ; elle n'avait besoin de rien pour elle-même, mais

elle avait toujours besoin pour les autres. La maison paraissait habitée par quelque bonne fée : le jour de leur fête, les sœurs trouvaient sur leur prie-Dieu un cadeau anonyme que Maggy y avait déposé la nuit. Maintes fois une institutrice, dont la besogne était en retard, trouva ses cahiers corrigés en rentrant de l'office : Maggy avait mis la main dessus.

Elle se cachait de ces services, n'ayant besoin, pour se trouver récompensée, que du sourire de l'Aimé. Mais elle était surtout heureuse quand sa générosité lui attirait des ennuis. Elle s'était chargée de corriger les cahiers de dessin d'une maîtresse maladive. C'était un labeur considérable ; elle prenait sur ses nuits pour en venir à bout. Une religieuse s'en aperçut, et comme Maggy était elle-même chétive, elle en fit la remarque à sa collègue. Celle-ci crut que Maggy s'était plainte, et, dépitée, elle se répandit en reproches :

— Si cela vous ennuie de me rendre service, lui dit-elle, je m'en passerai bien !

Sans s'étonner, sans se troubler d'être si mal payée, Maggy sourit et demanda seulement de pouvoir continuer. L'autre paraissait conserver quelque fiel. Le lendemain Maggy lui offrit gentiment une médaille dans un écrin « en souvenir ».

« C'était un ange, » m'a dit cette personne en me rapportant le fait. C'est un mot que j'ai entendu souvent tomber des lèvres de ceux qui l'ont connue.

Une élève souffrait-elle des dents, Maggy s'évadait entre deux classes, pour courir chez le pharmacien. Pour elle-même, elle n'y eût pas songé.

Un jour, elle était montée à sa chambre pendant la récréation et avait enlevé son jupon pour le donner à une petite pauvresse.

Aussi on ne lui jetait plus d'encriers maintenant : elle avait obtenu de l'affection ce qu'elle n'avait pu arracher à la crainte.

Pourtant, la classe lui pesait de plus en plus, et quelques mois de cette pénitence eurent raison de sa frêle santé : elle perdit l'appétit, désapprit de dormir et devint anémique. Il fallut se résoudre à la retirer de l'école.

On s'étonnera peut-être de cette excessive amertume. On dira : il n'y avait pas de quoi, d'autres ont fait ce métier qui ne s'en sont pas plaintes, et qui même y ont trouvé leur satisfaction. Sans doute, mais c'est question de tempérament, de culture, de goût, de vocation. Certaines âmes sont taillées pour marcher et d'autres pour voler — et rien n'est cruel comme des ailes en cage.

Maggy était faite pour la pleine liberté. Ses procédés, sa façon de concevoir et d'agir différaient toujours des normes accoutumées. Dans quelque cadre qu'on voulût enfermer cette activité inédite, il en dépassait toujours quelque chose qu'il fallait amputer, et il ne restait qu'un tronçon, au rendement diminué, aux gestes gauches et douloureux. Elle souffrit toute sa vie de l'incapacité à prendre un pas qui n'était [illegible]. La contrainte la tuait : elle la me[illegible] état constant de tension nerveuse, et [illegible] que toute fatigue physique. Et puis, [illegible] tel besoin de se nourrir de beauté, de monter, de fréquenter avec des âmes qui pussent lui donner

quelque chose, lui dispenser la lumière, l'aider à vivre en l'aidant à s'élever !

Aussi la classe lui était un cilice : c'était la continuelle contrainte, le cadre rétréci à l'extrême ; c'était, pour contrarier sa tendance vers le haut, l'obligation de se tenir toujours penchée sur ce qu'il y a de plus humble : des âmes d'enfants pauvres, et de toujours donner sans jamais recevoir. Seule l'action de la grâce pouvait lui faire supporter ce carcan ; mais la grâce n'avait pas achevé son œuvre.

Toute cette année fut pour elle une lutte entre la tristesse et la joie : la tristesse de la nature et la joie de la grâce. Il arrivait que la nature reprît le dessus, et parfois d'une manière bien enfantine : on la vit un jour, après une conférence pédagogique où elle s'était enferrée, pleurer à chaudes larmes. Elle passa, durant cette période, par des crises bien cruelles : elle se sentait tellement désorbitée dans cet odieux métier !

Mais jamais l'ombre d'un regret ne perça dans ses paroles, jamais on ne lui vit un visage triste : car elle persistait à vouloir la souffrance, et la joie devait finir par être victorieuse et par tout pacifier.

Je la revis l'année suivante. Elle me conta [illegible]toire de son âme, ses luttes, les oscillations [illegible]vie intime. « Tu ne saurais croire, me dit-[illegible] j'ai souffert là-bas. Mais comme je [illegible] d'avoir fait ce noviciat ! Il a été [illegible]e. Et puis, *Il* m'a tellement aidée, [illegible] récompensée ! Vois comme Il a été gentil : je me suis donnée à Lui, et, tout de suite, pour m'encourager, Il m'a fait habiter près de

Lui, Il est devenu mon voisin de chambre. Oh ! cette douce chapelle, comme elle m'a été accueillante ! C'est là que je L'ai trouvé, que j'ai fait Sa connaissance, et que s'est nouée notre amitié ; c'est là qu'Il s'est donné à moi : et depuis, il me semble que j'ai des ailes, et que je vole au-dessus de la souffrance. Il m'a tellement aimée ! Il m'a attirée dans la solitude, et là Il m'a donné son baiser.

— ...Comme l'Eucharistie est une chose ravissante ! poursuivit-elle. Devant le tabernacle, on est forcé de croire, n'est-ce pas? On sent qu'Il est là, qu'Il nous aime. Mais dis-moi, est-ce que, quand nous Le prions, Il ne sort pas du tabernacle pour se rapprocher de nous?

— Ma chérie, s'Il demeure dans l'hostie, ce n'est pas par amour du ciboire : c'est pour nous qu'Il est là. Et il faut donc bien que sa présence eucharistique nous atteigne. Il y a, vois-tu, des saintes Espèces à nous, un rayonnement qui prolonge cette présence dans nos cœurs chaque fois que nos cœurs s'ouvrent par le désir : et ils deviennent de vivants tabernacles, et le sont aussi longtemps qu'ils veulent Lui faire accueil.

— Oh ! c'est donc cela que je sens si bien : il me semble que, sans quitter l'hostie, Il est plus fort en moi qu'en elle. Et même dans ma chambre, même quand je dors, séparée de Lui par un mur, le rayon traverse le mur, et Il est près de moi. Et c'est si doux, si doux, cette présence ! Oh ! comme Il est bien le seul qui puisse toujours et parfaitement nous rassasier !

Et elle conclut par ce mot, qui nous était cher à tous deux :

— La vie est belle.

*
* *

Mise en liberté, elle reprit comme un malade qui retrouve l'air natal. Mais elle avait hâte de recharger la croix. Et puis le désir de l'apostolat la pressait déjà. Elle entendait la voix du Christ qui l'invitait suavement.

Une place étant vacante à l'école des sœurs de Sainte-Marie, proche la maison, elle s'y présenta.

Elle y apportait, cette fois, une certaine expérience. Elle avait tout à fait pris le pli du métier ; l'ancienne Maggy avait disparu, celle à laquelle elle avait renoncé : elle n'était plus qu'une humble et consciencieuse institutrice.

Elle avait d'ailleurs dès lors des idées bien arrêtées sur l'enseignement. Selon elle, le rôle d'une école chrétienne était essentiellement chrétien, apostolique, catéchétique ; l'instruction n'était que secondaire. Elle se disait naïvement : « Une seule chose est nécessaire, pour ces enfants aussi bien que pour moi-même : ces âmes me sont confiées, c'est cela que je dois leur donner. Il est nécessaire et suffisant que je leur donne Dieu, et qu'importe que la règle de trois et l'accord du participe en souffrent un peu? »

Ceci paraîtra bien impertinent aux hommes prudents qu'obsède la concurrence, et qui, sous prétexte d'avoir des élèves et de satisfaire inspecteurs et parents, ne songent qu'à suivre au lieu d'entraîner, et font du Royaume de Christ

une vieille remorque désespérément accrochée au siècle.

Mais Maggy avait du caractère. La beauté surnaturelle dont elle avait auréolé son métier, l'avait trop séduite pour qu'elle pût y renoncer. « Conserver l'innocence des enfants que le bon Dieu m'a confiées, écrivait-elle, former des jeunes filles parfaites, faire chaque jour éviter bien des fautes et pratiquer des vertus, n'est-ce pas beau et délicieux?... Ceux qui en auront instruit un grand nombre dans les voies de la sainteté brilleront comme des étoiles dans les perpétuelles éternités. »

Je trouve cette page dans son carnet :

« *Un de mes examens de conscience.*

« Je me transporte à l'heure de la mort de mes élèves. Tour à tour elles arriveront au terme.

« Je suppose qu'une telle expire demain sous mes yeux. Que voudrais-je avoir fait pour elle? Qu'aura-t-elle à dire de moi au bon Dieu? Lui aurai-je épargné par ma prudence les occasions de désobéissance, de paresse, de dissipation, de murmure? Lui aurai-je fait sanctifier les exercices qu'elle a faits sous ma direction? L'aurai-je amenée doucement à la pratique des petites vertus, à se vaincre, à supporter, à pardonner?

« O Jésus! que je puisse toujours répondre : Oui, Seigneur. »

C'était tout son programme : donner ces âmes à son Bien-Aimé, profiter de son ascendant pour les ouvrir à son amour. N'était-ce point pour cela qu'Il l'avait appelée là? Et chaque cours devenait un apostolat, et cela lui était aisé parce qu'elle-même vivait en Dieu.

Elle ne se faisait pas scrupule d'interrompre, à l'occasion, une leçon pour parler du bon Dieu, et d'étendre l'avare demi-heure consacrée au catéchisme. Entre les classes, elle se mêlait à un groupe ou prenait l'une ou l'autre à part ; et de son cœur gonflé d'amour il s'échappait chaque fois quelque parole brûlante, quelque mot opportun qui tombait dans ces petites âmes comme un bon grain.

Elle fit si bien qu'au bout de quelque temps, presque toutes les élèves de sa classe s'approchaient chaque jour de la Sainte Table. Elle se levait très tôt, assistait à une première messe à l'église des franciscains, où elle communiait, rentrait déjeuner et se retrouvait avec ses chères communiantes à la messe paroissiale.

Chaque lundi, le soir, elle conduisait les plus grandes à la réunion de la Sainte-Famille chez les rédemptoristes, à une demi-heure de là.

Puis elle eut une autre idée. Elle demanda de pouvoir préparer les toutes petites à la première communion. Et elle se mit à les réunir après sa classe pour leur faire le catéchisme. Quand elle les trouvait prêtes, elle les amenait elle-même au Christ, et on la voyait un beau jour s'avancer vers la Sainte Table, avec son groupe candide. Elle était rayonnante alors : c'était un cadeau qu'elle offrait à Jésus.

L'action de grâces terminée, elle les conduisait à l'école. A force d'instances, elle avait obtenu de leur y servir une tasse de café. Mais, en sortant de chez la supérieure, elle avait dit : « Peuh ! du café ! Elles n'auront rien avec cela, les pauvres petites ! Est-ce que c'est un déjeuner pour un jour

de première communion, cela? » Et elle leur avait préparé dans sa classe une table chargée de cadeaux et de douceurs, avec des petits pains et du chocolat. Elle les servait, leur donnait à chacune un souvenir, leur faisait fête, pleine de respect et d'amour pour ces enfants qui avaient reçu Dieu dans leur cœur.

Cela lui valut des ennuis. Elle en continua de plus belle.

Et il arriva ceci, pour la confusion des neutres : il se créa entre la maîtresse et les élèves une affectueuse entente, et Maggy obtint d'elles tout ce qu'elle voulut. Leur ayant appris la piété, « qui est utile à tout », elle leur avait du coup appris la soumission, l'attention, le travail, la fidélité, et le secret de faire fructifier le temps. Si bien qu'en fin de compte sa classe se trouva être la meilleure.

Elle avait cru à la parole du Christ : « Cherchez avant tout le Royaume de Dieu... » elle avait mis sa conduite d'accord avec sa foi, et tout simplement le Christ tenait sa promesse : et tout le reste arrivait par surcroît.

Elle était d'ailleurs la plus consciencieuse des institutrices. Ce n'est pas elle qui eût boudé au devoir d'état sous prétexte de piété. Celle-ci était précisément son stimulant, et elle se donnait de tout son cœur à cette besogne qui était à la fois sa croix, l'offrande de son amour et l'instrument de son apostolat. Son seul péché fut de pousser toujours au delà du devoir.

Elle ne trouvait jamais ses classes assez bien préparées ; elle y travaillait si tard que plus d'une fois ma mère, se relevant la nuit et la trouvant

encore occupée, les joues toutes pâles et les paupières lourdes de sommeil, dut la contraindre à aller se reposer.

Son zèle lui faisait faire des trouvailles didactiques. Elle ne savait qu'inventer pour intéresser ses petites et pour damer le pion à l'école communale : histoires, démonstrations pratiques, saynètes et féeries aux distributions de prix, arbre de Noël dans sa classe, que sais-je encore? Le jour de la Saint-Nicolas, elle invitait les parents, et, affublée d'un manteau, d'une barbe et d'une mître, elle leur faisait un grand sermon avant la distribution de couques et de vêtements.

Toutes ses vacances et maintes soirées après ses classes, étaient consacrées à parcourir le quartier pour faire des recrues. Avec une volonté tenace, elle travaillait les parents, les empêchait d'envoyer leurs enfants aux écoles neutres, arrachait à celles-ci leurs élèves.

Et c'est ainsi qu'elle fit ses premières armes dans l'apostolat de la charité : car dès qu'elle voyait chez ces pauvres gens quelque misère matérielle ou morale, son cœur s'émouvait. On la voyait reparaître le lendemain avec des vêtements et des vivres ; et ayant par là gagné leurs bonnes grâces, elle atteignait facilement leurs âmes. Elle fit de la sorte plus d'une conversion.

Dans une de ces familles, les époux n'avaient plus fait leurs pâques depuis leur mariage, c'est-à-dire depuis vingt ans. A force d'insistance et de bonté, elle obtint de les amener à confesse. Le lendemain, ils communièrent. C'étaient de pauvres ouvriers. Maggy avait remarqué les chaussettes trouées de l'homme. Pendant qu'ils étaient à

l'église, elle alla acheter un gâteau, entra dans le logis, et prépara le déjeuner. Ils crurent rêver quand, à leur retour, ils trouvèrent table servie, et, près de l'assiette du père, de belles chaussettes neuves. Le brave homme en eut les larmes aux yeux ; tous deux furent si touchés de cette angélique bonté que cela les fit définitivement changer de vie : depuis ce jour, ils sont restés de fidèles chrétiens.

C'était le prélude du grand apostolat. Déjà on devinait la future missionnaire du Christ ; et le saint abbé Detroux, alors curé de Sainte-Marguerite, disait d'elle en souriant : « C'est mon troisième vicaire. »

C'est à cette époque qu'elle entra dans le tiers-ordre franciscain, dont elle devait, avec une si parfaite plénitude, réaliser l'idéal de renoncement et de séraphique amour.

***

Que l'on compare maintenant cette maîtresse modèle à la Maggy d'il y a deux ans, avide de beauté mondaine et d'intelligence élégante, prétendant ne vivre que dans des milieux triés, et pour qui le seul nom d'institutrice était aussi amer que la mort ; et que l'on mesure l'étape parcourue. Pauvre enfant ! diront ceux du monde, quelle déchéance ! — Quelle ascension ! diront ceux qui comprennent, et combien heureuse l'âme qui en fut capable ! En vérité, c'eût été là une déchéance si, sans motif supérieur, elle eût troqué son primitif idéal contre celui de l'école. Mais ce

n'était pas de descendre qui l'avait ainsi transformée : c'était d'être montée si haut au-dessus de l'un et l'autre, que l'un et l'autre lui apparaissaient maintenant également méprisables ou également nobles, et de fait, absolument indifférents : tout cela était en dehors de sa vie.

Sa vie, ses préoccupations, son activité véritable, s'étaient établies dans ces zones supérieures qui dépassent les contingences, où l'âme retrouve Dieu, s'unit à Lui, et, avec Lui, survole tout le reste. Une fois confirmé dans l'unité de cette transcendance divine, l'homme regarde les choses et ne les reconnaît plus : au lieu de les considérer par le dehors, il les contemple par le dedans, et il les voit toutes transformées par le même rayonnement de l'Unique. Désormais son métier, ses relations, son travail ou son repos, son plaisir ou sa douleur, sa gloire ou son abjection, prennent à ses yeux une valeur identique, parce qu'en tout il peut mettre une somme égale d'amour et en tirer une somme égale de grâce. Tout cela, ce ne sont plus que des formes, des modalités extérieures d'une vie parfaitement une, d'où ces choses tirent toute leur valeur, et qui e t l'amour de Dieu. Tout cela l'intéresse autant qu'un rôle intéresse un acteur : non pour le rôle, mais pour Celui qui le regarde.

De cette indifférence active procède la paix du saint, et son incapacité de souffrir des choses terrestres. On s'imagine que la perfection de la vertu se mesure au sacrifice qu'elle coûte. Rien n'est plus faux : la vertu ne coûte plus au saint. Seulement, s'il ne distingue plus les sommets des vallées, s'il ne voit plus ces différences qui ali-

mentent les souffrances et les joies terrestres, c'est parce qu'il regarde tout du fond de l'azur : et cela exige de lui un perpétuel effort vers le haut ; il faut que constamment, sans faiblir, sans jamais se reposer, il tienne les ailes grandes ouvertes, pour continuer à planer.

Maggy avait tout oublié des choses autrefois aimées. Ses rêves, ses espoirs, ses ambitions, tout cela était bien loin, si loin qu'elle pouvait à peine en souffrir encore. Mais la condition de sa joie était sa fermeté dans l'amour : le moindre retour sur elle-même, la moindre descente vers la terre lui eussent fait sentir cruellement que sa nature n'avait en rien changé, et l'eussent rendue affreusement malheureuse.

Elle avait encore de ces défaillances, et elle passait alors par des crises de désespoir qui désemparaient son âme. Elle n'avait pas encore assez souffert pour être au-dessus de toute souffrance. Il lui fallait passer par un nouveau creuset, où toute trace d'amour-propre serait enfin réduite, pour que, parfaitement pure, allégée, libérée, elle pût d'un coup d'aile vainqueur, s'enfoncer dans les profondeurs de l'amour.

IV

LE CREUSET

> Celui qui perdra son âme pour moi la sauvera.
>
> (S. Matthieu, X, 39.)

1. Ames victimes.

A la Noël de 1913, Maggy vint me voir au couvent de Turnhout.

Elle était vêtue de noir, son visage avait maigri et ses yeux avaient quelque chose de plus grave, de plus concentré qu'avant. Mais cette fois, ce fut avec un sourire serein qu'elle me demanda :

— Qu'est-ce que je dois faire maintenant?... N'est-il pas encore temps de songer au couvent?

— Peut-être, chérie. Cela dépend... Voyons, où en es-tu de ta vie d'amour avec Lui?

— Mais... mais...

Son regard parut se tourner en dedans. Elle ferma les yeux, et un merveilleux sourire, un sourire de séraphin se répandit sur son visage qui avait un peu rougi. Quand elle les rouvrit, ils étaient tout pleins de ce sourire. Et elle fixa sur moi un regard où je pouvais lire : Tu sais bien qu'on ne dit pas ces choses-là...

Il me fallut ruser, la presser de questions. La pudeur de l'amour l'empêchait de se livrer, arrêtait les paroles sur ses lèvres. Elle finit tout de même par s'ouvrir ; et je fus ébloui.

De toutes les besognes, celle de l'institutrice est peut-être la plus malaisée à concilier avec une attention constamment actuelle à Dieu, parce qu'elle capte obstinément toute l'attention à son profit. Les religieuses enseignantes le savent bien et sentent lourdement le poids de cette difficulté.

C'est à peine si Maggy l'éprouvait : du réveil au coucher sa journée était, d'une façon presque ininterrompue, une prière, une pensée, un élan vers le Bien-Aimé, une amoureuse union, paisible et fervente, qui la maintenait au-dessus de n'importe quelle tâche. Elle travaillait sous Son regard, uniquement attentive à Lui plaire : en sorte que son travail devenait une prière, et que chacun de ses actes était un acte d'amour.

Cela lui paraissait la chose la plus naturelle du monde, et je l'étonnai beaucoup en lui apprenant que c'était rare. Ce mouvement vers Dieu lui était devenu si spontané qu'il n'exigeait l'aide d'aucun artifice, d'aucune attitude, pas plus que de respirer.

Il y avait des trous, sans doute, dans la constance de cette oraison, elle me le confessait en soupirant, mais ces involontaires infidélités lui apparaissaient comme des choses navrantes et monstrueuses, comme des péchés contre l'amour qui devaient faire pleurer le Christ, et elle me conjurait de prier pour elle, pour sa conversion, pour qu'Il lui fît enfin une vraie âme d'épouse.

Quel effort, quel oubli parfait d'elle-même avait

dû être à l'origine d'une telle absorption dans le divin ! Combien complet et énergique son initial effort de détachement pour qu'elle eût si vite perdu tout contact avec les choses d'au-dessous ! Et combien puissante la saisie de l'amour qui avait répondu à ce renoncement !

J'étais fixé. Je la considérai avec infiniment de joie et de tendresse.

— Écoute, petite colombe, tes ailes sont ouvertes ; il ne te convient plus d'apprendre à voler, mais de fortifier ton essor. Or, ce qui t'a élevée au-dessus de la vie terrestre, c'est le sacrifice, n'est-ce pas?

— Oui, c'est depuis que j'ai consenti à mourir, comme tu me le disais, que j'ai appris à vivre. Tu te rappelles comme j'ai hésité alors, comme j'ai pleuré, comme je me suis débattue?... Et pourtant, c'est cela qui m'a sauvée.

— Eh bien, c'est encore par le sacrifice que tu achèveras de te perdre en Dieu. Tu n'es pas encore une sainte, petite, et il y a encore fort à faire : tu me dis qu'il y a encore des trous, que parfois tu L'oublies en faisant la classe, en préparant tes leçons : c'est que tu n'es pas assez détachée de ton travail. Tu le vois, c'est un fond persistant d'amour-propre qui produit ces défaillances.

— Hélas, oui, je le sens bien, que c'est l'égoïsme qui n'est pas mort, et qui reprend ses droits chaque fois que je suis distraite.

— Il faut donc vaincre l'égoïsme par de nouvelles abnégations... Je ne t'effraye pas?

— Oh ! non ! ce n'est plus comme l'autre fois !

— Bon. Eh bien, je crois que, étant donné ton état d'âme et ton genre de vie, tu auras plus

d'occasions de sacrifices dans le monde qu'au couvent. Tu es assez forte pour te renoncer dans la liberté, pour te façonner toi-même un joug plus pesant que celui d'une règle religieuse. Plus tard, nous verrons : je finirai sans doute par t'envoyer au couvent. Pour le moment, continue à mourir, cherche de nouvelles souffrances, de nouvelles sujétions, fais-toi une vie qui entrave parfaitement ta liberté, tes tendances et tes goûts jusqu'à ce que plus rien ne t'appartienne de toi-même, et que tout soit donné, et que l'amour-propre meure faute d'aucun aliment.

Je cherchais une formule. Elle-même me la donna :

— On parle des « âmes victimes ». Que veut-on dire exactement par là? N'est-ce pas cela que tu me proposes?

— Précisément. Une âme victime est une âme amoureuse qui, voyant le Christ en croix, se trouve tellement navrée qu'elle ne peut supporter de Le voir souffrir seul et veut être crucifiée avec Lui ; c'est une âme généreuse qui, sachant que l'homme doit « achever dans ses membres ce qui manque à la passion du Christ », s'offre avec Lui au Père en holocauste pour l'universelle rédemption ; c'est une âme que le zèle et l'amour rendent avide de souffrance comme les autres le sont de plaisir, et dont toute la joie est de souffrir avec le Bien-Aimé et de souffrir pour Lui. L'âme victime s'étend chaque matin avec l'éternelle Victime sur l'autel du sacrifice, et semblable au grain d'encens que le feu broie et consume, elle s'exhale vers le Ciel en grâces de salut qui retombent sur le monde : et ce sont là, vois-tu, les seules vies

parfaitement belles et parfaitement utiles, les seules qui reproduisent pleinement la vie du grand Sacrifié ; et c'est là, à aller au fond des choses, le seul apostolat, la seule force qui soutienne et qui sauve le monde : l'apostolat de la Croix, qui fut celui de Jésus-Christ.

Elle m'écoutait pensive, ses yeux semblaient regarder très loin.

— Et que faut-il faire pratiquement pour réaliser en moi cette vie? Quel doit être, concrètement, mon programme?

— D'abord, chercher le sacrifice. Tu en as beaucoup déjà, ce n'est pas encore assez. Comble les vides qui te permettent encore de te reprendre quelquefois, de faire une lecture, de t'occuper de toilette, de garder des amies. Tâche de trouver, outre celles que tu as, une nouvelle œuvre d'apostolat, assez absorbante, assez pénible, assez ingrate pour que tout y passe désormais et que tu n'aies plus le loisir de jamais t'occuper de toi-même. Tu dois t'interdire toute joie, tout désir, toute pensée qui ne serait pas uniquement pour Lui ; tu dois être engloutie en Lui.

Ensuite, chaque matin, à la sainte Messe, tu t'offriras en sacrifice avec Lui, non pas d'une façon vague et théorique, mais en prévoyant tout ce qu cela va te coûter de douleurs et de crucifixions.

Et comme tu es trop faible pour taillader les parties les plus intimes de ton âme, tu feras sans cesse à Dieu, et de toute ton âme, cette prière : « Mon doux Seigneur, je T'en prie, donne-moi la souffrance. » Et cette prière est héroïque, car sache-le, Dieu exauce ceux qui la lui font avec cette plénitude de désir. Et ce calice que tu auras

demandé, il te sera présenté, et tu t'étonneras des amertumes qu'il contient.

— Merci... Dis, est-ce que... je ne puis pas porter un cilice?

— Hem...

Elle paraissait si fragile, ses joues étaient si pâles ! J'allais refuser, mais elle me prévint :

— Oh ! dis-moi oui !... pour que je puisse dire à mon confesseur que tu es d'avis de me le permettre. Est-ce donc si terrible?... D'ailleurs, ajouta-t-elle plus bas, j'en ai un, et je l'ai déjà porté, mais je n'ai pas osé le dire. Dis oui, n'est-ce pas?...

Elle avait plongé ses yeux dans les miens, et il y avait dans son regard tant d'insistance et de désir que j'en fus désarmé.

— Soit, petite, — mais avec discrétion, n'est-ce pas? Et dis-le bien à ton confesseur. Au reste, le cilice est une vieille arme chrétienne qu'on néglige trop : on voudrait aujourd'hui se sanctifier dans l'ouate, et je ne vois pas qu'aucun saint ait jamais réussi par ce procédé-là.

Nous restâmes quelque temps silencieux : elle paraissait perdue dans un grand rêve. Et elle me dit enfin :

— Veux-tu demander à l'un des Pères de m'offrir en victime demain à la Messe en même temps que la sainte Hostie?

— Oui, chère petite.

Et je l'embrassai.

Celui qui, le lendemain, offrit cette oblation, ne sut jamais combien elle était pure et combien héroïque, et quel regard d'amour Dieu abaissa ce jour sur l'autel de son sacrifice.

2. *L'œuvre des Flamands.*

« Tâche de trouver une œuvre, lui avais-je dit, assez pénible, assez ingrate, assez absorbante pour que tout y passe. » Elle l'eut bientôt découverte.

Elle habitait, avec nos parents, en face du couvent des franciscains, rue de Hesbaye. Parmi les œuvres de ceux-ci, il en est une particulièrement intéressante et apostolique : celle des Flamands. C'est là qu'elle devait consommer son oblation.

Comme toutes les cités industrielles, Liége draine de l'extérieur toute une population ouvrière étrangère : c'est ainsi que cette ville si wallonne compte, banlieue comprise, plus de cinquante mille Flamands immigrés. D'une façon générale, ce n'est évidemment pas l'aristocratie de la société flamande qui nous arrive ainsi. Ceux de Glain, Ans, Montegnée, Saint-Nicolas, faubourgs proches du couvent des franciscains, sont presque tous houilleurs, ouvriers d'usine ou de chemin de fer.

Leur situation s'est améliorée depuis la guerre, mais à cette époque ces transplantés étaient à plaindre. Confinés, avec des familles généralement nombreuses, dans des logis trop étroits, parlant un incompréhensible jargon, incapables de défendre leurs intérêts, ils étaient à la merci de toutes les exploitations. Beaucoup avaient déserté l'église et versé dans le socialisme : l'abandon, l'influence corrosive de l'usine, le travail de nuit, la misère, une vie perpétuellement provisoire, leur avaient

fait oublier la religion, comme un vieux souvenir de chez eux.

Pour leur venir en aide, les rédemptoristes d'un côté et les franciscains de l'autre en ont groupé quelques centaines : ils ont leur messe, leurs offices, leurs sermons, une salle, une bibliothèque, des fêtes, une mutuelle de prévoyance. Ils y reçoivent les conseils et le soutien qui leur manquaient tellement, se sentent moins isolés, se retrouvent chez eux, et réapprennent bientôt cette piété qu'ils avaient laissée au pays.

L'œuvre est ardue : le recrutement est malaisé, et la persévérance des membres, à part le noyau des fidèles, n'est obtenue qu'au prix de continuelles démarches. L'apostolat parmi ces ouvriers, souvent grossiers, prévenus, abrutis par la misère et l'ignorance, exige, pour peu qu'on le prenne à cœur, une abnégation de tous les jours.

A cette époque, le directeur de l'œuvre était le Père N.., homme d'un zèle tout apostolique, qui s'y consacra pendant six ans avec un admirable dévouement. Les habitants de ces quartiers ont conservé le souvenir du *Pater*, en route du matin au soir, déambulant le long des rues montantes, toujours à doubles foulées, des paquets sous le bras et des papiers sortant des poches.

Or, dans beaucoup de ces familles flamandes, et précisément les plus pauvres, on lui parlait avec respect et attendrissement d'une certaine Mamzelle Maggy ou Mârgritt qui parcourait elle aussi la zone. Un soir, dans sept maisons différentes, il apprit qu'elle y avait passé le jour même. Intrigué et émerveillé, il se demandait qui pouvait bien être cet ange du bon Dieu.

Un jour le frère portier lui dit :

— Père, vous devriez tâcher d'avoir Maggy à votre œuvre.

— Mais qui est donc cette Maggy?

— Vous ne la connaissez pas? Mlle Lekeux.

Il lui fallait précisément recruter quelqu'un pour la chorale de l'œuvre. Il alla trouver ma mère.

— Mlle Maggy ne connaît-elle pas la musique? demanda-t-il.

— Oui, mon Père, mais elle n'a plus guère le temps de s'en occuper, la pauvre petite. Elle travaille tellement pour sa classe, ses enfants et ses pauvres !

Le Père hésita devant cette réponse. Il hasarda :

— C'est que... il me faudrait absolument quelqu'un pour tenir l'harmonium. D'autant plus que la directrice doit se retirer...

Dès que Maggy apprit la chose, elle alla offrir ses services. Elle fit plus : elle se proposa spontanément pour prendre en mains la direction de la chorale. Mais elle fit au Père cette question :

— Suis-je libre de faire comme je veux?

Elle avait reconnu tout de suite dans cette entreprise ce dont elle rêvait pour achever de se dévouer : par la chorale, elle pénétrait dans l'œuvre, elle entrait de plain-pied dans l'apostolat. Elle irait chez ces pauvres Flamands, ces ouvriers, ces socialistes, s'y dépenserait, leur ferait du bien... Un champ illimité s'ouvrait à son zèle : et cela lui promettait un labeur effrayant, tel que cette fois tout vraiment y passerait, et de merveilleuses moissons de renoncements.

C'était en mai 1914. La chorale se composait

alors de quelques gamines et d'un petit groupe d'hommes et de femmes mûres. Les musiciens étaient plutôt rares. Quand Maggy se trouva devant ces visages d'aspect si peu artiste qui observaient curieusement la nouvelle directrice, avec, en main, des musiques qu'elle ne connaissait pas, elle se demanda par où elle allait commencer.

Elle essaya de se mettre à l'harmonium ; les accords ne venaient pas. Elle leur fit chanter quelques cantiques de leur répertoire : elle les trouva parfaitement amorphes, et se mit tout de suite en tête de trouver autre chose.

Le dimanche suivant elle apporta un cantique à deux voix. Ce fut désastreux. A la fin de la répétition les deux parties couraient l'une après l'autre, essayant vainement de se joindre.

— Vous n'allez tout de même pas chanter cela? dit le Père.

Que faire? C'était l'heure du salut. On dut cette fois encore se rabattre sur les vieilles rengaines.

Ce n'était pas brillant comme début.

Maggy se dit alors qu'il faudrait de nouveaux membres pour mettre de la vie dans la chorale. Elle se mit en devoir de recruter des adhérents. L'unique résultat de ses démarches fut de lui faire faire connaissance avec la douceur des rebuffades.

Pour comble de revers, elle essaya un jour d'embaucher une jeune fille ; il se trouva que celle-ci faisait partie de la chorale wallonne : d'où zizanie entre les deux œuvres.

Elle tâtonnait, ne sachant qu'inventer pour sortir du marasme.

Elle essaya de se faire aider par les anciens ; elle n'en put rien extraire. Alors, elle résolut de

s'attacher les « petites ». Elle les faisait venir à l'école, pour l'accompagner après sa classe, leur donnait des bonbons, les faisait parler, leur demandait des adresses, tâchait de les intéresser à l'œuvre. Le résultat le plus clair fut qu'elles devinrent jalouses l'une de l'autre.

A cette époque, le Père N... lui indiqua quelques familles à visiter. A la vue de leur misère, la pitié lui creva le cœur, et elle commença alors à se donner tout entière aux pauvres.

Mais quand elle vit la misère plus profonde encore de leurs âmes, un nouveau besoin surgit en elle de panser ces plaies-là aussi ; et cela lui fit découvrir la tactique qui serait désormais la sienne : que lui importait au fond la musique? C'étaient des âmes qu'il fallait gagner au Christ et sauver. Dès lors elle n'eut plus en vue que d'attirer chez les Pères tous ceux qu'elle pourrait, musiciens ou non, la chorale ne servant plus que d'amorce à une œuvre plus haute. La tâche en serait d'autant plus difficile, n'importe.

Elle s'adressa d'abord à ceux qui étaient ses obligés. Tout de suite, elle constata combien ils étaient moins prompts à donner qu'à recevoir. Le sourire qui avait brillé devant les dons s'effaçait dès qu'elle parlait d'aller chez les Pères.

— On n'a pas le temps, Mzelle, on a tant à travailler !

— Allons, vous ne travaillez pas le dimanche. Le bon Dieu vous fera regagner cette heure.

— Mais on ne sait pas chanter, nous autres.

— Cela n'est rien, vous viendrez écouter, au salut.

— C'est que... c'est pas notre habitude, voyez-vous, d'aller « à l'Hesbaye »...

Elle avait beau insister, supplier, bien peu se laissaient persuader.

Enfin, au bout de deux mois, elle avait fini par en racoler quelques-uns, des enfants pour la plupart, et presque tous mécréants.

Elle n'était pas trop rassurée sur les effets de cette intrusion :

— Il va en venir de nouveaux dimanche, avait-elle annoncé.

— Oh ! pourquoi? s'étaient récriées les petites. On s'amusait si bien entre soi ! Est-ce que nous ne chantons pas assez bien?

— Allons, allons ! il ne s'agit pas de cela. Il faudra bien les recevoir, sinon vous ne viendrez plus me prendre à l'école.

Quant aux vieux, ils ne paraissaient pas davantage enchantés. Maggy leur demanda d'être patients.

— Tâchez plutôt de m'aider un peu, leur dit-elle. Nous ne venons pas ici seulement pour chanter, mais pour faire du bien, n'est-ce pas? Écoutez : nous allons en amener le plus possible à la chorale, et par là nous les aurons à l'œuvre, au salut, à la messe, et nous pourrons les convertir. Je compte sur vous, pour avoir de nouvelles adresses — surtout parmi les gens qui ne vont pas à la messe.

Le dimanche suivant, les nouveaux arrivaient. Maggy avait appris, pour les accueillir, quelques phrases de flamand.

— Ah ! je suis bien contente que vous soyez venu, dit-elle au premier qui se présenta.

L'homme répond par un sourire niais.

— Vous allez vous amuser, vous verrez, reprend-elle.

L'autre continue à sourire. Et Maggy ne trouve plus rien, et les voilà plantés l'un devant l'autre, elle, bouche bée, lui, tournant sa casquette entre ses gros doigts.

Heureusement, une femme s'amène à son tour. Maggy lui serre la main.

— Bonjour, madame Schoonjans, — je suis bien contente que vous soyez venue.

Même mutisme. Maggy est au supplice. Elle leur fait signe de s'avancer et reçoit les suivants. Et ce sont toujours les mêmes phrases (elle s'aperçoit qu'elle n'en a pas appris assez) : « Je suis contente que vous soyez venu — vous allez vous amuser... » Elle se sent ridicule.

Les nouveaux se sont parqués dans un coin, comme des recrues qui vont passer la visite, et ils n'ont pas du tout l'air de s'amuser.

— Parle un peu à celui-là, souffle-t-elle à une « petite », vois comme il regarde en l'air, le pauvre homme.

Elle essaye d'établir le contact entre anciens et nouveaux. Les conversations s'engagent, les enfants se mettent à jouer ; bientôt, c'est un tohu-bohu. Pendant une minute Maggy laisser errer son regard sur ce ramassis : les hommes qui fument leur pipe, en groupes compacts, un houilleur ponctuant ses arguments de vigoureux crachats, les femmes qui jacassent bruyamment, les enfants qui courent et se bousculent, et les nouveaux venus qui l'interrogent toujours d'un sourire sceptique ; et elle perçoit une distance

infinie entre eux et elle. Et, de se dire qu'il va lui falloir, à elle, petite rêveuse, amuser ce monde-là, et puis les faire chanter, et puis pénétrer dans leurs âmes et en faire des chrétiens, elle se sent une lourde impuissance, et il lui semble que jamais elle ne trouvera un mot à leur dire... et elle a presque envie de se sauver.

Un groupe d'anciennes murmurent dans un coin, ahuries.

— Dites, Maggy, mais c'est affreux ! Qu'est-ce que vous nous envoyez là?

Elle a un petit rire clair :

— Ce sont les brebis égarées...

— Les brebis galeuses, plutôt...

— Eh bien ! tant mieux : nous les dégalerons.

A vrai dire, elle se demande bien comment. Mais elle sait qu'elle n'est pas seule, et que pour les convertir, le Christ n'a besoin que de son amour et de son sacrifice.

— Allons ! A l'ouvrage ! s'écrie-t-elle.

Elle s'arme de son bâton et frappe sur le pupitre pour rompre le brouhaha.

— Mijn beste vriend, wij zullen een... een cantique zingen, die...

Elle avait un accent drôle, les Flamands souriaient : ils trouvaient cela intéressant, cette petite demoiselle qui s'évertuait à leur parler leur langue. C'était un premier succès.

Mais quand il s'agit d'entamer le chant ils restèrent tous muets : ils n'osaient pas. Maggy avait beau les encourager, chantant elle-même à grand renfort de gestes ; pas moyen de les faire démarrer. Seule la vieille garde donnait. Un des nouveaux cependant s'était mêlé à eux, et, les

yeux fixés sur Maggy, répétait tous les mouvements de ses lèvres ; mais aucun son ne sortait de son gosier. Le brave homme ne connaissait pas une note, mais il voulait au moins faire semblant.

Maggy cherche dans son cahier quelque chose de plus facile.

— Page quinze, dit-elle.

Ils n'ont pas compris.

— Comment dit-on quinze en flamand? demande-t-elle à sa voisine.

— Vijftien.

— Fuftsien, répète Maggy, qui se rappelle son allemand.

— Prussienne ! crie une voix dans la salle. (On parle de bruits de guerre avec l'Allemagne).

Maggy sourit, et prend le parti de montrer du doigt le numéro.

Cette fois, quelques-uns se décident à essayer leur instrument, mais à mi-voix ; ils traînent, il n'y a aucun entrain. Maggy pousse tant qu'elle peut, rien à faire.

— Plus vite... comment dit-on cela? demande-t-elle en continuant à agiter son bâton.

— Rapper.

— Rapper ! Rapper !

Et les voilà partis au pas gymnastique, une voix bousculant l'autre, comme des coureurs au départ. Cela s'enchevêtre, tourne au charivari, ils abandonnent l'un après l'autre, et le chant se termine en queue de poisson.

— Vous n'avez pas la bonne façon pour battre la mesure, dit un homme qui s'y connaît.

— Comment faut-il faire?

L'homme le lui montre, et Maggy recommence, mais elle s'embrouille, et le chant avec elle. La sueur lui perle au front. Le Père N..., qui est venu voir la répétition, en a pitié. Il est heureux d'avoir Maggy et il admire son dévouement ; elle a d'ailleurs très bien compris le but apostolique de l'œuvre, tel que lui-même le conçoit ; mais il ne peut s'empêcher de trouver qu'elle exagère un peu.

Maggy fait contre fortune bon cœur. Mais elle a beau vouloir être forte, ce serait pour se décourager, de voir ce marasme et de se sentir tellement impuissante. Et au salut, le front dans les mains, les oreilles encore bourdonnantes des motets qui ont été plus laids que jamais, elle sent une grande envie de pleurer.

Après le salut, il lui faut revenir avec sa fameuse chorale dans l'amer local où les relents de tabac lui soulèvent le cœur, mettre sur pied le salut du dimanche suivant, s'entretenir avec les parents, écouter leurs jérémiades, prendre note de leurs diverses misères, et amuser les enfants. Elle prend son plus joyeux sourire, se donne généreusement à tous, et, jusqu'à sept heures, joue aux charades et à pigeon-vole avec les petits.

Et quand tout le monde est parti, voici que le Père vient à elle, la regarde avec un sourire apitoyé et sceptique et lui dit :

— Est-ce que vous pensez que cela ira?

Elle se le demande aussi, si cela ira... Devant le Père elle crâne et elle lui répond :

— On essayera, Père.

Mais c'est égal, il n'est pas encourageant, avec sa question.

A la maison, elle peut à peine toucher au souper, tant elle est épuisée.

— Repose-toi, chérie, dit maman, navrée de la voir en cet état.

— Me reposer? Et mes classes de demain, ma mamke?...

Et comme mue par un ressort, elle se lève, embrasse ses vieux chéris, avec des caresses et des rires joyeux, et s'en va à ses livres.

Et quand elle se retrouve parmi les manuels et les chrestomaties, et les livres de flamand qu'elle n'a pas encore eu le temps d'ouvrir, et les liasses de papier à musique, et toutes les notes qu'elle a prises sur les misères dont il lui faudra s'occuper, elle sent comme un lourd nuage passer sur son âme. Une odieuse odeur de tabac imprègne ses vêtements. Elle se rappelle l'abominable séance, ces rudes visages, cette impression de vide qui la paralyse devant eux, la cacophonie du salut, et la question du Père, pour finir. Et elle se demande : A quoi bon tout cela? Quel bien ai-je fait à ces gens? Tout cela sonne si faux! Comment continuer à les intéresser; comment saurai-je, moi, trouver les cordes de ces âmes et arriver à les transformer, mon Dieu? Est-ce qu'ils reviendront, au moins? Et elle se surprend à penser : Non vraiment, je ne suis pas faite pour cela.

Elle ouvre son évangile, lit une page, et ferme les yeux, pensive. Elle songe : Toi non plus, Jésus, ô Seigneur des Cieux, Tu n'étais pas fait pour fabriquer des tables et des charrues dans un atelier de charpentier, Tu n'étais pas fait, ô Sagesse éternelle, pour raconter des histoires aux paysans de Galilée, Tu n'étais pas fait, ô saint Agneau,

pour être mis à mort sur un gibet, comme un voleur. Et c'est cela que Tu as voulu, et c'est la part que Tu as choisie. Alors, voudrai-je autre chose, moi, ta petite disciple? O Christ, c'est en faisant des chaises, en contant d'enfantines paraboles et en mourant sur la croix que Tu as sauvé le monde : c'est donc la vraie méthode, ta méthode à Toi, et le seul apostolat est celui-là. Qu'importe ce qu'on fait? Qu'importent les fruits visibles et les consolations? L'important est d'aimer. Et si l'on souffre, et si cela ne va point, et si tout échoue dans nos mains, eh bien, tant mieux, c'est cela qui est utile. Me voici, doux Seigneur...

Et, très sage, elle commence à écrire dans son journal de classe :

« Rendez les nombres suivants 10 fois plus grands : 3 — 26 — 0,5 — 3,6 — 0,12 — 824. »

« Rendez les nombres suivants 100 fois plus petits : 24 — 326 — 9,24 — 124,3 — 12,5 — 6. »

Et elle éprouve une grande consolation à ce travail.

***

En août 1914, Liége recevait le premier choc de l'ennemi. Le local de l'œuvre fut converti en ambulance.

Comme si elle eût pressenti cela, Maggy avait suivi cette année même — on se demande comment — les cours de la Croix-Rouge et elle venait de recevoir son brevet d'infirmière. Elle offrit ses services et se mit à cette nouvelle tâche avec son excès de zèle coutumier.

Elle se partageait entre l'ambulance des jésuites et celle des franciscains, et y passait les nuits. Elle ne rentrait à la maison que quelques instants pour prendre ce qui lui était nécessaire et réconforter nos parents. L'angoisse se lisait dans leurs yeux : nous étions deux à partir pour la guerre, et un troisième devait suivre.

C'est sans doute alors que pour la première fois surgit dans son esprit la pensée du suprême sacrifice. Maggy ne pouvait pas voir souffrir, et ses chéris moins que tout autre ; devant une douleur, sa générosité allait tout de suite aux résolutions extrêmes, et en ces jours d'héroïsme contagieux, son cœur dut s'ouvrir tout grand.

Le 5 août, je rentrai du couvent à la maison pour m'apprêter au départ. Elle n'y était pas.

— Elle passe sa vie chez les pauvres et les vieux pêcheurs, me dit-on. Pour le moment, elle soigne les blessés.

Le lendemain matin, je la revis un instant : la dernière fois ici-bas. Le jour naissait à peine ; l'auto qui m'avait amené allait repartir, quand elle sortit de l'église des Pères.

Elle était très pâle, ses yeux cernés décelaient une atroce fatigue, mais dès qu'elle m'aperçut, elle accourut en souriant. Je me penchai sur elle pour l'embrasser.

— Tu sais, murmura-t-elle, c'est fait : je me suis donnée... Prie pour que je L'aime fort.

— C'est bien.... c'est bien, ma colombe. Au revoir, prie pour moi.

Elle me regarda longuement, immobile, avec un énigmatique sourire, puis prononça :

— Tu reviendras, tu sais.

Elle avait dit cela avec un accent étrange, avec l'air, l'attitude, le petit geste de tête affirmatif de quelqu'un qui annonce une chose qu'il tient de source certaine. Sans doute, elle s'était dès lors offerte pour nous. Elle n'en parla à personne à cette époque, et peut-être la forme de son sacrifice demeurait-elle encore vague dans son esprit ; mais elle savait que dès lors, elle était une victime, et sur l'autel elle avait étendu toute sa vie, déjà donnée, déjà sacrifiée jour par jour et minute par minute. Elle ne s'appartenait plus.

***

Après les premiers jours de désarroi, l'apostolat reprit.

Maggy recommença à battre les quartiers. Il devenait de plus en plus ardu de gagner des adhésions ; presque partout elle se heurtait à des préventions ou à une indifférence obstinée.

Et quand elle eut épuisé la liste de ses connaissances, et qu'elle se trouva, un soir tombant, seule à un carrefour, devant ces seuils où la regardaient des figures grossières et inconnues, et tellement fatiguée, elle se demanda un instant comment elle mènerait sa tâche à bout, et si elle n'avait pas eu tort de l'entreprendre. Elle constatait une fois de plus combien elle était, au fond, timide et concentrée, et moins taillée que personne pour bousculer des volontés — et celles-là surtout, ces grosses mauvaises volontés d'ouvriers.

Mais elle voulait. Avisant un groupe qui par-

lait flamand, elle prit un petit air crâne et les aborda :

— Est-ce que vous venez à l'œuvre flamande, vous?

Un mutisme interloqué et gouailleur lui répondit.

— Vous ne connaissez pas l'œuvre flamande, chez les Pères?

Un ouvrier qui la considérait, pipe à la bouche et poings aux hanches, demanda à son voisin :

— Œuv' flamind? Wat is dat?

L'autre haussa les épaules.

— 't is de rue d'Hesbaye, prononça une femme, indifférente.

— Oui, c'est cela, reprit Maggy, la rue d'Hesbaye, on s'amuse bien, là, et ce sont tous des Flamands qui y vont. Voulez-vous venir voir dimanche? C'est à deux heures, je vous attendrai.

Et alors, le long des trottoirs, partout où elle entendait parler flamand, elle s'arrêtait aux groupes qui prenaient le frais aux seuils, et, avec un amical et gauche *gœden avond*, posait invariablement sa question :

— *Komt-gij aan d'Hesbaye?* — Est-ce que vous venez à l'Hesbaye, vous?

Elle finissait ainsi par faire de douteuses conquêtes. Chez certains, quand cela avait eu l'air de prendre, elle retournait le lendemain, et jusqu'à trois ou quatre fois dans la semaine.

...Et le dimanche suivant, presque tous manquaient au rendez-vous.

Mais elle ne se décourageait point. Elle ne pouvait pas se décourager, car elle travaillait par

amour : or « l'amour est capable de tout, parce qu'il croit tout possible (1) ».

Sa bonté même lui fit trouver un moyen d'action efficace : elle commença, dans les familles, à s'intéresser aux enfants, les choyant, les prenant sur ses genoux, jouant avec eux comme une petite maman, les fit venir chez elle, à grand renfort de bonbons, pour leur apprendre le catéchisme, et de là les attira à la chorale. Cela lui valut les bonnes grâces des parents. Ils venaient reprendre les enfants au local, et insensiblement beaucoup se laissèrent amener à assister aux séances.

Au bout de quelques mois d'efforts, la chorale comprenait soixante-dix membres : cinquante nouveaux parmi lesquels des loqueteux, de vieux socialistes, une fille perdue.

Pour le coup on jeta les hauts cris. « Je ne reste pas à la chorale si une telle continue d'y venir, » disait l'une — « Une telle mène une mauvaise vie, disait l'autre, ma mère ne me laissera plus mettre les pieds ici si elle apprend cela. » — « Vous allez tout gâter, criait-on de toutes parts, que va devenir notre chorale? »

Maggy leur faisait entendre que si jamais les bons ne voulaient souffrir le contact des mauvais, jamais ils ne les convertiraient, que c'était pour cela qu'elle les amenait, et qu'ils devaient avoir pour ces pauvres gens d'autant plus d'égards qu'ils étaient plus misérables. Mais les préventions étaient tenaces, et elle avait fort à faire pour les empêcher de se regarder de travers et faire admettre cette promiscuité. Elle se sentait

(1) *Imitation de Jésus-Christ.*

bien isolée, à lutter ainsi seule contre tous!

Le Père la laissait faire. Il l'encourageait, l'aidait de ses conseils, mais l'observait. Maggy suivait somme toute les principes que lui-même lui avait exposés. Mais il n'était pas sans appréhensions, dans la pratique : elle allait si fort, avec un tel dédain des procédés ordinaires ; et il intervenait souvent pour remettre un peu de cendre sur ce feu.

Il ne se doutait pas du crève-cœur que c'était, chaque fois, pour elle : elle acceptait tout en badinant, avec l'air le plus parfaitement indifférent ; mais c'était là une défense de sa trop grande sensibilité, qui refoulait au dedans ses impressions. Ceux qui la connurent bien observèrent que les jours où elle souffrait fort elle se montrait particulièrement enjouée. Cette attitude en trompa beaucoup. Quant à elle, cela lui permettait de mieux savourer l'amère liqueur que lui versait le Maître, et, sevrée de toute autre consolation, de mettre doucement son front sur son Cœur, pour y goûter la douceur de souffrir.

Et elle continuait vaillamment, détachée de tout succès et de toute approbation, trouvant dans les contradictions un motif nouveau d'aller de l'avant.

Un jour, elle avait ramassé tous les petits va-nu-pieds qui jouaient dans les ruisseaux de Glain et les avait amenés à la chorale. Ç'avait été un invraisemblable chahut. Le chant, déjà tellement bousculé par l'irruption de tant de sauvages avait pris les allures d'une danse de Bamboulas, au point que le Père avait dû s'interposer.

— De grâce, lui avait-il dit, ne faites pas

chanter ces gens-là. Ils faussent horriblement !

Et après la séance, il s'était montré vraiment mécontent, ce jour-là :

— Écoutez, je ne vous demande qu'une chose : tâchez au moins que ce soit convenable.

Alors, elle avait pris le parti de les faire venir à la maison pendant la semaine. Elle leur donnait des répétitions, leur faisait un peu de morale, tâchait de les dégrossir, afin que le dimanche, « ce fût convenable. »

De plus en plus, sa vie était prise, absorbée par les œuvres de miséricorde. L'une appelait l'autre : tous ces braves gens avaient leurs petites misères, ils lui faisaient leurs doléances, et elle, chaque fois, se laissait apitoyer et prenait tout sur elle. Ses journées étaient bourrées au point qu'elle n'y pouvait plus suffire : c'était la classe, le catéchisme, les répétitions, les visites, les courses dans les quartiers populaires, et des démarches à n'en pas finir dans des bureaux, pour obtenir de l'ouvrage à l'un et une pension à l'autre.

Et très tard, quand tout le monde dormait depuis longtemps, et que la fatigue de la nuit s'abattait lourdement sur son pauvre corps harassé, elle se mettait à copier de la musique, parfois jusqu'à trois heures du matin.

On finit par remarquer la lumière dans sa chambre à ces heures insolites et on voulut la contraindre à prendre un repos raisonnable. Elle obéit durant trois jours. Puis elle masqua sa fenêtre avec son matelas et recommença ses inhumaines veillées. « Il ne faut pas mesurer son effort, disait-elle... et puis, il faut bien que le travail se fasse. »

De fait elle était prise dans un engrenage, et elle ne pouvait plus se dégager de l'étreinte de cette machine qui désormais mangeait sa vie.

Sa souffrance n'était pas, d'ailleurs, la fatigue physique, mais la nature de son labeur, cette sorte d'anéantissement auquel tout cela avait réduit sa vie. Que de fois, dans le temps, elle s'était attardée en joyeuses et ferventes veillées sur quelque lecture ou quelque étude attachante ! Oh ! pour cela la fatigue était douce, elle ne la sentait pas... Mais ceci ! elle en avait une telle nausée ! Quand l'épuisement la forçait à déposer la plume et à fermer quelques instants les yeux, une rêverie filtrait parfois dans son esprit : elle se voyait, comme dans ses rêves d'autrefois, s'occupant d'art et de poésie, parlant, l'âme pleine de lumière, de choses belles et intelligentes avec ses amies, des amies de choix, dans un salon élégant où tout souriait aux yeux... Et de retrouver devant elle l'odieux journal de classe et les cantiques flamands et la machine à imprimer, et de revoir tous ces visages de gosses et de houilleurs qui étaient devenus son unique société, une grande amertume passait en elle, et elle laissait tomber les bras, prête à pleurer.

Alors elle s'agenouillait devant le Crucifié, et, les bras en croix, il lui semblait que tout le sang de son âme coulait avec le sien par une infinité de blessures, et elle restait ainsi, contemplant la Douleur, jusqu'à ce qu'elle se sentît redevenue heureuse de l'excès même de son martyre.

3. *La réponse du Christ.*

Maggy avait cherché la souffrance, et elle l'avait trouvée. Elle l'avait également demandée à Dieu : et elle lui fut donnée.

On trouvera cruelle cette condescendance divine. Et pourtant cela est un bien, et cela est nécessaire pour opérer ce chef-d'œuvre qu'est l'âme d'un saint.

Dieu sait bien que, malades comme nous le sommes du mal originel, le seul remède qui puisse nous guérir est la douleur. Et comme notre main tremble à vouloir enfoncer le bistouri dans l'abcès, Il se charge, en bon Père, de la cruelle et salutaire opération.

Quand Il s'est choisi une âme pour l'élever dans l'amour, Il lui donne cette grâce initiale de toute sainteté : la souffrance. Sagement, progressivement, Il la détache malgré elle de ce qui la retenait, tranche un lien après l'autre, la dégoûte de tout le créé, jusqu'à ce que, de douleur en douleur, et de rupture en rupture, Il la voie assez pure, assez libre, assez déprise d'elle-même, pour grouper dans Sa main toutes ses forces restaurées et l'établir dans la parfaite beauté.

Les années qui suivirent son oblation furent pour Maggy une longue suite d'amertumes.

Elle faisait souvent cette prière, si belle dans sa généreuse humilité : « Mon Seigneur, donne-moi la force de faire ce que Tu me demanderas, et puis demande-moi tout ce que Tu veux. (1) » Et

(1) Saint Augustin.

Lui, patiemment, dosait la charge, et la menait par la main dans le chemin royal de la Croix.

Ce furent d'abord de petites épreuves : des préventions, des malveillances, de sourdes persécutions à l'école, où elle se dévouait tellement, et à cause même de ce dévouement.

Elle avait des procédés pédagogiques à elle ; elle cherchait, elle inventait du neuf, incapable par nature de se contenter d'un résultat médiocre, toujours portée à exagérer dans le bien. Cette conduite offusqua les partisans de la routine. Ses succès provoquèrent une sorte de jalousie inconsciente, et créèrent autour d'elle une atmosphère de mésintelligence et même d'antipathie. « Faites davantage comme les autres, » lui avait-on dit. Mais elle avait répondu vivement : « Si les autres ne font rien, est-ce moi qui dois les imiter? »

Une circonstance vint aggraver ce désaccord.

Maggy s'était liée d'une vive et profonde amitié avec une religieuse de l'établissement, âme généreuse et fervente, la seule qui la comprît. Les deux amies travaillaient en collaboration, chacune se chargeant des travaux pour lesquels l'autre se sentait moins de ressources. Et c'était tout profit pour l'école.

Mais ce fut l'occasion de critiques et de brouilles. On réclama, on cria au scandale, on se plaignit à la supérieure. Celle-ci voyait d'un assez mauvais œil cette institutrice trop originale. Elle la réprimanda et la mit en demeure de rompre ses relations avec la sœur E... C'était cruel. Maggy se soumit en souriant, et offrit simplement au Christ ce déchirement qui la rapprochait de Lui : il lui fallait continuer à être solitaire et à n'avoir que Lui.

Elle avait la vie dure à l'école de la rue de l'Ouest. A midi, elle dînait hâtivement dans sa classe, pour servir ensuite à manger aux enfants ; puis elle devait nettoyer la vaisselle et laver le plancher de la classe, comme une servante, pour recommencer la classe à une heure et demie. C'en était trop pour sa pauvre santé. Sa mère offrit de payer une femme à journée ; on refusa. Quant à Maggy, elle était trop heureuse d'être la servante des pauvres.

Mais on ne désarmait pas autour d'elle et sa situation finit par devenir intenable. La supérieure essaya de l'écarter. On eut beau lui dire : « Mlle Lekeux est votre meilleure institutrice, félicitez-vous de l'avoir, elle vous vaut plus qu'un gros subside », Maggy n'était pas selon son cœur. A la fin de l'année, elle voulut la transférer à Rocour. Comme Maggy ne voulait pas manquer aux vieux parents, elle donna sa démission.

En octobre 1914, elle entra chez les bénédictines du boulevard d'Avroy.

De nouvelles avanies l'y attendaient.

A peine en fonctions, elle se mit à innover. Elle arracha à la supérieure cette autorisation insolite, de chanter avec ses élèves un salut le premier vendredi de chaque mois. Elle leur avait confectionné un insigne qu'elles portaient ce jour-là. Cela fit dresser l'oreille.

Elle s'occupait des enfants entre les classes ; elle avait son catéchisme à elle, ses leçons particulières, de petites fêtes à sa façon. Et si grand fut le succès qui couronna ce travail, que l'ins-

pecteur dit un jour à la Mère abbesse : « Vous avez une seule institutrice parfaite dans votre établissement : Mlle Lekeux. » Maggy ignora toujours cet éloge. Mais d'autres l'entendirent, et ne le lui pardonnèrent pas.

Elle donnait leçon de chant dans la classe d'une collègue. Les élèves lâchèrent en masse l'acrimonieuse demoiselle X... pour aller à Maggy. Celle-ci, tout heureuse d'avoir de nouvelles ouailles, et ne se doutant pas qu'on pût se jalouser dans l'apostolat, en profitait pour leur faire du bien.

L'autre lui voua une véritable haine. Elle l'espionnait, lui tendait des pièges, interrogeait cauteleusement les enfants, puis, passant au crible tous les gestes, toutes les paroles de Maggy, elle les dénaturait, interprétait tout en mal, et salissait à plaisir sa réputation. Un jour Maggy demanda au Père N... : « Qu'est-ce donc qu'une hystérique? » Le Père le lui expliqua. Et Maggy avoua en souriant : « On m'a dit que je l'étais. »

Elle était, d'ailleurs, il faut en convenir, une excellente cible pour qui la méconnaissait. Autant elle avait de qualités, autant elle avait de défauts, ceux-ci étant souvent chez les plus belles natures la rançon de celles-là. « A chacun de ceux qu'Il aime, écrit Julienne de Norwich, et dans le but de les amener à la béatitude, Dieu impose quelque chose qui n'est nullement blâmable à ses yeux, mais qui fait qu'en ce monde on les blâme, on les dédaigne, on les méprise, on s'en moque et on les repousse (1). »

Maggy ne s'était jamais fort préoccupée de ces

(1) *Révélations de l'amour de Dieu*, chap. XXVIII, p. 107.

défauts extérieurs ; tout son effort avait porté sur le travail de fond. Elle avait gardé une allure qui détonnait dans un milieu aussi stylé qu'une école de bénédictines, et plaisantait volontiers les « contenances confites » et les « circonlocutions nonnette » qui faisaient pétiller son âme spirituelle. Elle fut toujours incapable de se plier à des coutumes qui lui paraissaient empêcher le mieux ; entreprenante à l'excès, d'une ténacité tout ardennaise, elle échappait à toute contrainte, et dans son besoin intense d'apostolat, elle passait facilement par-dessus la tête de la Mère prieure et la mettait devant le fait accompli.

Mais celle-ci était avertie de tout par les bons soins de ses collègues. Alors Maggy devait comparaître pour essuyer des remontrances : et elle constatait qu'on l'avait odieusement diffamée. Elle écoutait avec respect, promettait de mieux faire, et jamais elle ne dit un mot pour se disculper ni pour se plaindre. Pourtant elle était naturellement fort sensible aux reproches et aux calomnies, mais elle serrait alors sur son cœur un petit parchemin qui portait cette parole de la Bienheureuse Louise de Marillac : « Rien ne nous rend plus semblables à Jésus-Christ que les persécutions souffertes en paix. »

Elle avait un jour organisé — au prix de grands efforts — une fête pour les externes. Elle était parvenue à emprunter des costumes et tout un attirail scénique qu'elle était allée prendre en ville sur une charrette à bras. Ce fut un tolle général chez la Mère prieure : Mlle Lekeux exagère, elle va transformer l'école en théâtre, elle veut se faire valoir, au détriment des autres ; les externes

auront plus que les pensionnaires, etc... La veille de la fête, la Prieure — que Maggy avait d'ailleurs omis de consulter — mit son veto au projet. Les cartes étaient lancées. Maggy reprit sa charrette à bras, alla tranquillement reporter les costumes, et, comme le Père N... lui demandait :

— Eh bien, Maggy, que va-t-on faire maintenant?

Elle répondit en souriant :

— Oh! on va recommencer autre chose : qui n'essaye rien ne réussit rien.

Puis elle ajouta en soupirant :

— Si l'on connaissait mes intentions, tout de même... Croyez bien que la seule chose qui me retienne chez les bénédictines, c'est le catéchisme.

Après sa mort, la Mère abbesse apprit comme elle avait été indignement calomniée.

— Il paraît, demanda-t-elle au Père N... qu'on dit tant de bien de Mlle Lekeux.

Et quand elle eut appris quelle âme d'élite elle avait eue chez elle sans s'en douter :

— Oh! la pauvre enfant! s'écria-t-elle, elle a bien dû souffrir alors pendant son séjour chez nous!

Elle continuait, en dehors de ses classes, de s'occuper de sa chorale, de ses Flamands, des pauvres et des soldats. Et voici que son dévouement lui valut une douleur qui l'atteignit plus cruellement que toutes les autres.

Elle était d'une angélique pureté. Toujours tendue dans son effort vers les cimes, toujours absorbée dans son dévouement, elle n'avait pas le loisir d'être tentée et ne soupçonnait pas même le mal. Cette ignorance lui donnait la liberté

d'allures de ceux qui sont parfaitement innocents : nullement bégueule, elle regardait tout le monde bien en face d'un regard clair et loyal. Aucune arrière-pensée en soignant les soldats : elle était avec eux familière comme une enfant, s'asseyait sur leur lit pour leur conter des histoires, et se faisait avec eux aussi gentille, aussi compatissante, aussi affectueuse que possible.

Au bout de quelque temps, les ambulances se vidèrent. Elle continua de visiter certains de ses soldats, entre autres deux, qui avaient été accueillis dans une famille voisine. Elle allait, avec une amie, leur porter des douceurs, leur faisait de la musique, tâchait de les amuser, leur parlait de ses frères qui étaient au front, avec une intimité de petite sœur.

L'un des deux, en quittant la ville pour rejoindre le front, lui dit : « Je vais rejoindre *mes frères.* » Et, tout reconnaissant de sa bonté, il commença à lui envoyer des lettres, qu'il eut la malencontreuse idée de lui faire remettre par une voisine.

Et voici que peu à peu des bruits se mirent à circuler à ce propos. On avait vu des infirmières courtiser leurs soldats, et quant à certaines, il faut le dire, c'était cela qu'elles cherchaient. On prêta ces sentiments à Maggy, le mot innocent de « son soldat », dénaturé, fit fortune, et les racontars allèrent leur train.

Un jour, tout cela parvint aux oreilles de la pauvre petite. Elle fut atterrée, indignée, d'abord, et une atroce souffrance fondit sur elle. Elle se sentait frappée au cœur, cette fois : elle, l'épouse du Christ, on l'atteignait dans ce qu'elle avait

de plus cher. Qu'allaient penser ses parents? Qu'allait penser le Père? Et à l'œuvre flamande, qu'allait-on dire? C'en était fait de son apostolat... Puis un doute l'envahit : n'était-elle pas coupable, au fond? Elle ne savait pas en quoi consistait le mal dont on l'accusait. Alors, elle se demandait, candidement douloureuse : N'ai-je pas mal fait en agissant ainsi?

Accablée, pleine de trouble, elle passa une nuit angoissée. Puis les jours se suivirent, hantés par cette pensée lancinante qui était plantée dans son âme : et chaque fois qu'elle revenait à son esprit, la honte lui montait au front. Dans tous les yeux elle croyait lire des reproches et des sarcasmes qui la déshonoraient. Et de ses lèvres navrées cette seule prière s'exhalait comme un gémissement : « Mon Seigneur, ayez pitié de moi... »

Elle n'osait en parler à personne. Durant un mois, elle dévora en silence sa honte et ses doutes. Un dimanche on ne la vit pas aux premières messes. Vers dix heures une amie la surprit tout en pleurs à la maison. Maggy n'avait pas osé aller à l'église : pouvait-elle encore sans rougir s'approcher de la Sainte Table ? Elle sanglotait, ne sachant plus que faire.

Son amie courut avertir le Père N..., qui fit venir Maggy. Elle lui confessa la cause de son trouble et lui conta le tout en ravalant ses sanglots. Le bon Père l'apaisa, la consola, lui montra le crucifix. Et Maggy enfouit au fond de son cœur toute sa souffrance, et, l'ayant offerte au Christ, elle alla communier.

4. Solitude.

Le Père N... avait pris maintenant une grande place dans sa vie. C'est lui qui lui dispensait l'unique chose dont elle eût encore besoin : les conseils, la lumière, les encouragements pour gravir l'austère « montée du Carmel » ; il lui parlait de Jésus, la guidait, la soutenait, et elle s'appuyait, confiante et pleine de gratitude, sur cette main paternelle.

Et peu à peu cette reconnaissance s'était doublée d'une profonde et pure affection. Étant parfaitement virginale, elle ne craignait point l'amitié, qui était d'ailleurs pour elle une sorte de besoin vital. Et puis, elle avait lu que sainte Chantal avait aimé ainsi « son bon saint François de Sales ». Je retrouve dans ses notes intimes ces passages :

« La vraie amitié est une fleur embaumée de la bonne odeur du Christ. Le cœur capable de comprendre et de sentir les touches délicates de l'amitié éprouve le besoin de posséder un autre cœur qui lui donne de respirer le parfum de l'amour. »

« ...Mais si l'objet de votre mutuelle et réciproque communication est la charité, la dévotion et la perfection chrétienne, ô Dieu, que votre amitié sera précieuse ! Elle sera excellente parce qu'elle vient de Dieu, qu'elle tend à Dieu et qu'elle durera éternellement en Dieu. Oh ! qu'il est bon d'aimer sur la terre comme on aime au Ciel ! » (Saint François de Sales).

Le Père était pour elle le messager de Dieu, et elle l'aimait tellement, de lui apprendre à Le mieux connaître et aimer !

« O mon Jésus, écrivait-elle, combien je Vous suis reconnaissante de m'avoir fait connaître « le bon Père ! » Quel bien pour ma pauvre âme, et avec quelle délicatesse il va la conduire doucement vers Vous ! Aussi, Jésus, Vous seul savez combien je l'aime. »

« Heureuse l'âme fatiguée qui a près d'elle le regard intelligent d'un frère pour découvrir le mal, et sa main pleine d'affection pour appliquer le remède. Le cœur était brisé... Un mot est dit : la lumière se fait, l'âme se ressaisit, elle est sauvée. »

« J'ai été à confesse tantôt. Il me semble que j'en retire chaque fois un grand bien pour mon âme. Merci pour tout ce que Vous me faites dire par votre « petit Père », Jésus ! Vous me demandez de souvent penser à Vous pendant la journée... Je le ferai chaque jour davantage. »

« Remerciez pour moi, Jésus, votre saint prêtre. Dites-lui que je l'aime beaucoup parce qu'il me conduit à Vous, avec tant de soins, comme il ferait de sa petite sœur très faible... O Jésus, gardez-moi toujours bien petite à l'ombre de ses grandes vertus, et laissez-moi longtemps y puiser le suave parfum. »

S'il lui arrivait de manquer aux directions qu'il lui donnait, elle en avait de charmantes et candides contritions :

« Je suis une ingrate, mon Jésus, toute pleine d'orgueil, je ne mérite pas qu'on s'occupe de moi... Et cependant j'en ai si grand besoin ! Et puis,

Jésus, Vous savez que je suis inconsciente de la peine que je lui cause si souvent et que je voudrais racheter aussitôt après au prix de n'importe quel sacrifice. O mon bon Jésus, envoyez cette nuit même dans cette chère cellule un de vos petits anges pour lui dire combien je regrette ce manquement, combien je l'aime aussi, et puis pour l'endormir bien vite bercé par votre petit messager. Merci, Jésus ! »

Elle n'eût pas osé le lui dire elle-même, elle se sentait si timide devant lui, et c'était pour elle une grande peine que de ne pas pouvoir être avec lui ce qu'elle aurait voulu :

« Je voudrais pouvoir m'ouvrir un peu plus à ce cœur si bon. C'est une véritable souffrance pour moi, et il me semble toujours lui être importune, le fatiguer ou lui être à charge. Aidez-moi, Jésus, afin que je devienne *bien simple.* »

Le Père, qui était un homme prudent et austère, s'attachait à amortir cette flamme qu'il devinait, lui prêchait, discrètement et énergiquement, le détachement, lui parlait du danger de « partager son cœur. » Et elle, qui n'avait pas appris à établir la parfaite harmonie entre les mouvements de son cœur, qui ne connaissait pas l'art — bien qu'elle le pressentît — d'atteindre Dieu, d'un coup, dans n'importe quel amour, s'effrayait de constater que sa pensée déviait si souvent vers le « petit Père ». Et elle luttait contre son affection.

« Mon très doux Jésus, disait-elle alors, je m'efforcerai demain d'écarter de mon esprit et de mon cœur ce qui me distrait si souvent de Vous seul. C'est si difficile pour moi, Jésus, Vous

savez combien j'en ai besoin pour arriver à Vous
Et puis, Jésus, son âme est tellement empreint
de votre bonté et de votre miséricorde ! Ne m
grondez pas, Jésus... Voyez-vous, quand on Vou
aime, on se comprend si bien ! Laissez-moi don
puiser à cette chère fontaine l'eau vive de votr
amour. Réchauffez son cœur très fort, afin qu'i
puisse à son tour réchauffer le pauvre mien. »

Et, devinant la façon de surnaturaliser parfai
tement sa tendresse, elle écrivait au-dessous d
ces lignes :

« Que Jésus soit toujours le Cœur de no
cœurs. » (Saint François de Sales.)

Mais ce n'était pas la paix dans son cœur, e
elle n'osait pas lui « lacher les resnes », comm
saint François de Sales avec Jeanne de Chantal (1
Elle osait beaucoup moins encore s'en ouvrir.
d'autant plus que le Père paraissait faire tou
son possible pour l'en décourager.

Un jour, elle lui avait envoyé par une amie u
petit cadeau : il le lui fit immédiatement rapporte
sans le regarder. Une autre fois, elle lui avai
donné des images qu'elle avait peintes elle-mêm
pour lui ; et quelques jours après, elle les retrou
vait entre les mains des « petites » : le Père l
avait bonnement distribuées.

Il lui avait demandé de copier des cahie
de musique. Maggy s'y était mise avec entrai
Elle voulait que le « petit Père » eût ses cahie
pour la prochaine répétition, et, pour lui fai
cette surprise, elle s'était dépêchée tant qu'el
avait pu, et, avec son amie Jeanne, avait tr

(1) *Lettres*, t. XIII, p. 84.

aillé d'arrache-pied plusieurs nuits consécutives. Mais voilà ! A force d'aller vite on avait fait es taches, des erreurs, des ratures. Et puis les audruches avaient cédé... Ce n'était pas fameux. lais Maggy était tout entière à son idée de faire ne surprise au Père. Le samedi elle envoya Jeanne ui porter les cahiers, tout heureuse de lui avoir it plaisir.

— Qu'est-ce qu'il a dit? demanda-t-elle quand eanne rentra.

Celle-ci avait la mine déconfite.

— Il est fâché, dit-elle, parce que c'est mal ait. Il a dit que nous aurions bien pu prendre e temps de copier convenablement.

Des larmes perlèrent aux yeux de Maggy. Mais lle les refoula, et sourit sans rien dire.

Soucieux de rester avant tout le directeur 'âme, le Père n'hésitait pas à la bousculer à occasion, à lui parler en maître, à lui faire tous es reproches qu'il jugeait opportun. Et parfois, ouvrait ainsi de si cruelles blessures dans ce œur trop tendre qu'il était obligé de lui envoyer nsuite quelque lénifiant billet.

J'ai retrouvé ce fragment d'une lettre de Maggy, ù elle lui écrivait ce qu'elle n'osait lui dire (1) :

« Mon bien cher Père,

« Votre lettre a été pour ma pauvre âme comme ne douce caresse de Jésus. Je ne l'espérais pas... e vous croyais hier bien mécontent, et je vous

(1) Maggy écrivit plusieurs brouillons de cette lettre, et pour nir, n'osa pas l'envoyer au Père.

trouvais si sévère ! J'ai eu si peur aussi de
que vous m'avez dit, mon bon Père, que j'y
pensé presque toute la nuit. J'ai beaucoup pleu
et je suppliais le bon Dieu de me prendre to
de suite ; et puis, je pensais à vous, mon bien ch
Père, et alors je ne me sentais plus aucune force
Oh ! quelle lutte dans mon âme ! Je me disais
le bon Dieu ne perd rien de mon amour par
que je vous aime beaucoup. Il avait aussi s
âmes de prédilection, n'est-ce pas ?

« Et puis, mon bon Père, vous me demand
de ne plus rien vous donner. Quel mal y a-t
donc à cela ? Ne me demandez pas cela, je
saurais pas faire ce que *sainte* Chantal a fa
Pourquoi devenez-vous si sévère, mon bon Pèr
Le bon Dieu ne peut pas être mécontent de ce

« Et puis, Père, je vous remercie du pe
tableau : je n'aurai jamais une seule croix à
mettre. Cela m'en coûtera !

« Je consacrerai mes rares heures de tranqu
lité à faire mon *petit carnet du bon Dieu*, que
vous remettrai le jour où je partirai, mon t
bon Père.

« Je voudrais faire beaucoup, beaucoup p
le bon Dieu, et je n'y parviens pas ; je me s
parfois tellement retenue par toutes sortes
choses, que je m'étais dit depuis quelque ten
que je compenserais cela en faisant comme sai
Thérèse. Enfin, Père, je ne saurais jamais dire
que je *voudrais* faire et que je ne *puis*... »

Elle avait tellement besoin d'affection !
jamais le Père ne lui permit de « lacher les resn
à son cœur trop aimant. Et cette amitié deve

nsi pour elle une lutte continuelle contre ses us intimes penchants et une nouvelle source de uffrances.

Jamais elle ne s'était sentie si isolée que mainnant. Une à une elle avait perdu toutes ses amies force de les négliger pour ses œuvres. « Denise écrit pour la dernière fois, disait-elle mélancouement en montrant une lettre, parce que je parviens plus à lui répondre — et je n'y parendrai plus jamais... Les œuvres, ajoutait-elle, n'est bon qu'à cela : être assaillie d'ennuis et avoir plus aucune amie. » Sa sœur Betsy venait quitter nos parents pour se faire clarisse. Maggy trouvait seule à la maison pour les soutenir et consoler.

Elle n'avait plus qu'eux pour se sentir aimée. voici que là même elle rencontra l'épreuve. finirent par trouver son zèle exagéré, voire discret. Mon père lui faisait un reproche de longues absences et des milieux qu'elle fréentait : « On ne te rencontre plus qu'avec des eux et des claquedents, lui disait-il ; cela n'est convenable, ma fille, et tu devrais te respecter vantage. » Ma mère gémissait de la voir ruiner forces et se dépouiller de tout. Et puis ces fants et ces pauvres salissaient constamment maison... Il y avait ainsi à côté d'une affection s vive, un continuel malentendu entre eux et e.

Et un jour, elle reçut de ces mains très chères e cruelle blessure. On avait signalé au Père certain monsieur B... qui avait une magnifique ix de basse. Il avait en vain essayé de l'embau-

cher. Maggy l'apprit : aussitôt elle se rendit chez lui. C'était un brave jeune homme qui habitait seul dans une mansarde : elle ne trouva rien de mieux que de l'amener à la maison, le fit chanter en l'accompagnant au piano, et, pour l'amadouer, lui donna un bon cigare qu'elle avait acheté pour lui.

B... avait une voix formidable. Quand ce trombone eût commencé à fonctionner, on vit les voisins accourir aux portes. Heureusement, maman n'était pas à la maison (Maggy avait choisi son heure) ; mais dans les accalmies, on entendait dans la chambre voisine une vieille voix qui grommelait :

— Qu'est-ce qu'elle a encore trouvé là?

Elle le fit revenir le lendemain, car elle avait un grand salut en vue pour le dimanche suivant et elle voulait lui faire chanter un solo. Et monsieur B... était fier de ce choix, et aussi des prévenances de Maggy.

Le troisième jour était celui de la fête du brave garçon. Maggy lui avait préparé un gâteau et une bouteille de vin. Mis en forme par la rasade, il fut plus flamboyant que jamais. Des gamins avaient grimpé sur la fenêtre, attirés par ce clairon. Puis des grandes personnes s'attardèrent et l'on pouvait voir, à côté de la bouteille de vin, Maggy tapant de toutes ses forces sur les touches et l'autre mugissant, tonnant et trompetant à ameuter tout le quartier.

Mais le soir, le vieux papa dit à ma mère :

— Figure-toi qu'elle amène ici un type... Elle chante et boit du vin avec lui ; et les voisins en parlent. Cela ne peut pas continuer, tout de même.

Maman prit Maggy à part :

— C'est vrai que tu fais venir un homme?

— Mais...

— Et que tu vas chez lui?... Il faut faire attention... Qu'est-ce que vous faites ensemble?

— Mais, maman, dit Maggy en rougissant, ce n'est pas un « homme », c'est une basse pour la chorale. Il faut bien que...

Un sanglot l'étouffait. Elle n'eut que le temps de se sauver pour aller fondre en larmes dans sa chambre.

Était-elle donc si criminelle? Tout ce qu'elle faisait tournait à sa honte et lui valait des reproches. Et voici que ses chéris eux-mêmes la soupçonnaient maintenant... et de quoi, mon Dieu! A qui se confier encore?

Elle pleura longtemps, et de nouveau la tempête démantelait son âme.

Le lendemain elle devait entretenir le Père du salut du dimanche et du solo de monsieur B...

— Ne me parlez plus de cette histoire-là, dit-il dès qu'elle eut abordé l'affaire du solo.

Alors quoi? lui aussi y voyait du mal? Elle rougit, n'osant pas demander d'explications, et se retira le cœur tout gros.

Dans l'après-midi, une petite Flamande vint dire au sacristain :

— Mzelle pleure à l'église.

Le frère essaya de lui parler. Elle sanglotait, à genoux, la tête dans ses mains, et ne répondit pas.

Le Père N..., qui sortait du confessionnal, s'approcha d'elle.

— Maggy, lui dit-il, voulez-vous venir un instant au parloir?

Elle sortit de l'église, mais n'entra pas au couvent. Elle n'osait pas... C'était si pénible de parler de cela ! On la força d'entrer.

— Eh bien, qu'y a-t-il? interrogea le Père.

Elle recommença à sangloter, ne parvenant à proférer que quelques mots entrecoupés :

— Ce n'est rien... Un petit ennui...

Mais le Père devinait.

— Ce n'est tout de même pas pour cette affaire de B...?

Maggy resta muette.

— Votre maman m'en a parlé, reprit-il.

— Ah !... Elle vous en a parlé?...

Et, rougissant, elle se remit à pleurer.

— Allons, Maggy ! et c'est pour cela que vous vous désolez ainsi !

— Que voulez-vous que je fasse, Père, ce n'est jamais bien... Je ne puis rien entreprendre sans scandaliser quelqu'un... sans qu'on me soupçonne de.. des pires choses ! Aussi je pense à m'en aller très loin... comme servante s'il le faut... On peut faire du bien partout...

— Mais !... Cela ne vaut pas la peine, vraiment, il faut apprendre à dominer vos impressions, voyons !... Et que faites-vous de votre amour pour la Croix?...

Elle s'était levée, soudain rassérénée :

— N'en parlons plus, Père, c'est fini... Je vois que j'ai eu tort.

Et elle retourna à l'église, pour demander pardon à Jésus d'avoir mal accepté sa Croix.

5. *Le calice.*

C'est qu'elle était tellement désemparée ! Elle avait tant souffert déjà, et le vase était plein, et il débordait maintenant. Jusqu'ici elle avait trouvé dans la prière un remède et un contre-poison à toutes les douleurs qui l'avaient assaillie. Elle écrivait : « La vie serait bien sombre souvent, si elle ne recevait du ciel une échappée de lumière qui aide mon âme à se soutenir. » Mais voici que cette lumière elle-même lui était refusée, et que tout devenait ténèbres en elle.

Elle se prenait à douter d'elle-même, de son amour, de tout. Elle se sentait si affreusement misérable et si abandonnée ! Arriverait-elle jamais à réaliser son grand rêve de sainteté? Y pouvait-elle songer seulement? Tant que la grâce l'avait portée, elle avait pu se croire forte, et belle, et digne d'amour. Mais maintenant, affalée, sans recours, seule avec elle-même, elle se serait bien désespérée...

C'est là l'ultime souffrance que Dieu réserve, pour les purifier, aux élus de son amour : quand l'âme s'est établie sur les cimes sereines du renoncement, quand son amour lui tient lieu de tout au point d'absorber toute douleur terrestre, alors une souffrance nouvelle et inconnue monte en elle, qui est l'amour lui-même : l'amour toujours béant et jamais rassasié.

Dieu lui retire sa caresse, et la laisse solitaire, d'autant plus désolée qu'elle avait plus de désir.

Et nul calvaire n'est pareil à celui-là, parce que l'âme est atteinte en son centre,

Alors, c'est le vide autour d'elle et en elle. Abandonnée, pleine d'angoisse, elle appelle son Bien-Aimé et ne Le retrouve plus. Elle se dit qu'elle s'est trompée en se croyant aimée, qu'elle en était indigne ; elle ne voit plus en elle que misère et laideur ; et son cœur n'est plus qu'une plaie vive.

Maggy ne savait pas que ce fût là le chemin normal de l'amour. Et son âme troublée était pleine de plaintes et de supplications.

« Jésus, gémissait-elle, Vous seul savez combien l'orgueil inonde mon cœur malgré toutes les misères qui le noircissent à Vos yeux... Je Vous en supplie, Jésus, guérissez-moi...

« Je dois faire le bien... Je le sais, je le vois, et je ne parviens pas à le faire ! Ah ! si j'étais un ange ! D'un coup d'aile, très vite, je m'en irais au bien. Mais je suis une pauvre captive dans une lourde chaîne de péchés qui me cloue à la terre !

« Mon bon Jésus, levez-Vous en mon âme comme le soleil à l'aurore des beaux jours. J'ai soif de Votre lumière, divin soleil de vérité. Secondez mon âme qui soupire après Vous, inondez-la de votre charité. J'ai besoin de la chaleur de votre divin Cœur... Oubliez mes péchés, ô mon bon Jésus !... »

Dans son « Carnet du bon Dieu » elle transcrivit ce tendre et délicieux poème de saint François d'Assise, qui exprime si bien cette douloureuse langueur dont son âme était torturée :

Cantique III (1), où l'âme éprise de Jésus-Christ se plaint doucement à Lui.

O joie de mon cœur,
Jésus, mon amour et ma vie,
Secours l'âme affligée
par amour.

Daigne, mon Seigneur,
ta servante écouter,
laquelle Te voudrait raconter
son chagrin.

Que d'années sont passées
depuis, Jésus, que je T'ai cherché
sans jamais Te trouver,
mon Amour !

Hélas ! Quelle amère douleur !
Chercher et ne jamais trouver,
appeler et toujours rester
sans réponse !

C'est une peine bien dure, vois-Tu,
pour l'âme, que d'ainsi frapper
et voir qu'il ne lui est point ouvert
par l'aimé.

Il entend ce que je dis
celui-là seul qui a senti
ce que c'est que d'être privé
de celui qu'on aime.

Ne pas avoir qui l'on désire
passe toute douleur,
transperce l'âme et le cœur
et fait languir les sens.

Qui éprouve l'amour, qu'il pense
si je dis vrai ou si je mens ;
il ne peut être content, le cœur,
sans amour.

(1) Cantiques d'amour, attribués à saint François.

Hélas ! doux Amant,
Tu me forces à T'aimer,
Tu m'invites à Te chercher,
et à moi Tu Te dérobes !

Je T'appelle, et Tu ne réponds pas,
Tu vas loin de moi fuyant ;
et je reste là pleurant,
ah ! pauvre malheureuse !

Encore que je sois pécheresse,
pour moi Tu vins du ciel,
Tu pris l'humanité
pour me sauver.

Amour, pour me donner la vie,
ah ! misérable que je suis,
avec peine et amère sueur
Tu mourus sur la Croix.

D'une plaintive et pieuse voix
j'implore le pardon
de toutes mes erreurs
et cruautés.

Aie pitié de moi
pour cet immense amour
qui Te tint, doux Sauveur,
sur la croix attaché.

Que mon cœur soit percé
Jésus, par cette lance
laquelle à Toi, mon espérance,
T'a percé le cœur.

Au nom de ta cruelle souffrance
sous la couronne d'épines,
à moi, ta servante, fais don
de ton amour.

Pourquoi, doux Seigneur,
promettre tant et tant,
si Tu ne veux me donner qu'un peu
de ton amour?

O source de l'amour,
donne à boire à ma soif,
rassasie mon âme, altérée
de ton amour.

Je ressens plus de douleur,
Amour, à ne Te pas trouver,
que je n'en éprouverais brûlant
dans une flamme ardente.

Aussi peu à peu
il se fond en moi, mon cœur,
à soupirer à cet amour
— Et l'amour ne vient pas

Hélas ! quelle peine cruelle
de voir l'amant se tenir loin
et ne point parler,
alors qu'on le supplie !

Et lorsque l'âme s'imagine
avec l'époux se réjouir,
se voir abandonnée
seulette dans les pleurs.

Hélas ! Hélas ! en quelle
affliction elle demeure !
Elle tord et bat ses mains
par grande douleur,

disant : Amour ! Amour !
Amour, où es-tu allé?
Tu m'as si fort blessée !
si fort que je meurs.

Jésus, mon soutien bien-aimé,
ah ! viens-moi consoler ;
et que je T'entende parler
dans mon cœur.

Tu es mon Amour :
laisse-Toi trouver.
Mets fin à si dure épreuve,
donne-moi l'amour.

Je T'ai donné mon cœur,
Tu es mon espérance :
j'ai toute ma confiance
en Toi, mon Seigneur !

O doux Amant pieux,
ne me refuse pas ton amour :
il ne peut vivre sans Toi
qui à Toi s'est donné.

Elle exhalait ainsi, dans le pieux cantique du Séraphin, qu'elle avait relu tant de fois en pleurant, le gémissement de son amour. Hélas ! elle avait tout sacrifié, ses rêves, ses espérances, sa vie, pour trouver le baiser de Jésus et en faire son seul bien et son unique joie ; et voici que Lui-même se dérobait ! Elle ne savait même plus si elle L'aimait, si elle L'aimerait jamais... Tout cela n'était-il pas pure illusion ?... Et elle se sentait si lasse, si infiniment abandonnée ! Il lui semblait qu'elle allait sombrer sans espoir dans quelque noir océan. Et de son âme pleine de doutes montait son ancienne prière, la seule qui lui fût encore possible : « Mon Seigneur, donnez-moi la force de faire ce que Vous me demanderez, et puis demandez-moi tout ce que Vous voulez. » Elle goûtait maintenant l'étonnante amertume de la Passion, la lie du vase réservée aux victimes qui veulent souffrir avec le Christ. Et son cœur, comme Celui du divin Martyrisé, était dans l'agonie.

Mais elle se résignait et acceptait l'holocauste, le sachant divinement salutaire. Humble, douloureuse, héroïque, comme Lui elle prononçait son *fiat*.

« Eh bien, mon âme, transcrivait-elle dans son carnet, laisse désormais à Dieu le soin de te

montrer le chemin... Accepte tout : ténèbres et lumière, consolation et désolation. Sache t'oublier jusqu'au bout. Renonce à vouloir à ton gré jouir de l'intimité de Dieu, n'aie de préférence pour aucune manière de te sanctifier, ne regrette aucune lumière, ne désire aucune joie.

« Ton rôle ici-bas doit se borner à aimer Dieu et à t'oublier, à *L'aimer en souffrant*, à *souffrir en L'aimant*... (1)

« Qu'il en soit ainsi, Jésus. »

Et Jésus répondait à son gémissement : (2)

Pauvrette, tu te plains
de ne me point trouver.
C'est que tu n'as pas le courage
de rien endurer.

Tu ne sais pas persévérer
avec foi et grande espérance ;
tu as peu de confiance
en mon amour.

Si d'un cœur humble et pur
tu voulais me chercher,
avec foi m'appelais,
comme à toi je viendrais !

Mais c'est bien toi
qui point ne veux m'ouvrir :
d'amour tu me fais languir,
hélas, cruelle !

Comme l'infidèle épouse,
dehors à la rosée,
la nuit et la froidure,
tu me laisses attendre.

(1) P. De Schryver, *la Bonne volonté.*

(2) Cantique IV, dans lequel l'Époux céleste répond aux plaintes de l'âme éprise de son amour.

J'ai beau frapper
et dire des chants d'amour
qui briseraient un cœur,
un cœur de pierre !

Pour toi je fus las et fatigué,
et j'allai en des contrées lointaines ;
pour te tirer de servitude
je me suis fait moi-même esclave.

Toi, ma chérie, tu le sais,
pour te racheter
je voulus donner mon sang,
mourant sur la croix.

Oh ! écoute ma voix,
vois mon désir de toi ;
Vois comme je tiens les bras ouverts
pour t'embrasser !

Ma bien-aimée, pour te baiser
j'ai penché ma tête :
sur la croix cloué,
voilà que je t'attends.

Contemple ton bien-aimé
couronné d'épines,
abreuvé de fiel,
en angoisses non pareilles.

Ne rendras-tu pas
amour pour si tendre amour,
me donnant ton cœur
tout entier?

Serre-moi bien tendrement,
baise mon côté :
pour toi je suis blessé
de la tête aux pieds.

Regarde un peu et vois
où m'a réduit l'amour :
j'ai le cœur transpercé
par une lance.

Ma peine dépasse toute peine,
mon amour excède tout amour.
Pour toi j'endure une soif brûlante,
ingrate !

Comment peux-tu, cruelle,
de moi si fort te plaindre?
Tout ce que j'ai pu faire
pour toi ne l'ai-je pas fait?

Je me suis tout entier donné
à toi, âme chérie.
Je te donne ma société
suivant ton plaisir.

Ah ! donne-moi ta volonté !
Que veux-tu que je fasse pour toi?
Je te donnerai tout ce que tu veux
pourvu que tu m'aimes.

Mais si tu désires me trouver,
regarde à la croix :
c'est là, ma douce épouse,
que tu me trouveras.

Bien-aimée, tu le sais,
que jamais il ne m'abandonne,
mon amour ; jamais il ne se lasse
de t'aimer.

Ne me fais donc plus peiner,
aime de cœur qui t'aime,
réponds à qui t'appelle
doucement.

Ne tarde plus, je t'en prie,
à me rendre ton amour :
je te veux pardonner
toute offense.

Encore que tu aies failli,
ne crains point de venir.
Je veux m'unir à toi.
Je t'aime.

Mon cœur désire ton cœur
tu me fais languir d'amour :
hâte-toi de venir à moi,
donne-moi ton cœur.

Je suis ton Amant,
ton Jésus amoureux,
bénin et gracieux
à qui m'aime.

Réponds-moi, je t'appelle.
viens, ne sois plus méchante.
Je suis ton Créateur :
rends-moi ton cœur.

Ces très suaves paroles étaient pour son âme une lumière et une onde rafraîchissante. Elle oubliait la souffrance pour ne plus penser qu'à l'amour, et, avec le doux saint, elle répondait au Christ : (1)

Pardonne-moi, mon Seigneur,
si je T'ai laissé dehors.
Je ne T'ai pas rendu en échange
un véritable amour.

Pardonne-moi, doux Seigneur,
de me plaindre tant :
Amour m'a fait faire
ce que j'ai fait.

Ainsi fait qui est passionné :
il ne sait où se tourner.
Le cœur veut s'épancher
avec l'amour.

Le cœur épris,
que déjà Tu as blessé,
tant plus lui donnes-Tu d'amour,
tant plus en voudrait-il.

(1) Cantique V, où l'âme demande pardon au Seigneur des plaintes qu'elle Lui a faites.

Tu sais, mon Espérance,
que l'amour est impatient ;
il voudrait sans cesse
son amour.

Le cœur meurtri par son amour
pousse de brûlants soupirs :
il ne peut vivre en paix,
le cœur blessé.

Comme ivre et affolé
il s'en va soupirant d'amour,
appelant avec larmes
son bien-aimé.

Qu'à moi Tu sois cruel,
je me garde de le dire :
il m'est avis que Tu me fais languir
pour accroître mon amour.

En toi espère mon cœur
que Tu me veux consoler ;
mais d'abord il Te plaît d'éprouver
si je suis fidèle.

Je ne veux plus me plaindre
si je sais que Tu m'aimes.
Amour très doux, voici mon cœur :
prends-le.

Non, elle ne se plaindrait plus désormais. Elle oublierait ses peines pour penser à celles de son doux et navré Bien-Aimé ; elle les embrasserait joyeusement pour soulager les siennes, trop heureuse de prendre sur elle quelque chose de son martyre. Elle songeait que c'était cette même blessure d'amour et ce même abandon, ces mêmes ténèbres — mais combien plus atroces ! — qui L'avaient fait agoniser en cette nuit cruelle, sous les oliviers, et que c'était à son Calice qu'il lui était donné de tremper ses lèvres. Il lui deman-

dait sa souffrance pour féconder les siennes et racheter les âmes : elle les lui donnerait volontiers.

« Je n'oublierai jamais ce que Jésus a souffert pour moi, » écrivait-elle. Et elle ajoutait :

« J'ai connu bien des genres d'épreuves, j'ai beaucoup souffert ici-bas... mais j'ai expérimenté que la souffrance aidait à se détacher de la terre, et à aimer davantage Jésus. La vie est souvent pesante et amère ; il est pénible de commencer une journée de labeur, quand Jésus se cache à notre amour... Mais Il nous regarde alors, ce doux Ami ! C'est Lui qui nous mendie cette peine, ces larmes : Il en a si grand besoin pour les âmes, pour notre âme... Et là-haut l'air est si pur ! le Ciel est si beau, la récompense si merveilleuse ! »

Elle saisissait maintenant dans sa divine plénitude le sens mystérieux et splendide de la Sainte Souffrance, son rôle purifiant, sa puissance rédemptrice, les richesses d'amour qu'elle recèle : et comprenant que « la souffrance est la robe nuptiale du Christ » (1), elle, l'épouse élue du Crucifié, arrivait enfin, souriante, au terme de l'étape, à la « colline de myrrhe » où l'on apprend à *aimer la souffrance*, et où on la revêt avec une ineffable joie comme un vêtement royal pour les noces de l'Agneau.

« La souffrance, écrivait-elle, se répand dans l'âme sainte comme une liqueur brûlante sur une plaie.

« Lentement elle pénètre la chair vive et y cause des douleurs aiguës. Mais l'amertume du remède est le gage de la guérison.

(1) Ruysbrœck.

« Oh ! mon âme, laisse donc la souffrance pénétrer l'intime de toi-même ; bois cette liqueur et n'en perds aucune goutte !

« Et si parfois la souffrance t'a inondée, si tu as pu t'en abreuver avec cette généreuse patience qui conserve au cœur une paix profonde, tu auras appris les *douceurs de la souffrance*, et son amertume se changera pour toi en de mystérieuses délices. »

Les douceurs de la souffrance! Cri de triomphe au sortir de l'épreuve ; dernière démarche de la sagesse humaine, définitive victoire sur l'emprise des douleurs ! Désormais plus rien ne pouvait lui nuire. La souffrance devenait son aliment, son pain très substantiel, sa douceur souveraine. Libre et forte maintenant, parfaitement purifiée et parfaitement affranchie, indifférente à tout ce qu était au-dessous de Dieu, ne cherchant plus que la Croix pour unique héritage, elle était prête pour les œuvres du Christ, elle était dans ses mains un instrument apte à servir sa gloire, et elle pouvait songer à se lancer à pleines voiles dans le grand apostolat, où Il l'appelait.

« Mon Jésus ! disait-elle au terme de l'épreuve, j'entends si souvent votre douce voix me dire :

« Mon enfant, occupe-toi beaucoup, pense aux autres, travaille pour les autres, visite les pauvres, console les délaissés, n'aie pas un moment pour rentrer dans ce dédale de ténèbres, dans cet affreux souterrain où tu as tant souffert ! Vibre, souris, dilate-toi au beau soleil de la Charité...

« Oui, Jésus, merci ! Que je voudrais avoir des ailes pour m'élancer au bien ! Que je voudrais puiser sans cesse à la coupe débordante de votre Vie !

« Oh ! du moins Vous, ô mon bon Jésus, descendez jusqu'à moi. J'ai besoin de Vous, venez, formez dans ma pauvre petite âme de grandes réserves de paix... Remplissez mon cœur de votre doctrine, de votre vérité, de votre amour, de votre zèle qui ne se lasse jamais.

« ...O Jésus, mon bon Maître, Vous m'avez comblée. Quand j'endurerais toutes les souffrances, quand je donnerais tout mon sang pour répondre à tant d'amour, que serait-ce? Mon cœur et ma vie n'y suffisent pas. Il *faut* que je Vous en gagne d'autres !

« Je veux, dans mes œuvres de zèle, rester bien unie à votre Cœur divin : et Vous-même, mon Jésus, travaillez en moi et pour moi. »

V

LA PÊCHE DES AMES

> Quand Il eut cessé de parler, Il dit à Simon : « Avance en pleine eau, et jetez vos filets pour pêcher. »
>
> (S. Luc, V, 4.)

Dans le soir tombant, deux frêles jeunes filles, une mallette à la main, gravissent la « rue de la Bure », lentement, car la pente est raide et elles sont déjà fatiguées.

— Ça monte fort par ici, Maggy.

Maggy répond par un sourire. Elle est comme toujours habillée de noir, avec une collerette en dentelle blanche et un grand chapeau de feutre, sous lequel rêvent ses yeux profonds. Son visage pâle a la sérénité de ceux qui ont beaucoup souffert sans se plaindre.

Elle offre un singulier contraste avec sa compagne, dont le teint frais, les limpides yeux bleus et les traits réguliers, font penser à quelque fine tête de madone. Jeanne doit à Maggy la conversion de son père et sa propre vocation à une vie plus haute ; elle lui a voué un véritable culte. Et Maggy l'a prise en affection à cause de sa candeur,

de son angélique douceur et de son dévouement toujours offert.

Depuis qu'on lui a appris qu'elle ne pouvait pas se promener seule le soir, elle a pris Jeanne pour compagne quotidienne de ses courses. Celle-ci va l'attendre au sortir de l'école, et elles s'en vont ensemble, souvent jusque bien tard, à la « pêche des âmes ». Et comme Jeanne est beaucoup trop timide pour prendre la parole, Maggy lui a assigné comme mission de prier pendant qu'elle-même parlerait.

Passé le pont du chemin de fer, elles s'arrêtent un instant pour regarder à leurs pieds l'enchevêtrement des toits gris, et la ville qui s'enfonce dans la brune, et, escaladant la montagne en face, les maisons d'Ans, d'où elles viennent.

— Que de misères il y a dans tout cela, dit Maggy. Et dire que nous n'y pouvons rien... Ma petite Jeanne, nous du moins, nous ferons notre possible, n'est-ce pas?

— Oh! oui, Maggy. Avec toi, je ferais n'importe quoi.

Silencieusement, elles se remettent en marche. Il fait froid, les pavés sales sont glissants.

— Voilà qu'il pleut, dit Jeanne. Et nous n'avons pas de parapluies.

De nouveau, Maggy sourit sans répondre.

Elles arrivent vers le haut de la sinistre rue. On se croirait, là, transporté dans quelque monde lointain et fantastique : à gauche, derrière un mur hargneux, la houillère profile ses terrils, ses cheminées, ses chevalements. Tout cela est noir sur le ciel gris plein d'eau et fait un étrange paysage, un peu apocalyptique. La « burre » ronge le sous-

sol de ses galeries : tout le long de la rue les murs sont en ruines, les maisons lézardées penchent, s'enfoncent en terre ; plusieurs sont abandonnées, à moitié démolies. Les autres, en file indéfinie, ont toutes la même minable façade : une porte et trois fenêtres dans le mur de briques noircies. Sales, mornes, souffreteuses, elles recèlent de lamentables ménages derrière leurs petits rideaux crasseux.

Il n'y a plus de pavé, car on doit trop souvent refaire le sol qui cède et crève partout, et dans la cendrée noire l'eau grasse creuse des rigoles, des rivières et des lacs.

Maggy n'a pas l'air de le remarquer.

— Attention, Maggy, tu marches dans l'eau.

Maggy sourit. Et Jeanne n'ose plus lui parler.

Mais Maggy sait bien où elle va... Elle oblique soudain, cherche un numéro, heurte à une porte qu'elle ouvre aussitôt, et les voilà, toutes mouillées déjà, dans un galetas sombre, nauséabond et parfaitement encombré. Il y a là deux lits, qui prennent à peu près toute la place ; sur l'un, parmi les couvertures défaites, un pain émerge d'un tas de linge sale ; l'autre est occupé par un homme qui respire bruyamment. Une porte ouverte donne sur la cuisine.

Sitôt entrée, Maggy, prestement, glisse un paquet sous la table : « Une surprise, » murmure-t-elle à Jeanne. Puis elle appelle :

— Madame Van Heynst !

Une voix d'hyène répond aussitôt :

— Mâ, Mâ !... Mzelle Mârgritt !

Une forme squelettique apparaît, s'arrête dans l'embrasure, et répète : Mâ !... avec de grands

yeux blancs égarés, une bouche blême, larg ouverte d'où sortent trois longues dents jaunes un visage olivâtre, hideux de maigreur, aux ride douloureuses et méchantes. On se demande quell longue vie de détresse a pu faire de cette face u tel réceptacle de laideur et d'amertume.

Elle a la réputation d'une vipère. Mais Magg sait que ceux qui ont trop souffert s'aigrissent e que la misère rend mauvais. Et c'est d'une voi très douce qu'elle lui demande :

— Comment allez-vous, madame Van Heynst

— Oh ! comme ça, mzelle Mârgritt... répond elle, toujours figée, sa pelle à charbon à la mai

Maggy se penche sur le lit :

— Et vous? ça ne va pas mieux?... Avez-vou dormi cette nuit?

Le malade, qui évite de parler à cause de l toux, fait « non » de la tête avec une sorte d rauque gémissement.

— Entrez, glapit l'hyène en s'essuyant le nez d son bras, sec et noueux comme une branche arid

— J'ai quelque chose pour vous, murmu Maggy en quittant le malade.

Elles s'asseyent sur les chaises basses, de pa et d'autre de la table. Celle-ci est encore chargé de bols, de cruches, de pain. Les miettes baigne dans les flaques de café. Un dégoûtant vesto d'homme laisse traîner la manche dans un p de mélasse.

Les quelques meubles, uniformément poisseu paraissent tous avoir plusieurs siècles. Parmi l feuilles de salade, les sabots, les bas qui traîne sur le carrelage brun, une fillette promène u gosse à peu près nu.

— Alors, dit Maggy en désignant le malade, ça ne va pas mieux?

— Eh! s'en va... C'est comme l'autre.

Et de nouveau, elle s'essuie le nez, avec le bras qui tient toujours la pelle.

C'est le second fils qu'elle perd. Il a vingt-deux ans ; l'alcool et les précoces débauches l'ont rendu phtisique. Maggy voudrait le préparer à bien mourir.

Elle ouvre sa mallette.

— Tenez, voici des œufs pour lui : il doit prendre des forces.

Une flamme mauvaise passe dans les yeux de la femme.

— Mah! prind di forces! C'est bon po li ritches, ça! Li pauv' n'ont qu'à crever... Merci, mzelle Mârgritt (1).

Elle range les œufs dans un bahut, va au bac à charbon, où elle emploie enfin sa pelle à recharger le feu, et se plante devant le poêle, en poussant un soupir rauque, les yeux fermés, les deux mains sur l'immonde tablier qui couvre son ventre concave.

— La vie est dure, hein, dit Maggy.

— Oh! oui, çà! l'est emmacralée (2), l'vie! C'est li male main qu'est su' l'mohonne (3).

— Mais le ciel sera si beau! Et plus nous aurons eu la vie dure ici, plus nous serons bien là-haut. Heureusement qu'il y a le paradis après ceci, n'est-ce pas?

(1) J'ai dû modifier quelques expressions pour rendre ce langage compréhensible. Que les Wallons me le passent.
(2) Ensorcelée, en wallon.
(3) La maison.

— Oui... L'aurai ben mérité, allez, m'paradis, mi.

Maggy la réconforte comme elle peut. Elle parle du ciel où il fait si bon, et de la joie de souffrir pour mériter un si grand bonheur... Elle fait en sorte que le malade entende son sermon. Et quand elle a remis un peu de courage et un peu de clarté surnaturelle dans ces âmes en détresse, elle se lève.

— Et celle-là, elle se porte bien, elle? Quel âge a-t-elle?

— Dix ans, mzelle.

— Ah! Elle a fait sa première communion?

— Y a pas moyen. Le « pastor » ni veut nin, parce qu'elle ni sait nin apprînd s'catéchisme, en français. C'est malheureux po c't éfant!

— Envoyez-la-moi, voulez-vous? Demain, à cinq heures : je lui apprendrai son catéchisme.

— Bon! Enn'ira. Faut ben qu'on prie l'bô Dieu, ç'pas? poursuit-elle, reprenant à sa façon une phrase de Maggy, sinon qu'on d'viendrait ben tous emmacralés, ç'pas?

En sortant, Maggy serre la main décharnée du phtisique et y glisse un billet de vingt francs, en disant :

— Soignez-vous bien... Et pensez au paradis.

Et quand elles ont disparu dans la pluie, l'hyène essuie une larme du coin de son tablier et murmure :

— *Dat is toch een braaf menschke!* (C'est tout de même une brave petite, ça!)

Trois portes plus loin, elles pénètrent dans un nouvel antre. Il est moins misérable que l'autre,

car il n'y a pas de malade. L'homme, un houilleur, y habite seul avec sa mère.

— Attention aux puces ici ! dit Maggy en poussant la porte noire.

En dépit de la révoltante odeur qui s'affirme, dès l'entrée, maîtresse du lieu, la pièce de devant, avec sa tapisserie moisie et ses cadres sous tulle, a la prétention d'être un salon.

Celle de derrière pas, par exemple ! Elle a dû servir d'atelier autrefois, car le carrelage est fendillé comme une mosaïque, et chaque fente est devenu un bourrelet de crasse noire. Une corde tendue en travers de la salle arbore un ramassis de linge de lessive et de linge de cuisine ; une autre, le long du mur, porte des ustensiles mêlés à des vestons et à des pantalons de gros velours ; sur la table, toute collante de graisse et de sirop, un plat de terre brune ébréché attend pour le souper.

La vieille est seule. La louche dans la marmite, elle disparaît dans une épaisse vapeur qui sent le chou.

— Bonjour, madame Koninckx.

La « mœder » (1) retourne son petit corps bossu et exhibe, à hauteur de poitrine, une figure de vieux parchemin, extraordinairement ratatinée, et où les joues sont remplacées par deux trous profonds. D'un air renfrogné, parfaitement idiot, elle considère les visiteuses et répond par une espèce de grognement.

— Monsieur n'est pas à la maison ?

De sa louche elle désigne la porte qui donne

(1) Mère, en flamand.

sur la cour : l'homme vient de rentrer de la houillère et se lave à la cuve.

— Bien, nous attendrons... Et quelles nouvelles?

Ces nouvelles se réduisant au même grognement de porc-épic, Maggy se décide à attendre en silence, tout en regardant les murs gras et les carreaux cassés, tellement jaunis et patinés qu'on distingue à peine les tonneaux, les sacs et les orties qui ornent la cour.

Elle a essayé vainement jusqu'ici d'embaucher le houilleur dans l'œuvre. Mais cette fois elle a un nouveau plan. On lui a dit qu'il était très vaniteux et, sachant écrire, aimait poser à l'homme instruit.

Il entre.

— Bonjour !... Ah ! c'est Mlle Lekeux...

— Bonjour, monsieur Koninckx.

M. Koninckx s'assied, et demeure immobile, droit sur la chaise, les bras croisés, les lèvres serrées, avec la dignité d'un homme conscient d'être lavé et d'avoir de l'instruction.

— Vous n'êtes pas fâché d'avoir fini votre journée, sans doute?

— Ah ! non, on est content de rentrer chez soi.

— Mais je suis sûre que vous passez bien des soirées à travailler ici, à écrire pour les voisins et les camarades?

— Mais oui, mais oui...

— Ils viennent tous chez vous, sans doute, quand il y a un papier à faire...

— Ah ! çà, ils seraient bien embarrassés si je n'étais pas là.

— Monsieur Koninckx, j'ai aussi un petit service à vous demander. Vous savez que je dirige une société de chant...

— Oui, chez les Pères?

— C'est cela. J'ai quelques musiques à faire copier, et je ne trouve personne pour le faire proprement. Est-ce que vous ne pourriez pas vous en charger? Il paraît que vous copiez si bien la musique... Oh! c'est peu de chose et cela ne presse pas : vous feriez cela bien à votre aise. Et au moins ce serait bien fait.

(Maggy n'ignore pas qu'elle aura plus de travail à corriger cette copie qu'à la faire elle-même.)

— Bien volontiers, mademoiselle Lekeux.

— Et... est-ce que vous ne pourriez pas me l'apporter dimanche au local?

— Oui, volontiers, dit M. Koninckx, pas fâché du tout qu'on sache que c'est lui le copiste de la « société ».

— Oh! vous êtes bien gentil. Ils seront contents. Et si vous voulez, vous pourrez entendre exécuter votre musique, après : il y a procession dimanche chez les Pères : et il y aura un magnifique salut, avec violons.

Les yeux de M. Koninckx pétillent, à la perspective de cette gloire inattendue. Ceux de Maggy aussi, mais en dedans.

De nouveau, elles arpentent les rues sombres. Les voici à la rue Demblon : quartier général de la plus avérée canaille. Les soutanes ne s'y aventurent guère.

Maggy est toujours silencieuse. Jeanne est inquiète de ce mutisme.

— Pourquoi ne dis-tu rien, Maggy? demand
t-elle enfin. Est-ce que tu es triste?

— Mais non, pourquoi serais-je triste?

— Est-ce que je t'ai fait quelque chose?

— Pauvre chère petite Jeanne! dit Maggy e
lui prenant la main, avec une voix si tendre qu
Jeanne en est toute réconfortée. Écoute, il n
faut pas m'en vouloir : si je ne parle pas, c'e
que je prie, pour que *Lui* me dicte les parol
que je dois dire à ces pauvres gens... Nous n'avo
pas besoin de parler, n'est-ce pas, mais nous avo
tant besoin de prier! C'est *Lui* qui doit faire
bien pour nous... Prions ensemble, veux-tu?

Et, dans la nuit humide, leurs ferveurs sile
cieuses se joignent maintenant, pour faire ensemb
une puissante force de conversion qui va touche
au fond d'un de ces repaires de vice et d'impié
Dieu sait quel vieux cœur endurci.

— Tiens, reprend Maggy, nous allons justeme
affronter une grosse pièce : les Verdonck.

— Les Verdonck! Miséricorde! Mais, Magg
tu sais bien que le Père a voulu y aller l'aut
jour, et qu'il a manqué d'y attraper une racl
Il a dû battre précipitamment en retraite! C'
qu'elle a le bras solide, la Verdonck! Elle ne no
laissera pas entrer.

— Prions, dit Maggy tranquillement.

Elles arrivent devant le redoutable logis.

— Entrons d'abord en face, dit Maggy : c'
chez mon vieux mendiant. L'aumône prépa
l'apostolat.

La préparation faite, elle frappe chez Verdon
Une femme-hercule vient ouvrir.

— Bonjour, madame!

— Bonj...

Mais elle les a reconnues. Enfonçant ses deux poings dans ses hanches :

— Vous venez de la Hesbaye, vous !... Allez ! crie-t-elle avec un menaçant geste de commandement.

— Madame, fait humblement Maggy, nous sommes si fatiguées, et toutes mouillées, regardez. Est-ce qu'on ne peut pas se reposer une minute chez vous, dites ?

— Euh ! Si c'est pour vous reposer... Allons, entrez.

Elle a bon cœur, au fond, la Verdonck, mais elle est un des éléments actifs du syndicat socialiste, et la seule vue d'un calotin lui vaut une menace de congestion.

Familièrement, Maggy s'est assise près de la cuisinière.

— Sale temps, n'est-ce pas, dit-elle comme entrée en matière.

Pour toute réponse, Mme Verdonck lui tourne le dos et sort.

Jeanne étouffe un accès de rire :

— Elle n'a pas l'air loquace !

— Qu'est-ce qu'on ferait bien pour faire parler ce maroufle... Si on lui...

La virago rentre.

— Il fait bon chez vous, madame Verdonck, reprend Maggy, et vous êtes bien gentille. Et entre braves gens, on s'entend toujours, hein ?

Mme Verdonck fait le gros menton, et, les sourcils froncés, les mâchoires serrées, se met à éplucher des légumes, absolument comme si elle avait oublié leur présence.

On n'entend plus que la chanson de l'eau dans la bouilloire et le crissement du couteau dans les choux. Jeanne regarde de temps en temps ce couteau et la mine de la Verdonck avec une vague inquiétude. Elle se rappelle des histoires d'ogresses...

— Vous connaissez le Père N...? hasarde Maggy.

L'ogresse montre les dents, et, brandissant son couteau, avec un grognement de fauve :

— Oh ! çui-là, si jamais il ose reven...

La porte s'ouvre. C'est la fille Verdonck : la mère en réduction.

— Bonj...

— Bonjour, mademoiselle Verdonck, dit gracieusement Maggy.

Mlle Verdonck interroge sa mère du regard.

— Qu'est-ce que tu as là? fait celle-ci, bourrue.

— C'est le drapeau. Je dois le raccommoder.

C'est elle, en effet, qui est porte-drapeau du syndicat dans les cortèges. C'est sa principale gloire.

Elle ouvre le ballot.

— Il n'est pas beau ton drapeau, fait Maggy avec une moue.

— Eh ! il devient vieux, mzelle.

— Le nôtre est bien plus joli, hein, Jeanne?

— Oh ! oui, il est en soie. Celui-ci, c'est du calicot.

— Un drapeau en soie? interroge la fille, intéressée.

— Oui, et avec de l'or dessus, renchérit Maggy. Veux-tu venir le voir?

— ...?

— Si tu veux porter notre drapeau, poursuit-elle en riant, il ne tient qu'à toi. Viens donc essayer dimanche : il y a cortège chez nous. Il t'ira bien, ce drapeau !

La fille et la mère échangent un clin d'œil narquois. Mais Maggy continue à bavarder, à bâtons rompus, à travers tout, décidée à se faire mettre à la porte s'il le faut.

— Vous connaissez un tel? Il y vient, lui.

Et elle parle de l'œuvre, de la chorale, de la mutuelle — elle a aussi un syndicat, elle ! — et il fait si gai là, le dimanche !...

La mère Verdonck, à la fin, a un petit sourire amusé, presque sympathique, de la voir jacasser ainsi. Et Maggy parle des socialistes : pourquoi ne pas s'entendre? On est tous frères, après tout !...

— Si tu viens, je régale, dit-elle pour finir à la fille.

Celle-ci cherche une réponse dans les yeux maternels.

La mégère a un haussement d'épaules qui exprime énergiquement :

— Qu'est-ce que tu veux que ça me f..., à la fin?

— A dimanche, dit Maggy en se levant. Et merci beaucoup, madame Verdonck, de votre bonté. On est bien reposé maintenant. A dimanche.

A peine dehors, les deux apôtres redevenues subitement deux petites filles, ont un accès de fou rire :

— Non mais, ce qu'elle est stupide cette fille !

— Dis, elle est capable de venir !

— J'admire ton audace, Maggy.

— Moi aussi... C'est notre prière, vois-tu.

Il se fait tard. Elles n'ont pas mangé depuis midi, et elles butent de fatigue sur le pavé raboteux. Aux mauvaises places, elles marchent dans des mares, à cause de l'obscurité.

— Je n'en puis plus, dit Jeanne.

— Moi non plus... Il n'y a pourtant pas moyen de rentrer maintenant : j'en ai encore six à voir.

Elle ouvre une porte revêche, et frappe dans le corridor.

— Bonsoir, la famille.

— Ah ! Mzelle Maggy !

Ils sont à table autour d'une grande terrine pleine de fèves et de patates où chacun pique à même.

— Il sent bon ici !...

— Voulez-vous souper avec nous, mzelles?

— Oh ! bien volontiers.

On sort deux assiettes pour faire honneur aux mzelles, et les voilà attablées devant le rata. Jeanne réprime une grimace. Heureusement la faim et la fatigue font échec à la nausée.

De porte en porte, de misère en misère, Maggy poursuit son apostolat, sème ses paquets et vide son porte-monnaie.

— Maggy, lui dit Jeanne, tu donnes trop, tu vas te ruiner.

— Peut-on voir ces misères sans y porter remède? Moi, je ne saurais pas.

— Mais où trouves-tu tout cet argent?

— Oh ! Je dépense dix fois plus que je ne gagne, mais le bon Dieu ne m'a jamais laissée à court de ressources. Quand je n'ai plus rien, je mendie : c'est simple.

Chez un de ses clients, elle trouve porte close. Ils sont déjà couchés, sans doute. Maggy glisse une carte sous la porte, puis dit à Jeanne :

— Prions, cela remplacera notre visite : demandons à la sainte Vierge de l'envoyer dimanche.

Et pendant quelques minutes, elles demeurent devant ce seuil, à prier dans la nuit.

Une fenêtre est éclairée en face.

— Si on entrait là? dit-elle, cela compenserait ceci.

— Tu les connais?

— Non.

Elle frappe, et entre :

— Bonsoir, monsieur, bonsoir, madame. C'est bien ici chez Péters?

— Péters? Non.

— Tiens... Vous ne savez pas où ils habitent?

— Péters?... Péters?

— C'était pour l'œuvre flamande. Vous connaissez?...

Et la voilà partie dans son boniment. Cela les intéresse ; on offre des chaises.

Une médaille aux enfants achève de lui gagner les bonnes grâces des pseudo-Péters, et elle sort de là, avec une nouvelle adresse pour l'œuvre.

— Ah ! encore les deux houilleurs, maintenant. Ce sera dur, il paraît que ce sont des drôles.

A peine a-t-elle franchi le seuil, qu'elle essuie la rebuffade :

— Pas besoin di venir ici, savez !

— Mais... laissez-moi toujours entrer.

Près du poêle, les deux bonshommes, accroupis face à face, comme deux ours, sur leurs chaises

basses, fument des pipes aussi noires que leurs têtes. Le reste est à l'avenant : le poêle, les murs, les meubles, le sol, — les âmes aussi, hélas ! — tout est noir dans ce trou qu'éclaire seulement une lampe de houilleur posée sur la cheminée. A en juger aux plaques brillantes qui font un arc de cercle autour de chacun d'eux, on peut croire qu'ils passent leurs loisirs à faire un concours de crachats.

Maggy s'assied sur un objet quelconque, près d'eux ; Jeanne va s'accroupir dans un coin.

Et Maggy se met à leur parler de la guerre, et de ses frères qui sont au front, et des messes sous les obus, là-bas... Insensiblement, elle en arrive au salut des Flamands et à la procession : « C'est si beau, et il y a des violons, et tant de lumière... On jouera *la Brabançonne*. Venez voir dimanche... »

Cette proposition a le don de les secouer d'un fou rire qui agite les deux pipes comme deux petits balanciers.

— Mais nos sommes socialisses, nos aut' !

— Eh bien ! qu'est-ce que cela fait ? ça vous changera. D'ailleurs, il y en a tant, des socialistes chez nous !

— Ah !

Et elle recommence son plaidoyer, parle du socialisme, des soldats, du bon Dieu, de leurs âmes, de la houillère, et de l'enfer, et du Ciel... Elle parle, elle parle... deux heures durant ! Finalement, elle constate qu'il est dix heures passées et que Jeanne dort profondément dans son coin. Elle va l'éveiller, et, comme elle prend congé, les deux ours « socialisses » lui disent en souriant :

— Mamzelle, rivenez, c'est amusant di vos entendre.

Elles descendent maintenant la chaussée déserte, toute noire dans la nuit. Il bruine toujours, elles sont transies. Jeanne grelotte, d'avoir dormi, et elle titube de fatigue.

— Je suis à bout, Maggy.

Elle ignore que Maggy est bien plus épuisée qu'elle-même, et que, sous sa robe noire, un rude cilice achève de la martyriser — et qu'au fond de son âme, un autre martyre la crucifie, si cruel qu'il lui fait oublier la douleur de son corps.

Les yeux noirs de Maggy regardent dans le ciel. Lentement, avec un ton singulièrement sérieux, elle répond à Jeanne :

— Oui, nous voici bien fatiguées, n'est-ce pas? Mais comme nous devons être heureuses de cette fatigue, puisque c'est pour les âmes que nous avons travaillé... pour Lui !...

Et elle ajoute :

— Comme il fera bon là-haut, Jeanne !

Il y a encore une course à faire, très loin, à Ans, chez un houilleur qui rentre tard. Mais elle a compassion de Jeanne : elle la reconduit chez elle, lui souhaite bonne nuit, puis, seule, se remet en route par les chemins rocailleux qui montent et qui glissent sous ses pieds, dans la nuit pluvieuse.

***

Le dimanche suivant, c'est jour de procession chez les Pères.

Cette procession est une trouvaille du Père N... Pendant le siège, l'œuvre a laissé pendre l'aile : les esprits étaient ailleurs, on a négligé les visites, les réunions se sont faites vaille que vaille. Mais quand la vie normale a plus ou moins repris, le Père a voulu donner à l'œuvre une nouvelle vitalité et faire les choses en grand : et il a rêvé d'une procession à l'église qu'on ferait chaque mois en grande solennité, avec la plus grande affluence possible.

Ce n'était pas facile, il fallait y attirer le monde. On s'est partagé la besogne pour battre le rappel. Pendant deux mois, on a écumé les quartiers, et la dernière semaine, on a eu chacun près de deux cents visites à faire.

On a acheté des flambeaux et des bannières. Maggy a confectionné un joli dais en soie blanche — elle y a mis tout son art et tout son amour : et la première procession a été un triomphe. Chaque mois on recommence la propagande et on recrute de nouveaux Flamands. Aujourd'hui c'est la troisième fois : on a bien travaillé et on se promet un grand succès.

Au local, Maggy attend le résultat de sa pêche. Elle est bien fatiguée, après cette semaine d'éreintement ; toute la matinée encore elle a fait des visites. Mais qu'importe? Du moment qu'ils viennent !

Déjà toute la famille des pseudo-Péters est là, celle de la maison en face aussi, devant laquelle elles ont prié, et plusieurs autres nouvelles recrues.

M. Koninckx, en veston et faux col, revêtu de toute sa dignité, a apporté, crevant d'orgueil,

d'affreux grimoires. Tout à l'heure « sa musique » va être enlevée avec brio, parce que Maggy a eu soin de la faire répéter à l'avance sur des copies faites par elle.

Mais voici soudain l'entrée la plus sensationnelle du jour : la fille Verdonck, en grande tenue de dimanche ! Maggy l'entoure de gracieusetés. Elle est retournée chez les Verdonck et les a tout à fait apprivoisées.

— Maman viendra me reprendre tout à l'heure, dit la fille.

La mère Verdonck chez les Pères ! Cela, c'est un comble...

De nouveaux arrivants : Maggy va accueillir à l'entrée chacun d'eux :

— Ah ! bonjour. Je suis bien contente que...

Elle a un peu enrichi son répertoire. C'est toujours le grand hic de trouver quelque chose à dire, mais elle commence à prendre le tour, et puis son sourire fait le reste.

Comme elle s'occupe d'un groupe dans la salle, un nouveau s'est introduit. Elle ne l'a pas vu entrer, celui-là. L'homme s'avance en dandinant, la casquette à la main, grotesque et ahuri. Soudain, son regard s'éclaire, il saisit une chaise, et, devant la scène, esquisse une génuflexion, se met à genoux sur sa chaise et fait un signe de croix du plus haut comique.

Tout le monde s'est tu pour considérer cette pantomime. On sourit, les « petites » pouffent de rire. Mais Maggy leur jette un foudroyant regard et s'avance vers le bonhomme.

— Bonjour, monsieur Sabbe, dit-elle en lui tendant la main.

L'autre la regarde hébété.

— Est-ce que... est-ce qu'on peut parler, à l'église?

— Oh! ce n'est pas encore l'église, ici. Tout à l'heure : vous verrez comme ce sera beau.

Un houilleur a un petit clin d'œil d'intelligence en entrant.

— Ah! c'est vous! fait-elle, c'est gentil d'être venu.

— Oui, Mzelle Mârgritt... C'était bon l'autre jour?

Pour lui faire plaisir, elle a, un soir de la semaine, partagé le souper de la famille : des moules — elle en a horreur —, et la nuit elle a été affreusement malade.

— Oh! oui, c'était bon! Mais j'en ai mangé trop, tellement c'était bon.

— Il faudra revenir.

— Oui, oui, je reviendrai!

C'est l'heure de la répétition. Avec un gros effort sur elle-même, Maggy prend son bâton, et monte sur une chaise.

— Beste vrienden, maintenant voici le bataillon en nombre. Nous devons montrer que les Flamands savent faire quelque chose de bien : nous allons tout à l'heure chanter un salut magnifique. Ça va?... En avant la musique!

On rit. Elle s'évertue à leur parler un langage à leur goût, aussi plat, aussi peuple que possible. Elle en a chaque fois un haut-le-cœur, mais cela les amuse, et de gros rires accueillent chacune de ses saillies.

On commence par un cantique de mission, qui est enlevé d'enthousiasme, au pas de charge. C'est horrible, mais on se pourlèche.

Devant elle se trouve une femme endimanchée dont le chapeau brandit une victorieuse plume verte et qui exhale des sons abominables. Pour amuser les autres et en même temps calmer son art intempestif, Maggy, tout en battant la mesure, envoie parfois son bâton dans la plume, qui prend des airs penchés comiques : alors la joie est à son comble.

Elle risque, après cela, un chant à deux voix. Dès les première mesures, déraillement, désordre, cris de fauves.

— Halte !

On attaque séparément chaque partie, Maggy chantant trois mesures et faisant répéter. Puis on reprend en chœur. Nouveau sinistre, du côté des femmes.

— Aïe ! Aïe ! Taisez-vous, macralles ! (1).

Rires à gauche.

— Le chat de chez nous chante aussi bien que vous !

Maggy gémit intérieurement de ses ineptes plaisanteries. Mais puisque cela les amuse ! Autant cela que de manger des moules...

Heureusement il y a le *Magnificat*. Et puis, elle a fait répéter des cantiques par les anciennes, à la maison, et pour rehausser le salut, monsieur X... a apporté son violon : de sorte que ce sera tout de même beau.

Il est près de quatre heures : on se rend à l'église. Noyée dans cette foule d'ouvriers endimanchés, Maggy, en traversant la rue, fait la réflexion qu'elle doit avoir l'air drôle ainsi. Elle n'entend plus ce

(1) Sorcières, terme d'injure familier en wallon.

qu'on lui dit, et elle se contente de sourire : sa tête bourdonne, elle est à bout. Et elle se rend compte que cette fatigue est comme une aile pour sa prière : elle crée une sorte de vide autour d'elle et opère dans son âme un immense et paisible détachement. Il lui semble être très loin de ceux qui l'entourent, et, au milieu de cette bande bruyante, elle a l'impression qu'elle marche toute seule avec le Bien-Aimé, la tête appuyée sur sa divine épaule.

Dès qu'elle est à l'église et qu'elle a vu le tabernacle, cette emprise se fait plus forte, plus tendre, plus impérieuse. Elle refoule doucement l'amour pour s'occuper à caser le monde qui emplit la nef, à trouver des chaises, à dire un mot gracieux aux derniers arrivants, à mettre en place la chorale. Et puis, quand elle est à genoux, la tête entre les mains, un grand souffle l'emporte très loin ; elle oublie ses Flamands, sa chorale, sa fatigue, son dégoût : elle est, pour cinq minutes, perdue au fond du Ciel avec Celui qu'elle aime et pour qui Seul elle a travaillé.

Le salut commence. Elle dirige le chant, et elle sourit, enveloppée par le Regard très cher qu'elle sent posé sur elle. Dès les premières notes, la vigueur inusitée du chœur fait se retourner les têtes ; le violon s'y met, une vague électrique fait frémir l'atmosphère, une ferveur, un enthousiasme brillent sur tous les visages de cette foule.

Le Père monte en chaire. Quelle matière à apostolat, que cette assemblée de « bons et mauvais », ramassés aux carrefours pour le festin des noces ! Il sait ce qu'il y a dans l'auditoire ; il connaît chacun des « cas particuliers remarquables »

qui s'y rencontrent, et il leur fait un vigoureux sermon où chacun trouve son compte. Il sème, il sème à tour de bras dans cette terre que la charité a préparée, et les regards lui disent que le grain ne demande qu'à germer. Assise près de l'harmonium, Maggy prie, les yeux fermés.

Puis la procession se forme. Derrière le drapeau belge et les deux bannières de l'œuvre, les hommes avancent, dévots, portant des flambeaux, par centaines, tandis que le *Pange lingua* monte vibrant jusqu'aux voûtes. Il y en a là qui n'ont plus pénétré dans une église depuis des années. Maggy est si heureuse de les voir ainsi, faisant pieusement escorte au Christ !

Les enfants de chœur balancent leurs encensoirs. Et quand elle voit s'avancer le groupe auguste, et si touchant : le Saint Sacrement sous le dais précédé d'enfants, dans les soies d'or des chapes et des dalmatiques, quand son regard rencontre l'Hostie blanche au centre de l'ostensoir, un frémissement d'amour passe en elle ; elle voudrait sangloter, et une brûlante adoration jaillit en son âme : Mon Jésus, mon Jésus ! mon cher Seigneur, si petit et si grand, sois béni ! Tu es si beau, Tu es si doux, porté dans les mains du prêtre, dans l'abaissement où T'a conduit l'amour... Jésus, sois heureux de l'humble gloire de ce cortège que nous Te faisons. Oh ! que j'ai de joie, mon Bien-Aimé, de T'avoir amené tant de pauvres âmes qui viennent Te faire honneur et réapprendre à Te servir. Voici la mienne, mon doux Époux, je l'étends à Tes pieds, ma pauvre petite âme, avec toute sa faiblesse, avec tout son amour, comme un tapis, pour que Tu passes

dessus ; je Te la donne, pour un sourire de Toi...

Trois fois la procession fait le tour de la nef. Maintenant c'est le *Magnificat*, chanté à pleins poumons, qui ébranle l'église. Et quand la bénédiction s'est étendue, dans les parfums de l'encens, sur toutes ces têtes ployées et sur toutes ces misères un instant oubliées, on prie pour les soldats, puis une triomphante *Brabançonne*, narguant toutes les prohibitions de la Kommandantur, achève d'électriser ces braves gens.

Maggy a caché sa figure dans ses mains. Elle est heureuse, heureuse ! Elle sent que sa vie, à force de s'humilier et de se rétrécir, est devenue si ample et si élevée : elle s'est tellement rapprochée de Dieu, elle a pris, dans l'abjection de ces humbles œuvres, une forme si céleste, que ses yeux ne s'étonneraient pas de voir les anges venir soudain à elle pour la prendre par la main et la conduire devant le trône de Dieu. N'y est-elle point déjà? Le Christ son Époux lui parle au fond de son cœur : elle est sa petite apôtre, elle Lui a fait plaisir, Il est content, Il lui sourit, et elle s'abîme, bienheureuse, dans une ineffable prière.

Oh ! elle est bien prête maintenant, pour achever sa journée de labeur ; elle ne sent plus aucune fatigue, elle porte bien trop d'amour en elle !

Comme l'assistance sort de l'église, elle se met devant le porche, salue ceux qu'elle connaît, a pour chacun un mot aimable, sourit à tous.

— Dat was schoon, c'était beau ! disent-ils.

— Il a bien parlé, le Père, affirme une grosse femme.

Maggy la regarde : c'est la mère Verdonck !

— Ah ! madame Verdonck ! Eh bien, qu'en

dites-vous? Venez, on va s'amuser ensemble.

Elle l'entraîne au local. Dans la grande salle, les conversations vont leur train. Maggy circule d'un groupe à l'autre, fait des distributions, amuse les plus jeunes, intéresse les parents, provoque partout de fous éclats de rire, et, dans les coins, doucement, fait quelque petit sermon à ceux qui en ont besoin.

Une dispute éclate (ce n'est pas chose rare) : deux filles de Montegnée se chamaillent à propos de leurs bons amis respectifs, et elles en sont aux gros mots, après les propos aigres-doux. Maggy déteste les disputes : elle intervient, comme toujours, à l'emporte-pièce :

— Eh ! prenez donc chacune votre amoureux, et que ce soit fini !

On rit, les adversaires demeurent interloquées.

— Oh ! comme elles s'aiment bien ! poursuit-elle. Allons, vous êtes toutes les mêmes, l'une ne supporte pas l'autre. Est-ce la charité chrétienne, cela?

Et subitement grave :

— Allons, mes enfants, il faut savoir pardonner, n'est-ce pas... Est-ce que le bon Dieu ne doit pas nous pardonner à nous, et bien plus que cela, allez !

Les parlottes reprennent, et les jeux et les rires. Et c'est bientôt un invraisemblable brouhaha. Le Père pousse la tête à la porte et s'avance, dans la salle bleue de fumée.

— Maggy ! Comme ils sont sauvages !

— Oh ! Père, laissez-les donc s'amuser... A propos, vous connaissez Mme Verdonck?

Le Père salue. Et la Verdonck, avec son plus gracieux sourire, de lui répondre :

— C'était très chic, et vous avez bien parlé, Monsieur le... le très révérend Père.

La répétition du soir commence.

***

De mois en mois, ce fut depuis lors, un surcroît de travail et de dépenses. Chaque fois, il fallait du neuf : des bannières, des fleurs, des costumes, de nouveaux flambeaux... Maggy faisait des miracles pour y pourvoir. Puis on devait relancer les chantres, et l'organiste qui se dérobait, embaucher des violonistes, sans cesse trouver de nouveaux cantiques, et écrire les partitions. Elle avait acheté deux machines à copier, et, avec Jeanne, passait des nuits presque entières à travailler à la baudruche ou à la pâte : il y avait toujours du noir ou du violet sur ses doigts — et un cerne bistré autour de ses pauvres yeux.

A force de réussir, on finit par être débordé par les visites. On choisit de nouveaux zélateurs et zélatrices : chaque mois, le Père les réunissait et répartissait le travail.

Ils allaient porter des cartes à domicile, quelque ancien de l'œuvre préparait le terrain, puis Maggy allait débusquer chez eux les hésitants et arrivait chez les Pères, le dimanche, avec un groupe de nouvelles recrues.

Elle avait ainsi jusqu'à cinq cents visites à faire chaque mois. Pour se retrouver dans ce dédale

MAGGY A VINGT-DEUX ANS

de rues et de chemins, elle s'était présentée à la maison communale de chacune des localités, et était parvenue à y avoir communication du plan cadastral ; et malgré les défenses formelles des Allemands, au risque de se faire arrêter comme espionne, elle avait pris le calque des plans et en avait fait une carte unique.

Elle écumait sans relâche maintenant les quartiers ouvriers, dans un rayon de six kilomètres. Elle n'était plus guère à la maison que la nuit. Tout le temps que lui laissaient sa classe, son catéchisme et ses répétitions était consacré à ces courses de miséricorde et d'apostolat. Comme les disciples, elle avait tout laissé pour parcourir les chemins à la suite du Maître.

Oh ! c'était bien la vie qu'elle avait rêvée, la vie donnée, la vie ample et sublime de l'apôtre ! Tout s'y groupait autour de cette unique pensée : aimer, servir le Christ. En cheminant par ces ruelles, en allant, de porte en porte, parler aux pauvres, elle sentait avec tant d'évidence que toutes ces petites choses l'ennoblissaient divinement, que chacun de ses pas, que le moindre de ses mouvements étaient autant d'actes d'amour, et cela lui faisait une vie nouvelle, si pure, si haute, si parfaite !

« Avance en pleine eau, » lui avait dit le Maître, et elle avait obéi : et elle se voyait si loin, si loin des rivages de l'égoïsme, si étrangère aux vils soucis de la vie bourgeoise ! et elle sentait, frissonnante et ravie, passer sur son âme, comme d'adorables embruns portés par le vent du large, le souffle de l'Esprit ; et, voguant à pleines voiles dans les vastes solitudes de Dieu, elle n'entendait

plus d'autre voix que celle des grandes eaux qui lui chantaient, paisibles et captivantes, le chant de son amour.

« ... Et jette tes filets pour pêcher, » avait poursuivi Jésus : et elle l'avait fait, et voici qu'elle prenait une si grande quantité d'âmes, que ses rets se rompaient et qu'elle devait faire signe à d'autres de venir la seconder. Et nulle joie n'était comparable à celle-là, hors celle des caresses de Jésus, de pouvoir Lui donner ces âmes qu'Il avait désirées, qu'Il avait attendues, pour lesquelles Il avait souffert et pleuré. Alors une ivresse montait en elle. Oh ! faire plaisir au Bien-Aimé, se dépenser, s'user à Son service, être vraiment l'épouse, qui n'a plus d'intérêts que ceux de son Époux, et lire dans Ses chers yeux une joie frémissante, et un amour accru, et une ineffable reconnaissance ! Qui avait jamais reçu, en récompense de son labeur, un salaire comparable au sien !

Les débuts avaient été durs de cet apostolat qu'elle ne connaissait point. Mais maintenant, avec quel ravissement elle en récoltait les fruits ! Dans tous ces pauvres logis, elle voyait refleurir, comme une douce fleur, la charité du Christ. Tous les dimanches de nouveaux convertis venaient grossir les rangs de ses chers Flamands. A chaque procession, l'église était comble. Auparavant la moitié des chaises à peine était occupée ; maintenant, à chaque séance, il fallait appporter deux cents chaises supplémentaires ; un simple coup d'œil jeté sur cette foule faisait voir que beaucoup de ces gens étaient depuis longtemps déshabitués de l'église.

A certaines fêtes de l'année, on organisait des solennités avec communion générale, pour donner

aux repentis l'occasion de faire leurs pâques et achever les conversions. Maggy et quelques autres s'y préparaient par la prière et la pénitence, puis elles entraient en pourparlers avec les vieux pêcheurs. A force d'insistance, elle finissait presque toujours par les envoyer à confesse, et souvent, comme une maman, elle amenait elle-même à l'église quelque houilleur qui n'eût pas osé venir seul. On le voyait, près du confessionnal, tourner longtemps sa casquette dans ses doigts, puis, le coup fait, tout stupéfait de se sentir allégé et redevenu chrétien, il venait, les larmes aux yeux, remercier Maggy qui attendait en priant au fond de l'église.

Et le lendemain, c'était jour de fête pour le Christ, qui voyait rentrer au bercail tant de brebis perdues que sa petite apôtre était allée Lui rechercher. Et elle, en les voyant s'approcher de Lui à la Sainte Table, pleurait de bonheur de Lui avoir donné cette joie.

Le cœur de l'œuvre était la chorale. Maggy avait groupé là ce qu'il y avait de meilleur et aussi de plus mauvais : c'était une sorte d'organe qui recevait d'une part le sang vicié et d'autre part envoyait dans l'œuvre le sang pur.

A force de douceur, de bonté, de zèle persévérant, elle avait fini par vaincre toutes les oppositions et par réduire toutes les antipathies. Et le contact s'était fait, salutaire pour tous, les uns y trouvant matière à dévouement, les autres matière à amendement : elle avait fait ainsi de ses compagnes autant d'apôtres et de ses voyous autant de chrétiens.

Comme pour sa classe, son principe était de tout subordonner au bien des âmes, au « Royaume de Dieu », et de faire de tout un instrument d'apostolat. La musique, dans cette singulière chorale, était chose secondaire, qu'elle sacrifiait toujours au but surnaturel. Une jeune fille chantait faux, Maggy ne consentit jamais à la renvoyer, parce qu'elle voulait la convertir. Un jour, elle amena douze gamins. Elle avait dit aux parents : « Ils vont chanter un grand salut, il faut venir les entendre. » Une autre fois ce fut un houilleur, qu'elle avait embauché dans l'espoir d'en attirer d'autres avec lui, et auquel elle confia, sans sourciller, la première partie d'un duo.

Et malgré cela, ce fut bientôt une merveilleuse chorale : ici, comme à l'école, le reste vint par surcroît : car tels étaient l'entrain et la bonne volonté de tous, qu'on parvint à y faire de vraie musique, et à mettre sur pied tout un ensemble de chœurs qui faisaient vraiment grand effet à l'église.

Le petit groupe avait ses fêtes spéciales. A l'Épiphanie, Maggy s'était mis en tête de réunir toutes les « petites » à la maison : elle avait profité pour cela de l'absence de la maman. Après avoir mangé le gâteau des Rois, on avait reculé table et chaises pour danser. Maggy s'était mise au piano ; et on s'était si follement amusé qu'on avait oublié l'heure. Soudain Maggy s'était écriée : « Vite, remettons tout en place, maman va rentrer ! » Et elle les avait expédiées dare-dare. La maman l'avait surprise comme elle achevait de nettoyer la vaisselle, et pour se disculpèr elle avait dû prodiguer baisers et caresses.

Le jour de la Sainte-Marguerite, on célébra sa fête au local. On avait orné la salle, chacun y était allé de son cadeau : fleurs, peintures, musiques, chapelets... bâton de chef d'orchestre ! Monsieur B... avait composé un chœur à quatre voix qu'il dirigea lui-même. Puis, quand on se fut bien réjoui et que Maggy rentra à la maison, tout ce monde l'accompagna, portant les gerbes et les cadeaux. Les gens venaient aux fenêtres pour regarder ce cortège. Ceux des Flamands qui étaient « des gens comme il faut » se tenaient à distance, et Maggy, entourée de ses petits gueux, eût été bien honteuse et morfondue si son regard n'avait vu plus haut que cette intempestive manifestation de sympathie.

On l'adorait à la chorale. Et son âme rayonnait sur ce milieu, comme il arrive toujours d'une âme de saint partout où elle se meut. Certaines de ces jeunes filles, au début, étaient loin d'être pieuses. Maintenant, elles avaient appris d'elle le sens surnaturel de la vie, communiaient fréquemment et montraient un dévouement touchant. Plusieurs sont entrées au couvent.

Quant aux hommes, à la mort de Maggy, un seul ne fréquentait pas l'église.

A Pâques 1915 devait avoir lieu la retraite des Flamands. Pour en assurer le succès, il fallut faire, pendant les mois qui précédaient, une active propagande.

Maggy travailla d'arrache-pied. Elle ne laissa aucun coin inexploré, poussant jusqu'aux endroits auxquels on n'avait jamais osé songer tant ils étaient rebelles à tout apostolat.

— Passons cette rue, lui dit un jour le Père H... qui l'accompagnait ; il n'y a rien à y faire.

Maggy y alla et rapporta toutes les adresses.

Elle s'informait de l'un chez l'autre.

— Chez ceux-là, lui disait quelque franche canaille, faut pas aller, savez : c'est des crapuleux.

— Mais c'est ceux-là que j'aime bien, répondait-elle en riant.

Et de fait, quand la retraite eut commencé, on y vit affluer une invraisemblable collection d'encrassés : de vieux socialistes qui, pour retrouver une vague génuflexion en forme de crampe, devaient faire appel à des souvenirs de première communion, des pêcheurs invétérés ahuris de l'aventure, des types hirsutes à la religion ankylosée, qui tanguaient derrière leur chaise d'église et examinaient le lieu saint avec des regards stupides. La veille de Pâques, on les voyait s'agenouiller au confessionnal, et, leur pus déversé, s'en retourner en sifflant.

Chaque jour l'église était bondée, on se pressait jusqu'au banc de communion. La procession de Pâques amena de toutes parts une foule compacte, et on vit ce jour-là un officier allemand, képi bas, suivre dévotement le drapeau beige, aux accords de *la Brabançonne* et du *Vlaamsche Leeuw* (1).

En novembre 1915, les franciscains prêchèrent la mission à Glain.

Le premier jour, pour le sermon flamand, l'église était à peu près vide, malgré les efforts du clergé. Cela promettait un retentissant fiasco. Le pauvre

(1) « Le Lion de Flandre. »

curé, découragé, proposa de ne prêcher que tous les deux jours.

— C'est tout de même inutile, disait-il.

— Monsieur le curé, dit le Père N..., voulez-vous me laisser faire? J'ai un moyen infaillible de remplir votre église.

On se mit en campagne : on visita tous les Flamands de la paroisse. Maggy, avec ses « petites », fut en route toute la journée. Le soir venu, l'église était trop petite. La chorale était au poste, et y alla de ses plus beaux morceaux. L'assistance était conquise, et le sermon fit merveille. Maggy était exténuée, mais du chœur, où, faute de place, elle s'était assise sur la marche de l'autel, elle contemplait d'un œil ravi cette foule qu'elle avait amenée à son Bien-Aimé, et Le priait ardemment d'achever Lui-même son œuvre.

Tous les jours de la mission elle réunit la chorale à la maison pour des répétitions supplémentaires et continua sa propagande malgré le mauvais temps. Elle s'épuisa à l'excès, mais la mission eut un plein succès.

C'était la première sortie de la chorale. Depuis, l'idée fit son chemin, et la petite troupe fut de toutes les missions des environs.

Quand Maggy mourut, l'œuvre flamande travaillait quatorze cents familles et était débordante d'une merveilleuse vitalité.

VI

SES AMIS

> Il est l'ami des publicains et des pécheurs.
>
> (S. Mathieu, XI, 19.)

Parmi les familles le plus notoirement crapuleuses du quartier des houilleurs, la plus considérable par l'influence était sans conteste celle des Marouf.

Charretier de son métier, mais plus souvent maquignon, lutteur de baraque, tripoteur, receleur, apte à toutes les besognes interlopes, se moquant hautement de Dieu, du diable et de la police, le père Marouf exerçait une autorité morale prépondérante sur toute la tourbe des environs.

La rare puissance de son gueuloir, habitué à commander aux chevaux, sa carrure, la vigueur de son coup de fouet, sa capacité de boisson et sa compétence dans la filouterie lui valaient dans ce milieu un ascendant, un crédit, un respect qui tenaient du fétichisme.

Sa digne et colossale compagne, aussi vigoureuse de biceps et aussi forte en gueule que lui, partageait cet empire dans le monde des poissardes.

Ils élevaient un nombre indéterminé d'enfants, et l'on se fût demandé, à voir la nichée en liberté dans la rue, comment tout cela pouvait tenir dans les trois chambres de leur baraque. La « rue » est d'ailleurs une façon de parler, ladite baraque étant sise au bout d'un de ces terrains vagues en cul-de-sac appelés « cours » dans le pays, où viennent échouer toutes les épaves de la misère.

La « cour » donnait sur la partie la plus patibulaire de la chaussée. Son entrée était marquée par deux piliers écornés. Ce pas franchi, on se serait cru dans quelque village dévasté du front : toutes les anciennes maisons, minées par la houillère, étaient ruinées, démolies, rongées jusque près du sol. Et sur les décombres bosselés, des masures noires, pourries, gondolées, au carton bitumé squameux, avaient poussé comme d'affreux champignons.

Les Marouf y étaient à l'aise pour exercer leurs douteux métiers. Personne ne se serait hasardé à aller visiter au fond de ce coupe-gorge, l'appentis où soufflaient les deux chevaux que le bonhomme possédait (?) et qui, d'ailleurs, changeaient de forme, de couleur et même de nombre d'étonnante façon.

Les gosses vaguaient demi-nus à l'aventure ; les aînés s'exerçaient déjà au fouet et à la ribote. Jamais, de mémoire d'homme, on n'avait vu un Marouf à l'église. Tous les efforts du curé pour faire faire la première communion aux plus grands qui avaient quatorze et quinze ans, avaient échoué, malgré une alléchante offre de costumes. Le Père N... y ayant fait une tentative s'était heurté à un mutisme méprisant : la Marouf avait sim-

plement continué sa besogne sans le regarder.

Maggy décida de faire la conquête de la tribu.

Un soir elle s'égara au fond du cul-de-sac. Assise devant la porte, un mioche à chaque pied, les masses de chairs ballantes sous le calicot gonflé, la tête casquée d'un pyramidal chignon, la Marouf pelait des pommes de terre. Sans s'interrompre, elle observait Maggy.

— Tiens, fit celle-ci, ça ne continue pas, cette rue?

— Vous voyez bien que non. Où allez-vous?

— A Saint-Nicolas.

— Là, à gauche, la rue Ferrer.

— Merci bien, madame. Il fait chaud, n'est-ce pas?... Dites, est-ce que vous ne pourriez pas me donner un verre d'eau? Je meurs de soif.

La maritorne avait fini de peler. Elle rentra, et, sans mot dire, tendit le verre demandé. Maggy s'assit et se mit à boire à petits coups.

— Vous êtes bien gentille, madame... Oh! quels jolis enfants! Vous en avez, ma foi! Pas facile, hein, d'élever une nichée comme ça?

— Non.

Maggy en prend un sur ses genoux, le fait danser, et distribue des bonbons.

— Dites, vous avez été si aimable... Est-ce que je ne puis rien vous offrir pour les petits?... J'ai une blouse qui irait bien à celle-ci.

— Oh! ça, ça fait toujours plaisir. La vie est dure à ç'theure.

— Bon, je vous l'apporterai. Donc, à gauche, n'est-ce pas? Merci. Au revoir, madame.

Les jours suivants, elle les accabla de présents. Eux-mêmes venaient la trouver à la maison : les

Marouf étaient ravis d'avoir trouvé une bonne oie à plumer. Quelqu'un l'apprit :

— Maggy, lui dit-il, vous vous faites rouler.

— Ce sont des malheureux, répondit-elle. Si on devait toujours éviter de « se faire rouler », on ne ferait jamais la charité.

— Mais à quoi comptez-vous aboutir?

— A les amener au bon Dieu.

— Allons, allons ! On ne change pas ces gens comme cela ! Oui, quand ils seront malades, peut-être...

— Eh bien, si même je ne réussis pas, j'aurai du moins fait la charité. Cela me suffit.

Pour elle, en effet, la charité n'était pas seulement un moyen d'apostolat : elle avait son sens en elle-même. Elle voyait des gens qui, pour rien au monde, n'eussent fait l'aumône à un mécréant ; elle connaissait des sociétés de charité, où, malgré les statuts mêmes de l'œuvre, la condition *sine qua non* du subside était, dans la pratique, de montrer patte blanche, d'aller à la messe, et de mettre ses enfants à l'école catholique. Cela la blessait : ce n'est point là, se disait-elle, la charité du Christ : *la charité a son sens en elle-même*, elle se suffit à elle-même, indépendamment de toute considération extrinsèque, de tout but secondaire, de tout mérite de la part du pauvre. Tout pauvre a un titre à la charité, en vertu même de sa pauvreté et non pas de sa conduite. Toute misère *doit* être secourue, et devant la pitié toute acception de personne, de mœurs et de religion doit s'effacer.

Et si on veut établir une échelle de préférence et considérer l'aumône comme instrument d'apos-

tolat, c'est précisément aux plus indignes qu'il faut aller d'abord, à l'exemple du Sauveur : ils sont plus à plaindre, et c'est chez eux que la charité aura une vertu apostolique ; en prenant soin des corps on atteindra les âmes. L'aumône n'est pas une récompense. Exiger la vertu avant de prêter secours, c'est mettre la charrue devant les bœufs. Il est vrai que c'est plus commode. (1).

Toute l'action de Maggy tiendrait dans cette formule : gagner ces pauvres gens par une bonté excessive, sans calcul, jusqu'au sacrifice, laisser son cœur librement s'émouvoir sur leur misère afin que le leur s'émût de sa bonté. « Si vous pouvez voir la misère sans la secourir, dit-elle souvent, moi je ne saurais pas. » Elle observait à leur égard le précepte du Maître : « Aimez-vous les uns les autres comme Moi je vous ai aimés » ; et leur ayant montré que sa charité était bien celle du Christ qu'elle leur proposait, elle était tout près d'en faire des chrétiens.

Au bout de peu de temps, elle eut attiré les deux grands Marouf chez elle, pour « leur donner des leçons particulières : il faut de l'instruction pour réussir dans la vie, aujourd'hui... » Elle leur apprit le catéchisme, et, le moment venu, elle n'eut qu'un mot à dire pour décider de la première communion. Déjà les parents voyaient en elle autre chose qu'une oie à plumer : sa charité, au-dessous des dures écorces, leur avait touché

(1) Cette façon de faire de Maggy est de tout point conforme à l'esprit et aux coutumes des conférences de Saint-Vincent-de-Paul. (Consulter à ce propos le *Manuel* des conférences, p. 17 et *passim*.) Mais il n'est pas mauvais de rappeler parfois ces principes, les œuvres les plus admirables étant sujettes à des défaillances isolées.

le cœur ; ils l'avaient prise en affection et auraient fait n'importe quoi pour Mlle Mârgritt.

Maggy s'était chargée des costumes. Mais au dernier moment elle se trouva sans argent : elle n'avait que de quoi en acheter un. La mère Marouf prit son air le plus protecteur : « Je vous aiderai, dit-elle, je ferai l'autre : j'ai justement une pièce de coutil. » Et Maggy la remercia.

Après cela, elle leur proposa d'envoyer les enfants en classe chez elle : et toute la progéniture Marouf émigra de l'école socialiste à celle des sœurs de Sainte-Marie.

Maggy allait maintenant donner le catéchisme chez eux, devant les terribles parents, qui écoutaient, attentifs et sympathiques, et faisaient ensuite répéter les gosses. Elle en rapportait chaque fois des puces, ce qui lui était plus intolérable que le cilice : et comme saint Labre elle s'en réjouissait.

Elle fit si bien qu'à l'approche de Pâques, elle put parler de confession. Ce fut dur ; la dernière semaine, elle dut batailler, multiplier les attaques ; enfin elle les amena. Et le jour de Pâques, toute la famille Marouf était à la Sainte Table !

Tandis qu'ils faisaient, pieux comme des nonnettes, leur action de grâces, Maggy sortit de l'église et alla commander deux grandes tartes chez le boulanger. Puis elle les attendit près du porche.

— Eh bien ! On est content ?

— Oh ! oui, Mzelle Mârgritt !

— Venez avec moi chez Lismont : il y a quelque chose pour vous.

Les tartes furent portées triomphalement, et, en prenant congé de Maggy au coin, ils lui dirent :

— Merci, Mzelle Mârgritt. Tout à l'heure nous serons au salut.

Depuis, ils furent parmi les plus fervents de l'œuvre flamande.

Conversion intéressée, dira-t-on. Non pas : l'orgueil des Marouf était bien incapable de pareil compromis ; aussi bien leur volte-face leur valut plus d'ennuis que de profit. La douce main de Maggy avait retourné leurs âmes.

Ils ont d'ailleurs continué à venir à la messe et à communier fréquemment, après la mort de Maggy. Et le jour où ils reçurent la nouvelle de cette mort, on vit des larmes jaillir des redoutables yeux de la mégère.

Cette conversion atteignit tout le quartier, et depuis lors, quand les Pères ou le Curé passent par là, ils se voient salués à presque tous les seuils par un amical et respectueux « gœden dag ».

Après la guerre, j'allai voir les Marouf.

— Ah ! dit la mère, vous êtes le frère de Mlle Mârgritt ! Elle aimait tant venir chez nous, parce qu'ici au moins, elle pouvait parler à des gens convenables. Et elle avait tant de plaisir à s'amuser avec les enfants ! Et elle était si bien reçue ! On faisait tout pour lui faire plaisir : ainsi, c'est moi qui lui ai fait le costume pour la première communion du grand.

***

A cette époque, un spirite, installé aux environs du couvent, travaillait activement les Flamands.

Maggy se mit en devoir de lui faire échec, et il trouva dans cette petite fille un redoutable adversaire. Maggy démolissait partout son œuvre. Son procédé, au reste, demeurait le même : la prière et la charité.

Elle avait demandé des livres traitant de ces questions et avait passé de longues heures à les étudier. Elle s'aperçut bien vite que cela ne suffisait pas.

Une certaine dame Siffert, créature étrange et fermée, fréquentait assidûment les tourneurs de tables, pour avoir des nouvelles de son mari qui était au front. Elle avait pris en haine la religion. Chaque fois qu'elle apercevait un prêtre, elle fermait violemment sa porte, et, collant à la vitre son visage jaune aux effrayants yeux noirs, elle le regardait passer avec un sourire sarcastique.

Maggy alla la visiter.

— Ne lui en dis pas trop, avait dit Jeanne, qui en avait une vraie terreur.

— Prie, avait répondu Maggy. Il faut que je l'aie.

Dès qu'elle eut reconnu « la demoiselle de la Hesbaye », l'Erinnye eut un geste violent pour la chasser. Mais le sourire de Maggy la désarma.

— Etes-vous déjà venue à la rue de Hesbaye? lui demanda celle-ci le plus naturellement du monde.

— Moi, à l'église!... Jamais, entendez-vous? Je prie chez moi, je crois en Dieu, moi, et Dieu est partout, et je n'ai pas besoin de vos baraques pour le trouver. Je me confesse à Dieu, moi... Et je le prie peut-être plus que vous!

Maggy se rappela ses livres.

— Ce que vous faites là est bon, mais cela ne suffit pas : Dieu veut qu'on Lui rende un culte public aussi...

— Un culte public ! Laissez-moi donc la paix, avec votre culte public !... Dieu veut être adoré en esprit et en vérité : c'est dans l'Évangile.

Longtemps, elles discutèrent ainsi. Et quand Maggy se retira, elle eut l'impression très nette qu'elle n'avait fait que l'ancrer dans ses idées.

Le lendemain, elle alla reporter au Père ses livres :

— Tenez, lui dit-elle, voilà tous vos chiffons ! Ce n'est pas à l'esprit de ces gens qu'il faut parler, mais à leur cœur.

Elle pria pendant trois jours, puis renouvela sa tentative.

— Écoute, Jeanne, dit-elle, tu te mettras dans un coin, et tu prieras tout le temps que je parlerai. Tu verras.

Quand elles parurent, la spirite eut un ricanement, et de nouveau voulut les chasser.

Maggy lui prit la main.

— Vous m'intéressez, lui dit-elle. C'est amusant de discuter, n'est-ce pas, quand on est de bonne foi ; et on apprend toujours...

— Oh ! sûr, que je suis de bonne foi, moi ! Ce n'est pas comme...

— Mais ce n'est pas pour cela que je viens. Je vous aime, bien, à cause de votre franchise : et l'autre jour, j'ai pensé à votre mari. C'est triste, n'est-ce pas, d'être sans nouvelles de ceux qu'on aime.

— Oh ! oui, allez ! c'est triste... Si seulement...

— Écoutez, j'ai un moyen sûr de correspondre

avec eux : voulez-vous lui écrire une lettre? Je la lui ferai parvenir, et vous aurez une réponse sans tarder.

— Vrai?

— Oui, j'ai mes frères au front, et cela réussit très bien.

— Ah! vous avez des frères là-bas?

— Trois.

Le contact établi, la conversation s'engagea. Jeanne, silencieuse, priait dans son coin. Peu à peu, Maggy fit dévier l'entretien sur la religion, sur la douceur de servir Dieu, sur la joie merveilleuse que goûte l'âme après une bonne confession.

Et soudain, chez l'autre, le fiel revint à la surface :

— Ne me parlez pas de ça!

Et ses yeux lançaient des flammes sombres.

— Ne me parlez pas de ça! Sinon!...

— Mais voyons, vous aimez le bon Dieu, n'est-ce pas?

— Oui, j'aime le bon Dieu, oui, j'aime le bon Dieu... plus que vous!

— Mais alors, il faut faire ce qu'Il vous demande.

— Dites, vous n'allez tout de même pas me faire la leçon sans doute?

Elle s'était dressée, blême et tremblante de colère.

Maggy lui prit la main, et la tenant sous son regard avec infiniment de tendresse et de douceur :

— Calmez-vous... Pauvre madame Siffert! Dites, vous voulez faire plaisir à Jésus, n'est-ce

pas? Vous ne voulez pas, tout de même, Lui faire de la peine... Il a été si bon pour nous !

Et, longuement, elle se met à lui parler du Christ, du doux enfant de Bethléem, des souffrances et des larmes du Sauveur. Pieusement, elle repasse toute la vie bénie qu'elle a tant méditée ; et on entend l'amour qui chante dans ses paroles, et un frémissement fait trembler sa voix quand elle parle de la Passion de Jésus, comme si elle allait pleurer...

Et voici que tout à coup l'effrayant visage jaune change, deux larmes tombent des grands yeux ténébreux, sur la main de Maggy. Et comme celle-ci veut parler :

— Taisez-vous, lui dit l'autre, gémissante, ne parlez plus...

Et elle continue à pleurer en silence. Puis elle regarde Maggy dans les yeux :

— Écoutez, dit-elle, je ne vous promets pas... mais je réfléchirai... Je crois que vous avez raison... Mais si je retourne, je veux que ce soit sérieux... et... je veux faire d'abord une bonne confession.

Quelques jours plus tard, elle était agenouillée près d'un confessionnal. Elle y était depuis trois quarts d'heure déjà, hésitant, se tordant la conscience. Maggy s'approcha d'elle :

— Voulez-vous que j'appelle le Père?

La femme avait la figure toute baignée de larmes.

— Je le ferai bien, dit-elle, mais je veux me confesser comme il faut.

Le lendemain, transformée, rayonnante, elle communiait avec une grande ferveur ; une éton-

nante sérénité flottait sur son visage pâle et dans ses beaux grands yeux, doux comme du velours noir.

Elle et Maggy devinrent deux grandes amies.

*
* *

Dans une chambre unique, étonnante arche de Noé où l'on avait rassemblé paillasses et marmites, cuve à lessive et cuisinière, caisses à lapins et caisses à gosses, croissait et se multipliait la famille Vanderbiest. Père, mère, et six enfants — un septième annoncé : la misère noire.

L'habitude de lutter contre la disette leur avait fait des âmes brutales et des poings prompts aux coups. On n'usait là que d'un minimum de paroles ; le père, les dents serrées, ayant toujours l'air de mâchonner quelque chose (il n'était guère au logis d'ailleurs que pour dormir) ; les gosses aux yeux inquiets habitués à obéir aux seuls regards de leur chef, la mère Vanderbiest.

Nerveuse, rablée, courte d'encolure, les mâchoires énormes barrées d'un pli méprisant et moqueur, les petits yeux jaunes extraordinairement incisifs et méchants, elle avait l'air, dans ses sabots tapageurs et son jupon relevé sur le ventre d'un buffle toujours prêt à foncer.

La Père N..., à sa première tentative de visite, avait, à peine paru, attrapé la porte au nez.

Il y était retourné, armé de son plus avenant, sourire, et avait trouvé la virago dans sa lessive.

— Bonjour, madame Vanderbiest, avait-il chanté, agitant le rameau d'olivier.

L'autre avait immédiatement baissé les cornes.

— Il paraît que vous êtes de Munsterbilsen, madame? Ce sont des gens énergiques, par là, hein?...

— Oui, énergiques, avait-elle grogné aussitôt... oui!... A la porte!

Et elle avait brandi un torchon d'un geste si menaçant que le Père n'avait eu le temps que de disparaître pour éviter une catastrophe.

C'était pourtant un maître en apostolat, que le Père N... Entreprenant, plein de zèle et de charité, s'entendant à merveille à parler à ces gens, très doux et, avec cela, excellant à bousculer les dernières hésitations, il faisait pêche miraculeuse. Mais voilà, son habit de moine avait absolument trop l'air d'une homélie, et sa seule vue avait le don de mettre en rage des gens comme les Vanderbiest, qui ne voyaient dans un père brun qu'un curé de l'espèce la plus virulente.

Il fallait dans ces cas-là, l'aide de l'apôtre laïque, au costume anonyme. Le Père, alors, s'adressait à Maggy.

Quand elle entra, la dégoûtante nichée était à table autour d'une poêle commune. La mère mordait dans une patate qu'elle tenait dans sa grosse main.

— Bonjour, madame Vanderbiest! C'est-il bon?

Pour toute réponse elle se fourra en bouche le reste de sa patate tout en vrillant Maggy de ses yeux fauves.

— Il paraît que vous avez un fils au front, madame?

— Oui, mon Albert. Connaissez?

— Non, mais...

Maggy avait touché, avec sa finesse toute féminine, l'unique corde sensible de cet être coriace. Cette femme était mère. Elle cligna de l'œil et se leva en bousculant sa chaise. D'une cheminée encombrée de loques, elle tire un portrait, l'essuie du coude, et le montrant à Maggy :

— C'est ça myn Albert, dit-elle.

Et un sourire d'orgueil illumine son groin.

Puis elle le contemple elle-même, attendrie :

— Och ! Pauv' garçon !... Et nin co on' seule nouvelle !...

Et la voilà qui se met à pleurer, énergiquement. Et Maggy a tellement compassion de cette grosse douleur de mère, qu'à elle aussi, les larmes lui viennent aux yeux.

— Madame, donnez-moi le numéro de son régiment, à votre Albert, je vous donnerai de ses nouvelles, moi.

— Och, juffer, (1) si vous pouviez faire ça !... Pinsez, dji n'sais même nin s'il n'est nin mort, li pauv' ! C'est tout de m...

Et de grosses larmes coulent de ses petits yeux.

— Avant un mois, vous en aurez, des nouvelles, je vous le promets. J'ai aussi des frères au front, moi.

— Ah ! vous... Silence, canaille ! crie-t-elle, en essuyant de son tablier une dernière larme, à un rejeton négroïde qui disparaît aussitôt sous sa chaise. Ah ! v's avez des frères là-b...

Un regard fulgurant fait rentrer un autre mioche sous le lit.

(1) Mademoiselle, en flamand. Dans beaucoup de familles ouvrières immigrées on parle un abominable mélange de wallon et de mauvais flamand.

Et quand elle a définitivement rétabli l'ordre dans la place, elle entre en grande conversation avec Maggy. Et Maggy s'informe de sa misère ; et elle, de répandre son fiel contre les riches, et contre les Pères, et de déverser toute l'amertume trop vraie que la souffrance a amassée dans son âme.

— Oh ! dit Maggy, vous ne les connaissez pas, les Pères : ce sont de si braves gens...

— Ouais, brâf gins ! brâf gins ! Avec ça et cent sous...

— Tenez, voici ce que le Père m'a donné pour vous : vous ne lui avez pas laissé le temps, l'autre jour.

— Ah !

Quand Maggy sort de là, elle est l'amie de la maison. Le Père commence à l'être aussi.

C'est alors que Maggy fonda une œuvre de correspondance avec le front, grâce à quelques-uns de ses Flamands. Et cela lui permit de ramener la joie dans maints foyers.

Quelques jours après sa première visite, elle reparut un soir dans l'arche. Elle trouva la Vanderbiest couchée sur sa paillasse, les yeux dilatés, attendant un bébé, et l'homme à la maison.

— Si c'est pas on' misère, geignait-il. V'là l'gosse qué va venir, et rin po lui mett' ! Pas on' loque ! Is dat niet schrikkelijk, juffer, zeg?... (1).

Et c'était affreux, en effet, de penser qu'un pauvre petit être allait naître là, dans ce lieu

(1) N'est-ce pas terrible, mademoiselle, dites?...

abominable, sans linges, sans maillot, sans rien, comme un chat.

— Rin di rin ! gémissait le père... A va crever, c'gosse-là !

— Pour quand est-ce?

— Eh ! po dimain, sins dote.

Pauvre Maggy ! Toute cette souffrance était entrée dans son cœur à elle, et voici qu'elle se rappelait qu'elle n'avait plus rien ! Encore quelques sous dans sa bourse : elle avait tout donné.

Que faire? se demandait-elle en redescendant la rue. Que faire? On ne peut tout de même pas laisser ces gens dans cette détresse !

Et elle-même avait l'âme tout en détresse.

Voyons, ce n'est pas possible, pensait-elle ; il y a tant de riches à Liège ! Ils n'auraient qu'un geste à faire...

Au lieu de rentrer à la maison, elle passa outre et descendit en ville, à pied, pour ne pas dépenser ses derniers sous.

Le lendemain matin, elle était chez Vanderbiest et déposait sur la table un gros paquet dans du papier de *l'Innovation.*

— Ouvrez cela, dit-elle, moi je dois vite me sauver pour aller en classe.

Et du paquet, les pattes maladroites de papa Vanderbiest tirèrent de jolis bonnets blancs, des brassières, des langes, une douillette, toute une fraîche layette neuve.

Maggy était allée mendier chez une dame de la rue Louvrex.

Le soir, le Père N... alla prendre des nouvelles. On lui montra le bébé gentiment emmailloté Puis le houilleur lui prit la main :

— Pater, dat is een engel, juffer Maggy — et, traduisant en français pour faire honneur à Maggy : c'esst on ange, Mzelle Maggy, confirma-t-il en s'essuyant le coin de l'œil.

Maggy y retourna souvent et convertit complètement la famille. Et depuis lors on ne reconnaît plus le logis, tant il est propre, ni les âmes, tant elles sont douces, résignées et pieuses.

*
* *

C'était une entreprise que d'atteindre la bicoque qui abritait les disputes de la femme Hullens et de sa famille. Tout en haut de la rue des Cailloux, passé la zone habitée, une barrière défendue par de redoutables étrons donnait accès au sentier qui, à travers prés, montait jusqu'à la masure.

A vingt mètres, on entendait déjà les rauques vociférations qui décelaient la présence de Mme Hullens. Capricieuse, colérique, suant l'orgueil, elle passait ses journées en violentes et vaines tentatives de gouvernement sur sa maisonnée. La girouette tournait au moindre vent, et, à un quart d'heure d'intervalle, avec une étonnante conviction, elle démolissait elle-même ses ukases. Sa vie était une intarissable tempête de paroles et de cris, dont seule la direction variait.

Le Père y allait de temps en temps ; il en revenait chaque fois malade, d'avoir subi son jargon, sa sauvagerie et son incohérence.

Elle avait deux filles en classe chez Maggy.

Dans l'idée de la mère Hullens, une école à laquelle elle confiait ses rejetons se devait de leur octroyer les premiers prix. L'événement ayant démenti cette prétention, elle entra dans une violente fureur et annonça *urbi et orbi* qu'elle retirerait ses enfants de l'école, et de la chorale, et de l'œuvre flamande, et de tout.

Maggy alla la trouver.

— Bonjour, madame, je suis Mlle Lekeux...

La machine se mit en marche aussitôt :

— Ah! c'est vous l'institrice! Inutile di v'nir, savez! M'filles ni mette pus jamais li pîds à l'escole di l'West, — et ni mette pus jamais i pîds à l'chanterie — et pus jamais li pîds à 'Hesbaye — et pus jamais jamais à l'messe. s'aveuent l'droit à l'primî prix, m'filles, 'esst d's injestisses partout — et d's injestisses l'escole, et à l'église, et à l'chanterie — et partout! Et voss chanterie on' sale boîte di m..., a on po l'crapule — et n's'amusent nin à l'Hesbaye, mes éfants, et...

— Ce n'est pas vrai! maman, protestent les eunes filles, tu mens!

La mère, verte de rage, fait un pas en avant, e poing haut :

— C'est mi l'maîtresse ici, cristi! Et si jamais vos mette incore li pîds à ç'baraque di urés, vos attrapez mi pîd à l'derrrière! Et si jamais...

Et cela sort, et cela roule, et durant une demieure, assise, debout, marchant, gesticulant, elle éverse le flot acrimonieux de sa bile.

Maggy la laisse aller, l'écoute en souriant. Elle it que tout à l'heure il suffira d'une saute de

vent pour orienter l'orage en sens inverse. Et comme celui-ci s'interrompt un instant :

— Elles sont si intelligentes, vos filles, glisse-t-elle, madame Hullens...

— N'en a nin d' pareilles dans tot Lidge, qu'a j'vous dis ! Et ça vos fout di dixième prix à m'filles ! Et...

Cela recommence pour un quart d'heure, sans fatigue apparente, avec une verve renouvelée.

Maggy ne répond que pour placer aux bons endroits, un diplomatique compliment. Peu à peu le cyclone perd de sa violence. Et quand Maggy le juge suffisamment affaibli :

— Vous avez raison, madame Hullens : c'est vous la maîtresse ici, et vos filles n'ont qu'à aller où vous les envoyez... N'est-ce pas, poursuit-elle doucement, *pour me faire plaisir*, les enfants viendront dimanche... et ils iront en classe chez les sœurs : vous les enverrez, vous... Dites, cela me fera tant de plaisir !...

Mme Hullens est allée tourner dans sa soupe. Elle revient, se plante devant Maggy, et, la louche à la hanche, avec un air de défi :

— Eh ben !... oui : po vos faire plezier, là !... Pas po l'escole, ni po l'Hesbaye, mais pasque vos li demindez, vous...

— Ah ! merci, mad...

— Et enn' iront, et dji li forcerai, mi ! Et c'est mi l'maîtresse, ici !

— Évidem...

— Et li p'tits aussi qu'iront ! Et s'i n'veulent nin, dji les rosserai, mi, aveu m' botte à s' c... !

— Elle chante si bien, Maria !

— Ah ! 'saiment tant di tchinter, m'filles ! Et

s'amusent si ben à l'chanterie ! Et ça c'est del musique, one fois ! Et tant di monde, et chic ! Dj'in a parlé à Pieter, et à Mme Schreurs, et dji va in parler à li p'tites d'ma belle-sûr, et n's irons in groupe, et toss ensemb, à l'Hesbaye dimanche, po l'chanterie. Ah !...

Et elle brandit sa louche en un geste de victoire.

Maggy sortit de là fatiguée, énervée, la tête malade de l'infernal bagout de la commère.

Elle y retourna le lendemain et la trouva en train de pester.

— Inutile d'rivenir, vous ! lui cria-t-elle aussitôt. M'filles n'mettront pus li pîds chez vous ! Et c'est mi qui...

Le vent avait tourné, tout était à refaire... Après une séance de deux heures, Maggy l'avait de nouveau amenée à prouver qu'elle était maîtresse d'elle-même et de sa maison, comme de l'univers.

Elle y alla désormais trois fois par semaine, bien que cette faconde désordonnée, tantôt en wallon, tantôt en flamand, tantôt en petit-nègre, qui lui faisait tourner la tête, lui fût un vrai supplice.

— De toutes les pénitences, dit-elle un jour à une amie, la plus dure pour moi est le bavardage. Cela me détraque les nerfs. Ma grande mortification est d'aller chez Mme Hullens.

Mais elle y voyait tant de bien à faire ! Remettre, d'un jour à l'autre, la girouette dans le bon vent, garder les filles à l'école catholique, donner le catéchisme aux petits et en faire des enfants de chœur, les amener tous à l'œuvre, et à l'église, raccommoder les brouilles qui surgis-

saient sans cesse dans ce ménage à l'équilibre instable...

Un certain jour de fête, la mère Hullens avait passé son après-midi à pérorer, attablée avec ses filles à la terrasse d'un crapuleux café, en buvant des demis.

Quand elle rentra au logis, le cerveau en feu, son mari eut le malheur de parler de la procession. Car la Hullens avait un mari, quantité si négligeable à vrai dire qu'on pouvait fréquenter longtemps la maison avant de s'en apercevoir. Toujours assis dans son coin, à part les heures de travail, fumant sa pipe par menues bouffées, il avait pourtant un rôle dans le ménage : celui d'encaisser les horions de son épouse en même temps que ceux de ses enfants. Ceux-ci se rebiffaient contre les caprices de la mégère, mais le père, ayant appris par expérience ce qu'il en coûtait, avait trouvé depuis longtemps que l'attitude la plus sage était l'inertie. Aussi l'autre tapait dessus comme sur un bifteck : elle s'y faisait le bras, et trouvait là un débouché qui la garantissait de la jaunisse. Et l'heureux mari y était si bien fait que cela n'altérait plus le rythme de sa bouffarde.

Dès qu'il eut ouvert la bouche, ce qui, aux yeux de sa femme, prenait la gravité d'une tentative d'autonomie, elle s'arma de la brosse, et, le nez rouge, le chapeau oblique, elle se mit violemment en travers de ses projets :

— Si djamais t'as l'malheûr di mett' li pîds c'bazar, dji t'casse li gueule aveu c'balai, nom d strond !... Qui c'esst'y qu'est l'maîtresse ici?..

Et qui c'esst'y qu'a traval ici?... Et qui c'esst'y qui...

Une des filles courut avertir Maggy, qui se transporta aussitôt sur le champ de bataille. La bagarre était momentanément calmée, la fièvre alcoolique du tribun ayant trouvé un autre ennemi dans le chat, qui s'était glissé jusqu'à la viande. L'arrivée de Maggy ralluma les hostilités.

— Dji n'veux nin qui m'mari i n'aille faire li biesse à l'procession, qu'y j'dis ! Et dji n'veux nin qué m'mari... Et m'mari y n'veut pus d'voss bazar, qu'a n'est nin po des hommes, d'abord...

Maggy souriait. L'homme, de son coin, lui faisait des clins d'œil d'intelligence. Elle déplia un paquet, et en sortit une broche et une cravate.

— Regardez comme votre mari sera beau dimanche, et vous, avec cette belle broche, madame Hullens !...

L'œil de la femme pétillait, mais elle n'avait pas tout déversé.

— In tos cas, c'y n's'ra nin po l'procession, qu'y j'dis. Et dji saureus bin in acheter aussi l'cravates, mi ! Et si j'voudreus, qu'y j'roulereus n ostomobile avec tote mi famil, mi !... Et si jamais...

— Oh ! madame Hullens, est-ce que vous allez ncore me faire de la peine? Voyez comme vous ne mettez dans l'embarras : j'ai compté sur I. Hullens, et je ne trouverai personne pour le emplacer. N'est-ce pas, pour me faire plaisir, ous l'enverrez dimanche? pour moi... Heureuement que vous êtes ici, vous, pour les enoyer !

La Hullens rajuste son chapeau d'un coup de

poing qui le fait passer de l'oblique à droite à l'oblique à gauche. Et, superbe :

— Mzelle Mârgritt, po vos faire plezier, dji ferai çoulà : et j'l'inverrai, mi, à l'procession... T'iras dimanche à l'procession di Mzelle Mârgritt — compris, faignant?

L'aînée finit par se marier. Maggy lui avait donné une bague à cette occasion. Quelques jours après, elle alla féliciter les jeunes époux... Ils étaient séparés !

— Ni m'parlez nin d'ça ! s'écria la mère quand Maggy voulut la faire s'expliquer. C'esst'on vaurien c'type-là, et one sale crapule, et on homme di rin, et m'fille en treuvera ben dix aut' de maris comme çoula, et dji lui en donnera un, mi, d'mari !

— Mais elle ne peut plus en prendre un autre ! Elle est mariée !

La mère Hullens éclate. Avec une grande claque sur sa... hanche, ce qui est chez elle le signe d'un souverain mépris.

— A n'peut pus ! s'écrie-t-elle. A n'peut pus ! Et dji voudreus ben voir, mi ! C'est mi, mi, qu'a lui donnera on mari, et c'est mi qu'est l'maîtresse ici, et c'est mi qui... Et m'fille, elle ni veut pus de c't emmacralé, et elle crache dessus, à ç'salaud et...

— Oh ! madame Hullens, ils s'aimaient si bien et...

— ... et n'met pus li pîds chez...

— C'est un brave garçon, au fond...

— One sale crapule ! M'fille, elle n'a djamai minqué di rin chez mi, s'mam ! Et ç'digotant, prind po lui tot l'pain di ravitalmint po lui to

seul, on' tartine comme ça qu'a mindgé po lui tot seul, et qu'a la laisse crever d'faim, m'fille, et n'veut pus d'lui, m'fille...

La fille, dans le coin, essuie un pleur.

— Mam, disent les enfants, vous n'aviez pas besoin de les exciter à se séparer. C'est votre faute...

Voyant ses batteries découvertes, la rossarde devient blême. Elle frappe un formidable coup de poing sur la table :

— Dji...

Mais la rage l'étouffe, Maggy s'approche et, doucement, lui donne une caresse sur la joue.

— Elle pleure, votre Ernestine, dit-elle, elle a de la peine, et c'est une si bonne fille ! Dites, faites-la retourner chez son mari, n'est-ce pas? Elle sera si contente ! Et j'irai le trouver, moi, de votre part, et je verrai qu'il la soigne bien... Elle sera heureuse, votre Ernestine.

Et de nouveau elle la caresse en lui souriant gentiment.

— Vos avez raison, mzelle, dit la femme, tout à fait calmée.

Six mois après, Ernestine courtisait un charretier et était en instance de divorce. Maggy la décida à rompre avec son amant, elle parvint à dissuader la mère de ses projets et à arrêter l'affaire. Finalement le mari revint à la maison « pour trois jours, afin de réfléchir ». Il y resta, et depuis, le ménage a vécu heureux comme dans un conte de fées.

Maggy finit par s'imposer complètement dans la maison. C'est elle qui était la maman, et elle faisait de la mère Hullens tout ce qu'elle voulait.

Celle-ci, en revanche, était devenue la protectrice attitrée de la « chanterie ». Maggy y mena plus d'une fois ses jeunes filles de la chorale pour s'amuser dans le verger et manger les pommes de Mme Hullens qui, douce comme une brebis, les regardait, maternelle.

Bien qu'elle ait gardé quelque chose de ses manières d'hurluberlu, elle a étonnamment changé au contact de Maggy. Maintenant encore elle ne peut pas en parler sans pleurer, et chaque semaine elle va prier sur sa tombe, à trois quarts d'heure de chez elle.

***

Dans une de ces masures délabrées qui encombrent la banlieue de Liége, au fond d'une grande chambre basse, un homme râlait sur un grabat.

Mais vraiment, il fallait y regarder à deux fois quand on entrait dans ce taudis, pour se rendre compte que c'était là une chambre de malade quand on poussait la porte, elle refoulait un monceau de loques et d'ustensiles et il sortait de là une odieuse puanteur. Une grande cuve, au milieu de la pièce, donnait l'idée d'une buanderie. Deux mioches ébouriffés, les jambes nues, barbotaient dans l'eau sale où macéraient des hardes. Au poêle, une pataude somnolente tripotait son fricot, parfaitement indifférente à tout ce désordre et au bruit de soufflet usé que faisait dans le coin la poitrine du tuberculeux.

L'homme gisait sur un lit sordide, qui semblait

ne faire qu'un avec la friperie, les casseroles, les sabots, les chaises percluses entremêlés en monceaux sur le sol. Son index décharné grattait obstinément la couverture. Il était jeune encore ; les traits étaient fins ; mais ce visage livide aux pommettes saillantes, où l'on devinait déjà la tête de mort, était concentré tout entier dans les yeux : deux grands yeux d'un bleu sombre, intelligents et doux, qui regardaient dans le vide, tout brillants au fond des orbites creusées.

Un hoquet le souleva soudain, et sa main, d'un geste brusque, se crispa à sa gorge, pour empêcher la toux d'éclater.

— Lisa, fit-il, en ravalant sa quinte. Lisa... la porte !

La femme jeta un regard vers la porte entrebâillée, fit « hem ! » et haussa les épaules. Mais le brouillard froid entrait en grosses volutes qui glissaient, au ras du sol, jusqu'au lit. Et soudain, la toux creva la poitrine. Le malheureux s'était relevé sur son séant, et tenait à deux mains ses poumons déchirés, les yeux fermés. Et quand ce fut fini, et qu'il eut craché son sang dans son mouchoir collant et essuyé la sueur qui inondait son front, il resta tout un temps immobile, accroupi, haletant, considérant d'un regard terrifié le genou squelettique sorti des couvertures.

— Lisa...

— Qu'est-ce qu'i t'faut? grogna-t-elle, stupide.

Elle avait claqué la porte et le considérait maintenant, les mains aux hanches. C'était une petite femme boulotte et flasque, honteusement sale et débraillée, l'air endormi et bougon.

Le malade prit sa main et la serra dans les

siennes qui étaient moites et brûlantes, et répéta : « Lisa... » avec des yeux suppliants de chien battu et des lèvres qui essayaient de sourire.

— Tu t'découvres toujours, dit-elle d'une voix aigre.

Il desserra son étreinte, la laissa rejoindre le coin du poêle, où elle restait des heures entières à contempler le vide. Il promena un regard désespéré sur les murs graisseux, la cuve, les gosses déguenillés, la porte qui s'était rouverte, l'immonde désordre du logis ; et quand il se fut bien rempli les yeux de toute cette misère, deux larmes coulèrent sur ses joues creuses, et il retomba sur l'oreiller, avec un sanglot qui, de nouveau, déchaîna la toux.

— F'raient bien d's'amener, ceux d'Saint-Vincent-d'Paul, bougonna Lisa, quand il eut fini.

L'homme eut comme un petit rire de pitié. Saint-Vincent-de-Paul !... Un bon monsieur pressé qui apportait chaque semaine un bon de pain et un de charbon, et qui restait à la porte par crainte de la contagion et parce que l'odeur le dégoûtait. Quelquefois, c'était l'autre, le vieux, qui n'avait pas si peur, et qui entrait, celui-là, et s'informait vaguement des besoins du ménage et de l'état du malade, et essayait même, avant de partir, quelques mots de consolation. Mais qu'y pouvaient-ils? Sa vraie, sa profonde et dure souffrance, celle qui lui perçait le cœur, qui pouvait la consoler, celle-là ; quelle main pouvait fermer cette blessure?

Le soir tombait maintenant : la mauvaise heure pour les malades.

On frappa à la porte.

— Ouais... glapit la femme.

Une légère silhouette de jeune fille se dessina dans l'embrasure.

— C'est ici chez M. Francken?

— Oui.

La visiteuse s'approcha du grabat.

— Bonjour, monsieur Francken. C'est le Père N... qui m'envoie. Comment allez-vous?

— Eh... on va comme on peut, mademoiselle. Vous êtes bien bonne... Je...

La toux, la terrible toux le reprenait, déchirante et sauvage.

— Vous avez de la fièvre, dit-elle ; tenez, j'ai quelque chose de bon pour vous.

Et, d'un sac à main, elle sortit une grappe de beaux raisins, qu'elle lui mit à la bouche, un à un, avec des gâteries de petite maman.

Puis elle sortit une bouteille de vin et en fit boire au malade dans un gobelet.

— Vous en prendrez encore tout à l'heure.

— Merci, merci... murmurait le phtisique, qui sentait comme une onde bienfaisante courir dans tout son corps.

L'obscurité envahissait la pièce.

— J'vas acheter du carbure, dit Lisa en soupirant. Et elle sortit.

La jeune fille s'assit sur une chaise boiteuse près du lit.

— Comment vous sentez-vous? demanda-t-elle.

— Oh! mieux, ça va mieux, merci...

— Oui, reprit-il après une pose, ça va un peu mieux... Mais... c'est tout de même une misère, n'est-ce pas, ma bonne demoiselle. Une misère... une misère... Regardez-moi ça, si c'est pas une pitié!

Il s'arrêta, ferma les yeux, et poursuivit, comme dans un songe :

— Un malade, pas vrai? ça devrait être dans une bonne chambre claire, bien chauffée, et bien propre, avec des rideaux, et des fleurs... oh ! j'aime tant ça, moi, des fleurs ! — Des fleurs !... Ah ! ben, oui ! regardez-moi ça : une pitié, que j'vous dis... Si j'étais bien soigné, il me semble que je reprendrais... peut-être... Mais non, c'est trop tard maintenant. Mes poumons s'en vont, voyez-vous... Écoutez.

Et il montrait sa poitrine en travail, qui semblait rouler des cailloux comme une bétonnière.

— Et ceux-là donc, les gosses : des malheureux ! C'est-y pas à pleurer tout de même? Ah ! mon Dieu, mes pauv' gosses, mes pauv' gosses ! Vot' papa qui voulait vous faire une bonne petite vie... Il est beau, vot' papa !

Il pleurait maintenant, sans essayer de s'en défendre, tout à sa plaintive confidence qui avait besoin de sortir, pour une fois.

— Et elle, elle ne fait rien de rien, poursuivit-il d'une voix dolente : une fainéante. Et elle se fout de moi : et c'est ça surtout qui me fait mal. Ah ! j'peux vous le dire. Je l'aimais bien, tout de même, ma Lisa, mais je vois bien maintenant qu'elle ne m'aime pas, elle. Elle m'a marié parce que j'avais un peu de sous. Maintenant, j'peux pus rin lui dire, pas un mot... qu'elle se fâche. J'suis juste comme un chien pour elle... Et c'est ça qui m'fait mal, voyez-vous, c'est ça qui m'f...

Une affreuse quinte le fit se soulever, avec des râles et des hoquets, et, tout en toussant, il pleurait et sanglotait comme un enfant.

Elle le recoucha, et comme elle se penchait pour lui essuyer le front de son mouchoir blanc, il sentit des larmes tomber sur ses yeux. Elle pleurait... Il lui prit la main et la serra étroitement, dans un élan d'infinie gratitude pour sa douce pitié. Et il la regarda.

Elle s'était rassise et demeurait silencieuse. Il ne voyait dans la pénombre que ses vêtements noirs, sa collerette blanche qui la rendait semblable à une enfant, et sous son grand chapeau, deux yeux profonds et doux qui brillaient comme un feu noir. Il s'attardait à la contempler, comme il eût fait devant une vision ; il souriait : dans l'apaisement de la détente qui se faisait en lui, il lui semblait qu'un ange était venu, le bon ange noir de la nuit, pour bercer sa souffrance. Il murmura encore : « Merci » avec une joie rajeunie où l'amertume s'était dissoute.

Et alors, d'une voix chantante et qui avait d'exquises tendresses, elle commença à lui parler du paradis, de l'espérance, de la souffrance et de l'amour, et de la passion de Jésus, et de la joie de souffrir pour Lui, par amour.

— Voyez, lui disait-elle, en lui montrant son rucifix, comme Il a été martyrisé, le pauvre Sauveur ; nous pouvons bien endurer quelque chose pour Lui, nous aussi, n'est-ce pas? Personne ne L'a consolé, et Lui, Il console si suavement ceux qui souffrent par amour pour Lui... Oh! c'est si bon de souffrir dans ses bras, sur son Cœur!... Souffrir passe, avoir souffert demeure...

— Oh! oui, oh! oui, répétait le malade, en caressant du doigt le crucifix de cuivre qui brillait dans l'ombre. Et il lui semblait sentir comme

Jésus berce sur son Cœur nos pauvres souffrances humaines, ces souffrances que déjà Il avait prises sur Lui dans son ample Passion. Toute sa piété, toutes les ferveurs de jadis lui remontaient dans le cœur maintenant, en grosses bouffées, soulevées par ces paroles qui n'étaient point des formules, mais qui étaient tout une vie d'amour qui s'exhalait devant lui. Et pour la première fois depuis bien longtemps, il sentit qu'il était heureux.

Quand elle partit, il lui demanda son nom.

— Je m'appelle Maggy, dit-elle, Maggy Lekeux ; je n'habite pas loin d'ici : rue de Hesbaye.

— Vous... vous reviendrez, mademoiselle Maggy ?

— Oh ! oui. Demain après-midi, j'ai congé ; je viendrai vous voir... si vous êtes sage.

Dans le brouillard froid du soir, l'ange noir circula longtemps dans les chemins boueux d'Ans, monta très loin, jusqu'à la campagne sombre, frappa à bien des portes branlantes, et, comme une bonne fée, fit briller des sourires dans maintes pauvres chambres.

Et très tard dans la nuit, on eût pu la voir assise dans sa chambrette, vêtue d'un long peignoir blanc, occupée à réparer une paire de bas qu'elle avait rapportée d'une des masures.

Quand ce fut fait, elle regarda les bas loqueteux où les ravaudages successifs formaient des bosses de diverses teintes, eut un soupir de pitié et murmura : « Pauvre fille ! » Alors, avec un sourire, elle ouvrit un tiroir de sa garde-robe, y déposa les vieux bas de pauvre, et prit à la place une paire de ses bas à elle.

— Ce sera pour aller voir son fiancé, dit-elle. Ce qu'elle va être contente !

Maintenant une grande fatigue lui fermait les paupières. Elle se mit à genoux devant une image du Christ et resta immobile, longtemps, à la regarder en souriant. Puis ses yeux se fermèrent et des larmes commencèrent à couler sur ses joues. Et à la voir agenouillée dans son vêtement blanc, pleurant d'amour devant Jésus, on eût dit que l'ange de la miséricorde, ayant rempli sur terre sa douce mission, était remonté au ciel devant la Face de Dieu.

Au pied de l'image un papier portait : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres, comme Moi je vous ai aimés. » Et maintenant, qu'elle avait saintement accompli le précepte, le Christ se penchait sur son âme, et son baiser lui soulevait la poitrine en de brûlants soupirs, et, délicieusement, divinement, Il lui faisait sentir comme Lui savait aimer.

Elle était prête pour l'œuvre du lendemain

— Bonjour, madame. Bonjour, monsieur Francken. Voyez ce que le bon Dieu vous en voie.

Sur le lit du malade, elle déposa un bouquet de roses, des roses toutes fraîches, qu'elle avait dû payer bien cher, à cette saison. Il eut un geste pour les caresser, sa figure s'illumina, il respira longuement le doux parfum, et seuls ses yeux purent la remercier.

Alors commença une belle scène.

— Madame, dit Maggy, nous avons le temps aujourd'hui. Nous allons arranger tout cela, voulez-

vous? Tenez, il y a déjà une bonne place à côté pour cette cuve.

En un clin d'œil la cuve eut disparu, au grand ébahissement des gosses. L'un d'eux se mit à geindre ; un carré de chocolat les eût vite consolés.

Elle avait mis un tablier poisseux qui traînait par terre, et rien n'était gentil comme de la voir dans cet accoutrement, telle une jolie Cendrillon, maniant avec prestesse le balai, la brosse et le marteau. Lisa, ahurie, se laissait faire, obéissante, et même peu à peu, elle s'éveilla à demi et sembla prendre goût à la besogne ; et, elle aussi, de ranger, de frotter, de gratter avec une conviction dont elle ne paraissait plus capable.

— Oh ! mademoiselle, dit-elle soudain, en voyant Maggy, les cheveux défaits, la sueur au front, ses bras fins tout souillés du torchon qu'elle venait de tordre, laissez donc, c'est pas des besognes pour vous, ça. Donnez, je...

Elle eut un grand rire clair.

— Mais, madame, la sainte Vierge a bien fait cela. Et c'est le petit Jésus qui l'aidait à porter les seaux. Nous devons leur ressembler un peu.

Le soir la chambre n'était plus reconnaissable. Chaque objet avait trouvé une place ; il y avait des rideaux aux fenêtres, le carrelage du sol apparaissait enfin, uni, lavé, brillant. Les enfants, assis autour de la table, un peu dépaysés tout de même depuis le départ de la cuve, partageaient leur attention entre des images et des brioches au beurre.

De tout ce temps, le phtisique n'avait pû articuler une phrase. Quand Maggy s'approchait et

qu'il voulait la remercier, un sanglot de joie lui coupait la parole.

Elle revint les jours suivants. Un jeudi on la vit arriver avec une grande brosse et des rouleaux de papier peint. Elle fit elle-même le travail avec Lisa : et le soir, les murs crasseux se trouvaient tapissés de bouquets blancs et roses : elle avait choisi un très joli papier parce que le malade avait une âme d'artiste qui aimait les belles choses.

Une autre fois, ce fut un lit pour les marmots qui fit son apparition, puis un matelas et des draps frais pour le malade. Quand elle n'avait pas le temps — il y avait tant de pauvres à soulager ! — elle y envoyait sa mère porter des œufs. Et celle-ci retrouvait, dans le ménage restauré, tantôt le manteau de Maggy, tantôt sa couverture, puis ses jouets et toutes sortes d'objets qui lui avaient appartenu. Elle ne s'étonnait pas, étant habituée à ces changements de domicile.

Un jour que Maggy se tenait assise au chevet du malade, qui baissait, il lui dit :

— Mademoiselle Maggy, tenez, quand je vous vois si bonne, et que je me dis que le bon Dieu est encore plus doux et plus gentil que vous, je ne sais plus comment Le remercier... Et j'ai parfois comme une grande envie de m'en aller, pour Le voir.

Il se tut, regarda longuement l'intérieur renouvelé sous ses doigts de fée, les rideaux blancs aux fenêtres, les cadres dorés aux murs, les belles fleurs dans un vase, devant lui, les enfants peignés et chaussés, et dit, lentement, très bas, les yeux fixés sur un rêve lointain :

— Aussi vrai, je peux partir tranquille maintenant, puisque vous m'avez promis de vous occuper d'eux. Et moi, je vais cesser de souffrir. Et il me semble qu'il me sera si doux de mourir, d'entrer dans la bonne Patrie comme vous dites...

— Quand vous serez chez mon gentil Seigneur, dites-Lui de ma part que... que je L'aime bien...

Et des larmes d'amour lui venaient aux yeux, à prononcer cette parole.

— Oh ! oui, je le sais bien que vous L'aimez, et c'est cela qui vous rend si bonne. Comme je Le prierai pour vous, là-haut ! Rien que pour cela, je serai content de partir.

Il mourut aux premiers soleils du printemps. La veille, le Père N... était allé le voir. Sa voix n'était plus qu'un souffle entrecoupé et rauque :

— Père, dit-il avec des halètements pénibles, j'ai beaucoup... j'ai beaucoup souffert dans ma vie. Mais le bon Dieu... m'a envoyé un ange, qui m'a appris... la joie de souffrir. Depuis qu'elle est venue, j'ai su de nouveau ce que c'était qu'être heureux... C'est un ange... et ma dernière pensée... sera pour elle. Oh oui ! c'est un ange... un doux ange du bon Dieu...

Il répéta encore, avec un long sourire :

— Un doux ange...

Ce furent ses dernières paroles.

VII

LE PRÉCEPTE DU MAITRE

> Je vous donne un commandement nouveau : c'est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés.
>
> (S. Jean, XIII, 34.)

Elle était naturellement charitable. Cette tendresse compatissante, ce généreux besoin de porter remède aux maux des autres, est peut-être le côté le plus saillant de son caractère.

Si elle s'était livrée à l'égoïsme bourgeois cette vertu eût sans doute dépéri : comme tant d'autres, Maggy eût bientôt découvert qu'il est dangereux de laisser parler son cœur ; et le souci de sauvegarder ses aises l'eût convaincue, elle aussi, que les pauvres ne sont pas tellement à plaindre, qu'ils ne méritent pas qu'on s'occupe d'eux, qu'ils sont dégoûtants et toujours prêts à abuser de la charité, qu'il ne faut pas être dupes, et autres sages raisons derrière lesquelles s'abrite notre ladre veulerie.

Mais l'amour de Dieu avait entretenu et avivé cette flamme. Car les deux amours n'en font qu'un. « Quand elle commence à aimer, écrivait-elle, l'âme s'élève vers Dieu. Et quand on aime

davantage, on se reporte vers le prochain en qui on découvre Dieu, et on imite Jésus dans son amour pour les âmes. »

Toute au désir de se dépenser pour Lui, elle Le servait dans ses membres souffrants ; et cette pensée lui rendait les pauvres infiniment chers. Elle n'avait pas peur de se laisser apitoyer par leurs misères, étant prête à l'avance à tous les sacrifices que lui coûterait cette compassion : et, avec un amour accru de tout celui du Christ dont le Cœur battait en elle, elle se livrait avec une sainte plénitude au mouvement de la pitié.

Elle fut sublime de charité. Pour soulager les pauvres, elle poussa l'oubli d'elle-même à sa dernière limite. On peut dire qu'elle les aima comme elle-même, et plus qu'elle-même : leur souffrance était sa souffrance, leurs larmes faisaient couler les siennes, et elle n'avait point de repos qu'ils ne fussent réconfortés. « Elle ne pouvait pas voir souffrir » — elle l'a si souvent répété ! — et devant une douleur, il fallait qu'elle découvrît le remède.

Un soir, très loin à Ans, elle trouva une personne malade. Il était trop tard, disait-on, pour aller au pharmacien. Il faisait un temps affreux. Mais la malade souffrait : Maggy redescendit en ville, acheta les médicaments, et revint, dans la nuit, les lui apporter. On m'a cité d'elle plusieurs traits semblables.

Elle se mettait à la place des malheureux. Quelqu'un vint un jour, tout scandalisé, lui dire qu'il avait vu chez les Marouf de la viande et du fromage à table pour le déjeuner. « Oh ! dit Maggy en riant, si nous étions à leur place, nous

chercherions aussi à nous payer de la viande et du fromage... »

Sa bonté, ses largesses furent inépuisables, comme l'amour qui brûlait dans son cœur. Elle ne vit aucune misère sans lui porter secours, aucune douleur sans la consoler. Elle fit à elle seule plus d'aumônes que plusieurs conférences de Saint-Vincent-de-Paul réunies.

Elle savait d'ailleurs organiser sa charité, donner à bon escient et d'une façon pratique, mais toujours largement et sans trop s'attarder à l'aigre discours de la prudence : le cœur avait le dessus sur la raison. Elle ne calculait pas son aumône d'après ses ressources, mais d'après les besoins à soulager : et elle donnait jusqu'à suppression de la misère.

Aussi, dès les premiers jours du mois, son traitement avait fondu en charité. Alors elle allait mendier : et, deux fois charitable, elle apprenait aux riches à donner et à être chrétiens. Elle recueillit ainsi des sommes étonnantes. Le Père N... lui ayant une fois avoué qu'il était sans ressources pour l'œuvre, le jour même Maggy lui apporta mille francs.

Après l'argent, c'étaient ses bijoux, ses vêtements, son linge qui y passaient. Elle se dépouillait de tout. Ayant donné ses robes, elle portait les vieux vêtements de ses sœurs.

Cela ne suffisant pas, elle se mit à emprunter. A la Noël 1915, elle demanda aux « petites » de la chorale : « Que désirez-vous comme cadeau? » Toutes demandèrent des objets d'habillement, robes, souliers, etc... Cela représentait une somme énorme. Sans sourciller, Maggy se mit en devoir

d'acheter le tout à crédit. Mais le Père intervint, et il dut la menacer de démission si elle ne renonçait pas à son projet : elle acheta autre chose, toujours à crédit.

Quelques jours plus tard, elle reçut une grosse facture pour l'habillement des enfants de chœur Elle n'avait plus un sou. Elle dit à Jeanne : « Va prier, moi je vais chercher de l'argent. » Et elle alla emprunter quelques centaines de francs.

A force de donner sans mesure et de faire des dettes, son arriéré allait grossissant de mois en mois. Sans cesse, elle était relancée par les créanciers. Elle frappait à toutes les portes pour battre monnaie, empruntait à l'un pour en payer un autre, et en était réduite aux expédients. Elle fit si bien que quand elle mourut la pauvre petite laissait des milliers de francs de dettes.

Ceci ne manquera pas de faire grommeler les épiciers pour qui le résumé de la vertu est d'avoir des livres en règle. Voici qui les scandalisera bien plus : quand elle se trouva aux abois, Maggy devint voleuse !

Quand ses armoires furent vides, ce fut le tour de celles des parents ; après ses effets, les leurs commencèrent à prendre le chemin des quartiers pauvres. Linge, chaussures, mobilier, objets de cuisine, tout disparaissait comme en une maison hantée.

— Tiens, disait parfois le Père N... à ma mère, j'ai vu chez X... quelque chose qui était chez vous hier.

— Cela ne m'étonne pas, répondait-elle.

Il arrivait que des enfants pauvres vinssent sonner à la maison pour mzelle Maggy.

— Elle n'est pas là. Pourquoi est-ce?

— Nous venons prendre un paquet.

Et l'on découvrait dans la chambre de Maggy un ballot de vêtements, de victuailles et d'ustensiles qu'elle avait préparé pour eux.

Un jour, mon père constata que ses meilleures chaussures avaient disparu. Maggy confessa qu'elle en avait eu besoin pour les noces d'un pauvre houilleur. « Tu as encore d'autres souliers, mon papke, dit-elle, et lui n'avait que des sabots ; il lui fallait tout de même des souliers, au pauvre garçon, pour se marier ! »

Et comme il n'avait pas l'air trop convaincu :

— Je t'en achèterai, d'autres, mon mignon, mais je n'avais plus d'argent alors... Et puis, le bon Dieu t'en rendra cent paires, de souliers, en paradis !

Une autre fois, ma mère ne trouva plus de bas dans sa garde-robe.

— Maggy, dit-elle, tu as donné mes bas !...

— Chérie, dit Maggy, tu peux en acheter tant que tu veux, toi, et ces braves gens devaient courir pieds nus. Il faut bien partager...

— Oui, mais c'est plus que partager, cela !

Maggy lui sauta au cou, et l'embrassant :

— Ils étaient si contents, ma petite mamke ! N'est-ce pas que tu es heureuse d'avoir fait des heureux?

Que vouliez-vous répondre à semblables arguments?

Elle savait bien, d'ailleurs, qu'il y avait, tacitement, accord de principe. Et elle s'enhardit d'autant : elle fouilla dans les tiroirs, vendit toutes les pierres précieuses qu'elle put trouver, fit main

basse sur des bijoux de grand prix, derniers vestiges d'une opulence passée, et les porta au mont-de-piété : c'est là que ma mère les retrouva après la mort de la petite.

Je ne prétends pas qu'il n'y eût point là un accroc à la vertu de justice, mais Maggy ne s'en rendait pas compte.

D'ailleurs, pour juger la conduite d'un homme, il faut se mettre dans son plan. Chez les âmes parfaitement généreuses, il arrive que l'idée de perfection transcende celle de devoir et l'idée de charité celle de justice, au point de voiler la donnée inférieure.

Pour Maggy, l'argent n'existait pas ; il n'était à ses yeux qu'un instrument de charité et n'avait pas d'autre sens. Et, prêtant aux autres les mêmes dispositions généreuses, elle tomba facilement dans un travers qui était chez elle une vertu.

L'histoire des saints est pleine de ces généreux péchés. On connaît le très contestable expédient de saint François, qui, n'osant donner à un pauvre son manteau, qui ne lui appartenait pas, ne trouva rien de mieux que de lui dire : « Prends-moi ce manteau, et quand on voudra te l'enlever, ne le lâche que quand on te l'aura bien payé (1), » — et la conduite plus incorrecte encore du bienheureux frère Junipère qui, ayant entendu qu'un frère malade avait envie de manger une patte de cochon, courut couper la patte au premier porc qu'il rencontra, et fit ensuite au paysan furibond un si touchant sermon que celui-ci

(1) Voir Le Monnier, *Histoire de saint François d'Assise*, t. II, p. 260-261.

vint offrir au couvent le cochon tout entier (1).

Saint Pascal Baylon surtout fut un voleur invétéré. Ni menaces ni prières ne purent le corriger. On avait eu l'imprudence de lui confier la charge de portier :

« Lui, si probe, il volait quand il s'agissait des pauvres. Tout ce qui lui tombait sous la main y passait.

« Un jour, il avisa le quêteur : « Ayez la bonté, « lui dit-il, d'aller en ville mendier du pain pour « nos religieux, car il n'y en a pas pour le dîner. »

« Émoi du frère qui, la veille, avait rapporté une abondante provision : « Ah ! sans doute, vous « aurez tout distribué, mais voyons. »

« Entraînant Pascal, il cherche un peu partout et finit par découvrir une corbeille pleine, mise en réserve pour les pauvres. Indigné, il prend la corbeille, et, le saint à sa remorque, court chez le Père gardien (2) : « Voilà, s'écrie-t-il, hors de lui, « voilà ce que fait Pascal. Ce que nous quêtons « péniblement, lui le distribue sans compter. « Est-ce juste? C'est lui qui fait le généreux à nos « dépens. Et les bienfaiteurs, que diront-ils de ces « folles prodigalités?... »

« Le gardien laissa passer l'avalanche, calme et presque souriant. Pascal semblait un coupable pris en flagrant délit : pas un mot.

« Quand l'accusateur se tut, le supérieur l'exhorta au calme, et, avec une pointe d'ironie :

(1) *Vie du frère Junipère*, en appendice des FIORETTI. — Cf. JOERGENSSEN, *Saint François d'Assise*, 166 et suiv., et Henri GHÉON, *Le Crime de frère Genièvre*, farce franciscaine en trois scènes (Jeux et miracles pour le peuple fidèle, 3e série, édit. de la *Revue des Jeunes*, 1924).

(2) C'est le titre du supérieur, chez les franciscains.

« Qu'en puis-je, moi, si le frère Pascal est un « saint? Avec de tels sujets on ne fait pas ce qu'on « veut (3). »

De pareils procédés étaient tout à fait conformes au tempérament de Maggy. D'avoir vu une misère lui donnait la fièvre, et il n'est pas de moyen auquel elle n'eût recours pour y subvenir.

Et puis, dès qu'elle voyait un bien à faire, elle le voulait d'une volonté éperdue qui faisait taire dans son esprit toutes les objections. Et ici, le bien était immense, car toujours, au delà de la charité matérielle, elle entrevoyait l'aumône spirituelle.

Cela lui perçait le cœur de voir ces malheureux si pauvres des vraies richesses, si éloignés du doux Royaume où elle-même goûtait une joie si pure ; elle eût voulu leur faire partager à tous son bonheur, et elle voyait dans cet apostolat la forme la plus haute de la compassion. Aussi, elle y mettait une véritable obstination.

Son cœur lui avait appris d'ailleurs à le faire avec un art exquis. Elle apparaissait chez le pauvre comme une porteuse de joie. Elle savait que le misérable qui souffre et qui a faim n'est guère disposé à entendre des sermons ; elle voyait bien que pour lui faire accepter l'aumône du Ciel, il fallait d'abord lui faire celle d'un peu de joie terrestre, et que pour guérir ces cœurs ulcérés il y fallait verser, avec une main très douce, le baume de la charité.

(3) P. Ignace Beaufays, *Saint Pascal Baylon*, p. 101-102 (Picard-Balon, Namur).

« L'âme apôtre, écrivait-elle, répand la joie dans le cœur du pauvre égaré qui avait oublié son Dieu. Il souffrait, le malheureux, d'être séparé de la source de tout bien, mais il était devenu complètement aveugle, et il ne connaissait plus le chemin qui conduit à Dieu.

« En rencontrant l'âme apôtre, il a trouvé le guide qui devait le ramener *doucement* dans la voie ; peu à peu ses yeux se sont rouverts à la lumière de la foi et le bonheur est rentré dans son cœur avec la grâce divine. Quelle mission consolante : apôtres du Sacré Cœur ! Et comme on peut nous appeler avec raison les apôtres de la sainte joie !

« N'apportons jamais auprès de l'âme à convertir un visage trop austère, un langage trop sérieux : parlons simplement, comme Jésus, en paraboles, en faisant glisser à travers un sourire les leçons plus sévères, afin qu'elles ne soient pas immédiatement repoussées.

« Devenons pour le pauvre comme un rayon de soleil du bon Dieu, qui réjouira sa demeure, réchauffera son cœur et le ramènera au bien. O mon Jésus, je veux désormais être saintement joyeuse, m'efforçant d'oublier mes propres tristesses pour ne pas en affliger les autres et contribuer au contraire à leur bonheur.

« ...Il faut nous livrer aux âmes avec une exubérance d'amour qui fasse découler la grâce de notre cœur dans les leurs. »

Se livrer, s'aliéner, se donner en pâture à toutes les faims, tout entière, quoi qu'il pût en coûter, jusqu'à épuisement, telle fut sa vie. Pour sauver une âme, elle consentait tous les efforts ; des

marches d'une lieue par monts et par vaux ne l'effrayaient pas. Pour vaincre de vieux pêcheurs, elle déployait, des mois durant, toute une stratégie ; mais surtout elle y apportait de l'amour ; elle gagnait leur cœur : et quand toutes les instances avaient échoué, elle leur disait, comme dernier argument :

— Dites, faites-le... pour me faire plaisir.

Et ils se rendaient. Elle les amenait à confesse ; et le lendemain elle se levait très tôt, allait à leur logis, et, pendant qu'ils étaient à l'église pour communier, elle leur préparait un bon déjeuner — chocolat, gâteau, bonbons — pour leur faire fête quand ils rentreraient.

Il n'était pas possible de lui résister : sa douceur, sa bonté, sa conquérante gentillesse avaient raison des plus mauvaises volontés et neutralisaient l'aigreur de toutes les rancunes.

Une certaine dame avait été congédiée de la chorale parce qu'elle chantait faux. Vexée et humiliée, elle ne prétendait plus mettre les pieds à l'œuvre.

Maggy alla la trouver, et un sourire chassa tout ce fiel :

— Je retournerai, dit-elle, pour vous, mademoiselle Maggy. Il m'en coûte, mais pour vous je ferais tout au monde.

Une des chanteuses avait un caractère impossible. Tous les quinze jours, elle était sur le point de donner sa démission. Maggy souffrait intimement, rien qu'à sa vue et à son contact. Elle résolut de s'attacher à elle. Elle se mit à la visiter la cajolait, l'invitait à la maison, malgré les observations de maman qui la trouvait insupportable,

et, négligeant pour elle ses vraies amitiés, en fit son amie. Ce fut pour elle une pénitence très dure, mais son « amie » resta à la chorale, et Maggy, peu à peu, lui fit grand bien.

Elle était si attirante, elle avait une façon de sourire si aimable en regardant les gens, que bien souvent cela suffisait à les gagner.

— Ne viendrez-vous pas à la Hesbaye? demandait-elle.

— Vous y êtes, vous?

— Oui.

— Eh bien ! nous irons alors.

Dans les familles pauvres où il n'y avait plus de mère, Maggy la remplaçait, faisant le ménage, s'occupant de tout, prenant sur elle tous les besoins. Et, devenue l'âme de la maison, elle faisait tout ce qu'elle voulait de « ses enfants ».

Pourtant ceux-ci n'étaient pas toujours sages.

Dans une ruelle perdue d'Ans, habitait un houilleur qui, depuis longtemps, n'allait plus à l'église. Maggy l'avait entouré de gâteries. Elle devait y aller la nuit, car l'homme rentrait tard. Il vivait seul ; elle était devenue sa petite maman, et chaque fois elle lui apportait quelque nouveau cadeau, et puis, après l'avoir choyé, le catéchisait doucement. L'enveloppe était dure, mais peu à peu, le brave homme s'était laissé convaincre, et enfin il avait promis de faire ses pâques le jour de la Sainte-Barbe.

Maggy l'avait amené à confesse la veille. Le matin venu, toute joyeuse, elle alla à l'église, pour lui faire accueil. Elle avait mis en son honneur son beau chapeau de velours.

Il ne vint pas. Maggy monta à Ans. Il faisait un temps abominable ; les bourrasques lui jetaient des paquets de pluie à la figure, les chemins en pente étaient de vrais torrents, et l'eau giclait dans ses souliers. Elle était toute mouillée en arrivant à la porte du houilleur. Elle frappe : pas de réponse. De tout son cœur, elle prie pour son cher converti. Et elle demeure là, dans le vent et la pluie diluvienne, frappant, appelant, priant. Et soudain, une rafale emporte son chapeau qui s'en va rouler dans le ruisseau.

Enfin, au bout d'une demi-heure, la porte s'ouvre.

L'homme, grondant et titubant, la fait entrer sans mot dire, et s'affale en rotant sur son lit. La chambre est saturée d'une puanteur d'alcool.

— Eh bien, mon brave monsieur Skalougne?...

Mais elle ne parvient à en extraire que des grognements enroués.

Enfin, d'une voix pâteuse, il avoue qu'il a eu trop de joie d'avoir été à confesse, et qu'il a ressenti le besoin d'aller fêter sa conversion à l'estaminet, et qu'il en est revenu complètement saoûl.

Maggy est navrée. Elle ne lui fait pas de reproches, mais elle cherche à lui faire comprendre qu'il attriste le bon Dieu, et elle-même, et elle lui montre ses vêtements tout trempés, son beau chapeau souillé qu'elle avait mis pour lui, et ses cheveux défaits.

— Dire que j'avais tant fait pour vous ramener au bon Dieu !... Et vous auriez été si content, monsieur Skalougne !...

Mais tout est inutile : il est abruti par la cuite,

et, finalement, se met à ronfler lourdement. Maggy met une médaille sur la chemise maculée de l'ivrogne, et s'en va en priant.

Il fit ses pâques à la Noël suivante, cette fois ans passer par le cabaret.

Un homme, perdu de mœurs, avait ses deux fillettes en classe chez Maggy. Elle se mit en relations avec sa mère, qui habitait Verviers. Celle-ci lui envoyait l'argent destiné à son fils, et là aussi Maggy devint la maman du triste ménage. Elle y allait tous les jours, veillant à tout, prodiguant les bontés et les douces paroles. L'homme finit par se convertir, changea de vie et devint très pieux. Depuis, toute la famille fréquente assidûment l'église des Pères.

Tout cela demeurait ignoré. Ma mère n'apprit ce fait, comme bien d'autres, que plus tard, par une lettre de Verviers. Étant allée visiter cette famille, elle y trouva toutes sortes d'objets et de vêtements qui avaient appartenu à Maggy.

Une vieille malade croupissait dans un taudis puant. Comme elle était Allemande et que le logis était par trop infect, personne n'en prenait soin, et elle était, corps et âme, très misérable, Maggy s'en chargea. Pendant longtemps elle y alla tous les jours, arrangeant son ménage, faisant ses courses, lui donnant les soins les plus répugnants, lui prodiguant le dévouement comme si la vieille eût été sa mère. Bien qu'elle ne reçût guère en retour que des horions et des plaintes, elle avait pour l'infirme des délicatesses d'ange. A la Noël, après avoir passé toute la nuit à prier

et toute la journée à s'occuper de ses œuvres, elle descendit chez sa malade, lui apporta des douceurs, des images, des cadeaux, et, encore qu'elle fût épuisée, lui chanta des cantiques afin qu'elle eût, elle aussi, dans sa détresse, quelque chose de la joie de Noël.

Le docteur, ayant appris que sa cliente avait une garde-malade si dévouée, demanda un jour aux voisins :

— Qui donc paye cette demoiselle?

— Oh! lui répondit-on, c'est Mlle Maggy : c'est le bon Dieu qui la paye.

Il faudrait des volumes pour citer tous les traits de ce genre. Avec une ivresse de charité, Maggy avait donné aux pauvres toute sa vie, tout son temps, toutes ses forces : il n'y avait plus rien qui fût pour elle. Qu'il me suffise de dire qu'elle visitait ou secourait près d'un millier de familles, et que chacun de ces pauvres logis fut témoin de quelque touchante histoire.

Quand on songe à la somme incroyable d'efforts qu'elle a fournie pendant sa courte carrière, on demeure stupéfait, et l'on se demande où elle trouva le temps et les forces de pourvoir à ce formidable labeur. Ah! nous ne savons pas les énergies que Dieu a déposées en nous pour le bien! Elles sommeillent sous l'égoïsme : et seules les âmes héroïques ont exploré tout le domaine de leur être et découvert tous leurs trésors ; seules elles ont converti en actes toutes leurs possibilités de beauté, parce qu'en elles l'amour a resplendi, mettant les ressources en œuvre, faisant monter les sèves latentes, les épanouissant comme

autant de belles fleurs offertes à son rayonnement.

Maggy avait su aimer : et elle était belle comme une rose qui s'ouvre le matin et qui baise le soleil d'un virginal baiser.

VIII

LE SECRET DE MAGGY

> Celui qui demeure en moi, et moi en lui, porte beaucoup de fruit. Car vous ne pouvez rien faire sans moi.
>
> (S. Jean, XV, 5.)

1. L'âme de tout apostolat.

Maggy fut prodigieuse d'activité dans son apostolat. Mais ce qui est plus surprenant peut-être, ce sont les fruits de son humble labeur. Nous avons connu de ces jeunes filles qui consumèrent leur vie en héroïques et silencieux dévouements : la femme, pure et aimante, maternelle, donc généreuse d'instinct, semble avoir pour ce noble rôle une vocation de nature. Mais qu'une faible et timide petite institutrice soit parvenue en peu d'années à imposer son idéal à un groupe nombreux, à établir sur des milieux revêches et grossiers une influence prépondérante, à forcer toutes les mauvaises volontés, à faire des centaines de conversions, c'est là une chose assez inouïe : et le fait vaut bien qu'on l'interroge pour lui demander son secret.

Ce secret est simple ; il est très simple parce qu'il est divin. Maggy fut apôtre parce qu'elle fut sainte ; elle réussit parce que le véritable auteur de son action fut non pas elle, mais Dieu.

Si on l'eût interrogée sur la cause de son succès, sans nul doute elle eût répondu : Ce n'est pas moi qui opère cela : c'est *Lui*, et moi, je n'ai qu'une seule chose à faire en cette œuvre, me mettre entre Ses mains pour qu'Il puisse m'employer.

Dieu seul fait le bien, l'Esprit souffle où Il veut, et Il n'a besoin pour cela de l'aide de personne. Si, Il a besoin d'une chose, et d'une seule : le don de notre cœur. Dieu ayant créé l'homme dans une pensée d'amour, se penche sur lui et écoute attentif, le rythme de son cœur : et si ce cœur bat à l'unisson du Sien, alors cet homme a rempli son destin. Ayant fait ce prodige d'audace de poser en face de Lui, l'unique et souverain Vouloir, une créature *libre*, Dieu a besoin, pour réaliser ses plans sur l'univers, que cette créature, qui lui échappe pour un temps, se remette spontanément dans Sa main, et, par l'amour, identifie sa volonté avec la Volonté divine : alors Dieu épouse cette volonté, Il prend à son compte toutes ses œuvres, et cette activité devient divine et prend une efficacité surhumaine. Avec cet amour que Lui offre l'homme, Dieu fait de la grâce, et cette grâce Il la répand sur le monde. Et c'est là tout l'apostolat.

Mais cette idée est trop surnaturelle, et l'on n'a pas assez de foi pour y adhérer.

En ceci, l'ineptie des chrétiens tient du paradoxe. Je parle des chrétiens militants, des hommes d'œuvres, de ceux qu'on appelle les apôtres. On

les voit se démener, s'épuiser en mille activités diverses, oubliant l'unique chose nécessaire, convaincus, semble-t-il, qu'ils rendent service à Dieu, et que le Tout-Puissant a besoin de leur aide. Et tout préoccupés à Le secourir, ils n'ont plus le temps de L'aimer.

Au lieu de s'approcher sans cesse de Dieu, pour y trouver la grâce, ils Lui tournent le dos pour s'approcher des hommes et leur faire *eux-mêmes* du bien, les pauvres ! oubliant qu'ils ne sont que des intermédiaires, et qu'ils ne valent que par leur contact avec Lui.

C'est la grande hérésie moderne : *l'hérésie des œuvres*, cette hérésie pratique par laquelle l'homme affirme dans toute sa conduite que c'est lui qui convertit et non pas Dieu. Nous assistons à un splendide renouvellement de l'esprit apostolique, mais cet apostolat est presque toujours vicié parce que ses auteurs, absorbés dans la politique, les cercles, les syndicats, les « dramatiques » et les fanfares, ne trouvent pas le temps d'être d'abord chrétiens et oublient l'œuvre unique : et leurs œuvres, entachées d'amour-propre, sont inutiles pour le règne de Dieu.

Qu'ils se sanctifient d'abord : alors seulement ils Lui seront utiles.

Un jour un grand d'Espagne demanda à saint Pierre d'Alcantara :

— Père, que faut-il donc faire pour sauver le pays de cette marée d'impiété et de corruption?

— C'est simple, répondit Pierre, devenez un saint, et moi aussi.

Un homme fait du bien exactement dans la mesure où il aime Dieu, que cet homme soit

ministre ou instituteur, missionnaire ou balayeur de rues. Et si l'on veut trouver les véritables apôtres, c'est derrière les grilles des couvents de clarisses qu'il faut aller regarder, ou parmi ces modestes âmes que nous coudoyons sans les voir, tellement leur vie est humble et tournée en dedans, mais qui, toujours agenouillées, brûlent devant Dieu comme des cassolettes pleines d'encens. Celles-là ont cru, et elles ont eu le courage de vivre leur foi. Merveilleusement pures et ardentes, elles ont progressé vers les cimes par ce double et constant effort de détachement du monde et d'adhésion à Dieu, de renoncement au créé et d'union au divin, ces deux démarches corrélatives, qui, s'aidant l'une l'autre comme les battements de deux ailes, élèvent l'âme, d'une sûre et victorieuse ascension, jusque dans le sein de Dieu. Elles se sont données sans compter à l'amour, et, « achevant dans leurs membres ce qui manque à la passion du Christ », elles ont fécondé cette passion, en prenant sur elles au nom de l'humanité, ce que le Christ avait consenti pour elles.

« Les âmes victimes, dit le Père Capelle (1), sont vraiment celles qui dominent leur siècle et qui le protègent... Elles sont les continuatrices directes de l'Œuvre du Christ. »

Maggy était de celles-là. Le mystère de ses prodiges de grâce fut un cœur où le Christ vivait sur les ruines de l'autre vie. Tout son secret fut son amour.

(1) P. Louis Capelle, S. J. *les Ames généreuses.* (Beauchesne, 1920).

2. *Le grain qui meurt.*

Sa vie se résumait maintenant en ce saint abandon à l'amour.

Elle s'était plongée dans l'abnégation au point de s'y perdre. Chaque minute de ses journées était marquée de la touche austère du renoncement, et la moindre parcelle de sa vie était offerte à l'immolation.

Cette accumulation de besognes avait complètement accaparé sa liberté ; et comme tout ce qu'elle faisait lui était naturellement odieux, sa vie était tissée dans la souffrance.

Elle ne prenait jamais une distraction : plus jamais un plaisir, une lecture agréable, une conversation divertissante. Toute son activité était tendue dans un rigide devoir.

Mais cela ne lui suffisait pas. La sainte folie de la croix l'avait saisie, et, devenue insatiable, elle recherchait en tout l'amère liqueur qui l'enivrait d'amour.

Elle portait un rude cilice en crin et parfois une chaîne garnie de pointes, elle si sensible qu'autrefois on n'avait jamais pu la décider à porter des bas de laine. Son déjeuner du matin consistait en une grosse tartine à la mélasse, comme celles des pauvres : elle mettait le beurre de côté pour le donner ; son souper était parfois le grossier repas d'une famille de houilleur, et plus c'était dégoûtant, plus elle était contente. Elle devait pourtant faire un grand effort sur elle-même, pour mettre les lèvres à la tasse encore

souillée qui venait de servir — à qui? — et dont elle usait en riant, ne permettant pas qu'on la lavât. Elle ne se garantissait ni du soleil, ni du froid, ni de la pluie : on la voyait parfois, en plein hiver, arriver chez des amis les bas tout trempés et les pieds glacés, et on devait la contraindre à changer de chaussures.

Avant la Noël de 1915, elle dit à Jeanne : « Nous allons faire une neuvaine de sacrifices et de prières, pour la conversion des pécheurs, car il faut qu'à Noël nous ayons beaucoup de conversions. Pour cela nous irons par tous les temps sans nous plaindre du froid ni de la fatigue ; et si on s'oublie, on aura la charité de se rappeler mutuellement au devoir. »

Sa plus grande souffrance physique était cet état d'affreuse fatigue dans lequel elle vivait constamment. Elle l'entretenait et l'augmentait à plaisir, ne prenant de répit qu'à toute extrémité. Dans ses visites les plus tardives, elle se contraignait souvent à rester debout malgré l'éreintement. Un soir qu'à bout de forces, Jeanne et elle étaient entrées chez des amis pour prendre un peu de repos, les enfants vinrent à elle aussitôt et lui demandèrent de faire de la musique. Elle se mit au piano, joua, chanta, et amusa les petits durant trois quarts d'heure, ajoutant cette fatigue aux autres. Comme elles sortaient, Jeanne lui demanda :

— Comment peux-tu être si gaie et si alerte, Maggy, alors que tu as peine à te soutenir?

— Il faut bien oublier sa fatigue, répondit-elle, pour faire plaisir aux autres.

Quand elle rentrait de ses randonnées elle était

si exténuée qu'elle devait parfois se jeter da
un fauteuil et y rester quelques minutes, iner
les yeux fermés, avant de pouvoir reprendre co
tact avec la vie.

— Tu travailles trop, petite, lui disait la mam
désolée.

— J'aurai le Ciel pour me reposer, réponda
elle en souriant.

Et après cela, c'était souvent, on l'a vu,
travail de nuit, et pour finir, une longue orais
à genoux, où la chair achevait de se consumer

Comme Jeanne lui reprochait un jour d'e
gérer ses veillées :

— Je le sais bien, dit-elle, mais je serai h
reuse de pouvoir dire que je n'aurai pas per
mon temps ici-bas.

Et comme Jeanne insistait, et la suppliait
prendre du repos :

— Oh ! non ! s'écria-t-elle, Il ne s'est pas
posé, Lui ! Il nous a donné toute Sa vie, et I
expiré sur une croix pour nous. Est-ce que n
ne ferions rien, nous, pour Lui gagner quelq
âmes ?

« O mon Jésus, écrivait-elle, je veux être vo
petite apôtre. Vous cherchez des cœurs qui
dévouent à votre amour : voilà le mien, je V
le donne sans réserve, Vous remerciant mille
de l'honneur que Vous me faites... J'irai, s'i
faut, *au bout de mes forces* pour Votre amour

Le Père N... lui disait : « Vous vous ruinez, c
un piège du démon. » Rien n'y faisait. Elle-mê
se rendait compte de l'outrance de son labeu
« Je sais bien que je travaille beaucoup, écriv
elle, peut-être même un peu plus que je n

puis faire normalement. » Mais elle n'était plus dans la voie normale, elle l'avait dépassée, elle était portée par le souffle de l'amour, elle était prise dans la tempête de la divine folie et ne pouvait plus lui résister. « La Charité du Christ nous presse, » avait-elle écrit sur un billet qu'elle portait sur son cœur, et elle ne pouvait plus rien contre l'emprise de cette Charité qui l'avait subjuguée.

N'était-elle pas franciscaine d'ailleurs, et n'est-ce pas ainsi qu'en avait agi saint François? Elle avait si souvent relu sa vie de séraphin terrestre : elle se rappelait ses jeûnes, ses veilles, ses pénitences outrées, son candide dédain des règles de la prudence ; elle entendait son brûlant colloque avec le Crucifié : « Règle ton amour, avait dit le Christ à François, car la vertu doit être ordonnée » ; et, comme une flamme, la réponse avait jailli : « O Christ ! Tu m'as dérobé mon cœur, et Tu me dis de le régler pour aimer !... Tu n'as pas su Te défendre de l'amour, Toi, Tu ne T'es point retenu avec sagesse quand, du haut de la croix, Tu embrassais les hommes avec une telle ivresse ! Alors, si je suis à mon tour enivré par l'amour, qui peut me reprocher d'être devenu fou?... »

Et puis elle avait une raison à elle d'en agir de la sorte, qui faisait rentrer tout cela dans l'ordre de la sagesse et de la divine prudence, une raison profonde, étonnante et sublime, que les autres ignoraient et qui marque le dernier terme de son effort éperdu vers les cimes du sacrifice : elle savait qu'elle n'en avait plus pour longtemps et qu'elle s'acheminait vers la mort, vers une mort merveilleuse et féconde qui valait mieux que la vie, et

que le Christ avait agréé ce dernier don d'elle-même. Et donc désormais, semblable au soldat qui s'en va à un inéluctable sacrifice, elle ne ressortissait plus à la prudence ordinaire, elle pouvait dépenser sans compter, n'ayant plus qu'à liquider ce qui lui restait de forces dans une vie où chaque jour était la page d'un testament.

3. L'épouse du Christ.

L'oblation était parfaite : elle avait « perdu son âme », et désormais cette âme était sauvée et allait vivre dans l'amour.

Le renoncement à soi-même et l'union avec Dieu ne sont que les deux faces d'une même chose qui est l'amour. Si la plupart des hommes ne parviennent pas à aimer Dieu, c'est qu'ils n'ont pas le courage de se renoncer.

L'amour est, de son essence, une projection de l'être hors de soi-même dans autrui : aimer, c'est s'oublier pour vivre en un autre, et pour lui ; c'est sortir de sa vie propre, de ses intérêts, de ses pensées, de ses désirs, pour épouser la vie, les intérêts et tout l'être de l'aimé ; c'est tellement se perdre en lui, s'identifier avec lui, que notre seul bonheur est de le voir heureux.

Dès qu'il aime, l'amoureux s'oublie ; il fait abnégation de lui-même pour ne penser plus qu'à sa bien-aimée ; pour elle il ferait tous les sacrifices : et cet homme qui était lâche et égoïste, l'amour le rend fort et désintéressé jusqu'à l'héroïsme. Il en va de même de l'amour de Dieu,

car il n'y a qu'un amour : l'objet varie, mais le cœur est le même.

Et donc, il est certain qu'à tout progrès dans l'abnégation correspondra un progrès dans l'amour, que chaque sacrifice consenti aura comme résultat un essor nouveau dans la ferveur, et que la moindre de nos générosités nous rapproche de cette vie extatique où l'âme ne fait plus qu'un avec le Bien-Aimé.

Maggy était libre pour l'envol de l'amour ; son cœur purifié était apte à goûter Dieu et à s'unir à Lui. Et l'union s'était faite, dans une joie et une suavité ravissantes, qui l'avaient payée au centuple de tous ses sacrifices.

« Oh ! quelle vie merveilleuse est devenue la mienne ! m'écrivait-elle un peu avant la guerre. Etre l'épouse de Jésus... sa petite épouse chérie et sans cesse choyée ! L'avoir toujours, toujours à mes côtés et dans mon cœur ! Quel rêve de joie ! Quel rêve d'amour !

« Oh ! comme Il gâte la pauvre petite âme qui s'est livrée à Lui, et quel tendre Époux est notre doux Seigneur ! Toujours je sens qu'Il me regarde, avec des yeux que l'amour rend si doux, avec si un exquis sourire... Et je n'en puis plus de bonheur, de sentir ce regard, de sentir que Jésus m'aime ! J'entends sa voix au fond de mon cœur, qui me redit cette chose qui m'enivre ; je sens sa caresse sur mes yeux, je sens son baiser sur mes lèvres, et alors, je ne puis te dire ce que je deviens. Chacun de ses baisers laisse dans mon âme une douceur étrange et persistante qui me poursuit partout, et il me semble que je brûle en dedans et que je souffre de trop de joie. Quand je suis fatiguée Il

me berce doucement comme une petite enfant, et quand j'ai un chagrin, Il me prend dans ses bras et met ma tête sur son Cœur... Et comment pourrait-on encore sentir alors la tristesse ou l'effort? Oh! je suis si heureuse, si heureuse! Quelquefois j'ai les yeux pleins de larmes et on croit que je suis triste et que cela ne va pas, mais c'est d'être trop heureuse, et d'aimer mon Jésus au point de ne plus pouvoir porter le poids de mon amour... Qu'ai-je donc fait pour que mon très doux Seigneur abaisse son regard sur sa petite servante, pour qu'Il la choisisse, pour qu'Il devienne amoureux de moi? *Quid retribuam?*

« Prie pour moi, afin que je devienne digne de tant d'amour, que je puisse, moi aussi, faire quelque chose pour Lui, Lui montrer que je L'aime. Je voudrais mourir pour Lui. »

Une autre fois, elle m'envoya un billet avec quelques versets du Cantique des Cantiques :

« Mon Bien-Aimé est pour moi comme un bouquet de myrrhe, et Il repose sur mon cœur.

« Il m'a conduit dans son cellier secret, et Il m'a enivrée du vin d'amour.

« Sa main gauche est sous ma tête, et sa droite m'embrasse.

« Mon Bien-Aimé est à moi, et moi je suis à Lui.

« Soutenez-moi avec des fleurs, car je languis d'amour. »

Et au-dessous elle avait écrit : « La vie de l'épouse. »

Et c'était toute sa vie en effet.

« Je fais ce que tu m'as dit, écrivait-elle encore en quittant l'église, le matin, je L'emporte pré

cieusement dans mon cœur, et je continue à communier, toute la journée ; et c'est là, quoi qu'on pense, ma véritable occupation. On me croit très absorbée par ma classe et mes œuvres, on croit que c'est là toute ma vie. Ce serait bien triste. Mais tout cela est la surface et m'est absolument indifférent. Ma vie, c'est d'aimer Jésus, et elle est sublime et si douce, cette vie-là ! et rien ne pourra m'en distraire ni m'enlever mon Bien-Aimé. »

L'Eucharistie restait le centre et comme le point d'appui de cet ardent commerce avec le Christ : c'est devant le Tabernacle qu'elle L'avait trouvé autrefois, dans sa solitude de Seraing, et elle continuait à vivre dans ce « rayonnement eucharistique » dont la tendre splendeur l'avait alors éblouie.

« Douce mère de Jésus, écrivait-elle, donnez-moi une si grande foi et un si grand amour, que la sainte Communion que je reçois chaque matin devienne le centre de ma journée et que l'Eucharistie devienne le centre de ma vie. »

« Je laisse mon cœur en présence de votre divin Sacrement, mon Jésus ; il demeurera devant Vous comme une petite lampe qui se consume en Vous aimant. (Le matin en quittant l'église). »

Quoi d'étonnant que, dans un tel enivrement d'amour, les pires sacrifices ne lui coûtassent plus rien? Si l'on veut savoir où elle puisait la force surhumaine qu'elle montra dans le renoncement, il ne faut pas en chercher ailleurs le secret que dans les caresses de l'Époux : elle en eût été incapable sans cela. Les suavités de la vie mystique sont nécessaires à l'héroïsme des saints. On

s'effraye parfois de leurs austérités et de leurs souffrances : elles leur ont été douces, parce qu'ils ont été de grands amoureux : chez eux, l'amour a absorbé la douleur.

« Comme un savant architecte, qui étaie d'autant plus ses travées qu'il augmente davantage leurs charges, ainsi Notre Seigneur multiplie ses faveurs au fur et à mesure qu'il demande davantage à ses victimes.

« Il sait que le grand ressort de notre vie, c'est l'amour ; aussi c'est au cœur qu'il s'adresse. Il le captive, il le subjugue par des tendresses inénarrables ; et lorsque le cœur est conquis, les épreuves peuvent venir, l'amour les surmonte. L'amour grandit encore par son propre effort, et il entraine l'âme au don total de toutes ses forces, de tout son être, de toute sa vie. C'est là le suprême degré de la générosité, le suprême degré de l'amour. Ainsi l'amour et la croix ont grandi ensemble (1). »

Cet amour connut ses épreuves, mais cela ne fit que l'aviver. Car son deuil intérieur lui tenant lieu de toutes choses, la maintenait dans le détachement comme avait fait la joie. Et le désir de retrouver cette joie la portait à redoubler de générosité et à s'avancer plus loin dans le sacrifice où elle l'avait une première fois trouvée.

Il est regrettable qu'elle se soit si peu livrée, même à ses plus intimes amis, et qu'on ait si peu de documents sur cette ardente vie intérieure. Elle était, en cela, une sauvage et une grande timide — elle confesse elle-même combien elle

(1) P. Louis Capelle, S. J., *Les Ames généreuses*, p. 120-121.

en souffrit — et cette pudeur spirituelle qu'elle avait si prononcée l'empêchait absolument d'en rien dire. Au contraire, par une sorte de défense instinctive, pour empêcher plus jalousement d'en rien laisser paraître, elle affichait des manières délurées et un peu gamines. Cela donna le change à plus d'un. « Pendant longtemps, dit une personne qui la fréquenta beaucoup, je pris Maggy pour une jeune fille assez légère ; ce n'est qu'à la longue que je constatai tout ce que cette sémillance cachait de profondeur, d'énergie, et aussi de souffrances intimes. »

On devinait cette vie à l'ardeur de son dévouement, et aussi à l'inaltérable joie qui surnageait à toutes les épreuves. « L'impression très nette qu'elle m'a laissée, m'a dit M. l'abbé Lemmens, qui la connut intimement, est celle de *la joie en Dieu.* »

Mais personne ne pénétra jamais jusqu'au sanctuaire.

Nous avons son carnet ; mais celui-ci même laisse transpirer peu de chose. Elle semble toujours soucieuse de voiler l'amour dans ces notes, qui prennent la forme d'une humble prière où elle semble demander ce qu'elle possède déjà.

« O mon âme, y lit-on, mets-toi en état d'entendre la voix de ton Jésus. Sa voix est un murmure infiniment doux qui ne se perçoit que dans le silence et la pureté des hautes cimes. Détache-toi donc de la terre, combats la nature, fuis tous les vains bruits des sens et les fantômes de la vanité, puis, libre et épurée, élève-toi vers Dieu dans un commerce de chaque instant et unis-toi à Lui par l'amour.

« Laisse ton cœur s'amollir aux souffrances de

Jésus, entends sa douce plainte, ouvre-toi toute large à son amour. Songe qu'Il t'aime, Lui, ton ravissant Seigneur, et qu'Il désire ton amour! Laisse tout autre soin pour t'occuper de Lui et Lui rester étroitement unie. Oh! pense donc qu'en ce moment même Jésus est là, penché sur toi, écoutant chaque battement de ton cœur pour voir s'il n'y en aura pas un pour Lui... Ton Jésus t'aime et te cherche : il est temps de t'abandonner à Lui. Donne-toi généreusement, parle-Lui avec confiance, écoute-Le, aime-Le. C'est la seule chose qui soit nécessaire.

« Mon Jésus, bénis ta petite, captive son âme par ton sourire, allume dans son cœur une grande ardeur d'amour, je T'en prie, qui la brûle et la consume toujours, toujours, ici-bas dans l'exil, et dans la joie de ton Paradis. »

« ...Mère très douce, très fortement chérie, je ressens une si grande confiance en vous! Vous savez jusqu'à quel point je vous appartiens, vous tenez ma pauvre âme entre vos mains bénies : posez-la dans votre doux Cœur et dans Celui de mon Jésus. »

Elle passait dans le monde comme une étrangère, toujours tourmentée par le besoin de s'évader de l'action extérieure pour vivre pleinement sa vie. Et souvent ce besoin était si pressant qu'elle n'y pouvait plus résister. Elle se réfugiait alors dans quelque église solitaire, où elle pût laisser éclater son âme. Cachée derrière la chaire, elle restait là longuement, indéfiniment, immobile, le visage dans les mains, abîmée dans la prière, et quand on l'interrompait, ses yeux étaient baignés de larmes.

Le soir, après le travail, elle faisait une lecture spirituelle, puis elle priait. Et alors l'amour prenait une longue revanche. Elle ne pouvait se résoudre à s'arracher aux bras de Jésus, et parfois la nuit y passait presque entière malgré l'atroce fatigue du corps. En se couchant, elle était déjà impatiente de retrouver le Bien-Aimé au rendez-vous du matin : et dès cinq heures, elle était à l'église, pour avoir le loisir de se replonger dans l'oraison longtemps avant la messe de six heures où elle communiait. Après son action de grâces, elle sortait de l'église dans une sorte de rêve, déjeunait distraitement en cinq minutes (quand elle ne l'oubliait pas : plus d'une fois, ma mère lui porta à l'école son déjeuner intact), et s'en allait, lentement, en priant, serrant sur son cœur un invisible trésor, « continuant sa communion ».

Quelquefois, elle disait à Jeanne : « Je ne sortirai pas aujourd'hui, ne viens pas : je dois prier. » Et ce jour-là, elle confiait au Christ le soin de ses « amis », pour s'occuper de ce qui seul importe.

Elle sentait si bien que tout se résumait en cela : demeurer unie à Dieu ; et que ses œuvres, quelque fructueuses qu'elles fussent, ne Lui étaient nullement nécessaires. Aussi, pour parfaire cette union qui lui paraissait encore tellement infirme, elle songea de nouveau au couvent. Là elle pourrait, sans contrainte, réaliser enfin dans sa plénitude son grand rêve d'amour, sa vie ! Elle s'était, comme je le lui avais demandé, plongée dans le sacrifice ; le temps n'était-il pas venu de la contemplation ? Elle alla voir chez les carmélites, et se serait sans doute décidée à y

entrer. Mais les Filles de la Croix ayant fait un appel pour remplacer les sœurs missionnaires mortes dans un récent naufrage, le besoin de se dévouer prit le dessus, et elle se présenta chez elles : il fut décidé qu'elle y entrerait en août 1916.

En attendant, tout au devoir de l'heure présente, elle s'appliquait à être une contemplative dans l'action. Son constant effort était de faire du travail une prière. Elle avait habitué Jeanne à prier en marchant tout au long de leurs courses, à prier tandis qu'elle-même parlait ; et ses propres paroles ne la distrayaient pas, non plus qu'aucune autre forme d'activité, parce que tout cela, elle le faisait sous ce regard du Christ qui l'enivrait, sans perdre de vue ce sourire divin qui entretenait en elle l'amour, et que chaque pas, chaque parole et la moindre de ses actions procédaient de cet amour, non pas d'une intention vague et virtuelle, mais d'une façon immédiate et toujours actuelle.

J'ai parlé de l' « hérésie des œuvres ». Saint François de Sales a une expression non moins forte qui fait pendant à celle-là, pour caractériser l'état d'esprit inverse : il parle de l' « extase de l'œuvre », de cette vie « surhumaine, qui n'est plus vivre en nous, mais hors de nous et au-dessus de nous... et qui est un ravissement continuel et une extase perpétuelle d'action et d'opération (1) ». Quand une âme est tout entière donnée à l'amour, quand elle s'est reléguée elle-même dans l'oubli et que c'est « le Christ qui vit en elle », alors il n'est plus en elle une parcelle de vie, plus un acte,

(1) *Traité de l'amour de Dieu*, L. VII, chap. VII.

plus un soupir qui ne dérive de l'amour, et qui ne soit lui-même un très pur acte d'amour. Alors cet amour qui la presse et qui veut déborder la pousse lui-même à l'action : elle voudrait faire quelque chose pour le Bien-Aimé, se dépenser pour Lui ; et tout ce qui sort de cette tendance n'est plus qu'un continuel jaillissement de tendresse. Et c'est là le dernier terme de la perfection et la définitive harmonie de l'être humain tout entier, corps et âme, pensée et acte, dans la Charité ; alors tout est divinisé dans une paix inaltérable : au lieu de faire échec à l'amour, l'action est elle-même transformée en amour ; au lieu de distraire de la prière, elle devient prière, et la vie la plus active et la plus absorbante se trouve être une contemplation et une ivresse d'amour et une extase qui se nourrit des œuvres et se renforce et se parfait en elles.

Maggy relisait souvent cette page de Ruysbrœck que je lui avais transcrite :

« La solitude est par-dessus tout un acte intérieur.

« La conversion demande aux imparfaits d'éviter tel ou tel acte extérieur. Car ce que nous possédons avec attache, adhère à nous et se mêle à notre sang.

« Mais l'homme parfait n'a plus aucun besoin de fuir le dehors. Dégagé d'attache, libre et prêt, son mouvement intérieur vers Dieu est si prompt, qu'il ne se fait aucune violence pour se précipiter au fond de Lui.

« ...Ce qui est nécessaire, c'est la solitude du cœur et de l'esprit. Si vous ne l'avez pas, fussiez-vous seul au monde, vous n'êtes pas solitaire.

Si vous l'avez, fussiez-vous mêlé à toutes les foules du monde, vous êtes solitaire.

« ...Le juste vit sur la place publique comme dans une église, dans une cellule, dans un oratoire. Celui qui ne possède, ne voit et n'aime que Dieu, et toutes choses en vue de Dieu, celui-là est à l'abri de la multiplicité, à l'abri des lieux, à l'abri des hommes. Au lieu de l'écarter de l'unité, tout le multiple est divinisé par lui. Il trouve Dieu en toutes choses, en tout lieu, en tout acte... Le juste vit dans un inviolable recueillement.

« Souvenez-vous des moments où vous avez possédé Dieu, dans une église ou dans votre chambre, et présentez-vous aux hommes et aux choses dans le même état intérieur. Tel que vous désirez être à l'église, dans l'intimité de la prière, soyez-le parmi les hommes et les choses du dehors.

« ...Si Dieu n'est pas au fond de vous, en esprit et en vérité ; si vous avez, contre l'ordre, quelque attache mauvaise à vous-même, ce n'est pas seulement la société des méchants, ce n'est pas seulement la place publique qui vous deviendra mauvaise, vous rencontrerez votre ennemi dans la prière et dans l'église, car vous le portez au fond de vous. Toute attache est un empêchement, et, pour trouver Dieu partout, il ne faut chercher partout que lui. Ce n'est pas assez de penser à Dieu, car la pensée va se tourner ailleurs, et alors vous manquerez de Dieu. Il faut avoir Dieu planté dans votre essence, dans la profondeur où n'atteignent pas les pensées. Celui-là possède ainsi Dieu qui est monté au-dessus de lui-même, par la vertu de l'amour, et qui trouve le Seigneur

plus haut que les réflexions et les puissances de l'homme. Celui-là trouve en lui-même une simple pente d'amour, qui va vers Dieu, quoi que fassent les créatures. Il est invincible aux choses qui changent le regard simple et nu, plongé dans la contemplation divine, et inaltérable aux images changeantes ; car il passe au-dessus d'elles, visant à Dieu.

« ...L'homme qui possède Dieu fixé dans son essence le possède d'une façon divine ; à ses yeux, c'est Dieu seul qui reluit en toutes choses. Celui qui rapporte tout à sa gloire sent en tout la saveur de Dieu.

« La présence de Dieu n'est pas une séparation extérieure des choses extérieures, elle est la solitude de l'esprit. Si vous l'avez, vous pénétrez les personnes et les choses à une telle profondeur qu'elles perdront leur puissance et leur action contre vous (1). »

C'est là, dans le parfait détachement et la *passion* de l'amour, le seul moyen de résoudre l'antinomie entre l'action et la prière, de réaliser une prière de toutes les heures et de tous les instants, une prière continuelle. Faute de posséder Dieu « planté dans son essence », faute de la vue et de l'amour mystiques qui Le font voir et aimer « plus haut que les réflexions et les puissances », les tentatives d'unité se réduiront à un mouvement de va-et-vient du travail à la prière et de la créature à Dieu qui ne produira jamais la fusion. Et donc pour être impunément actif il faut être

(1) Ruysbrœck, *De quelques-unes des principales vertus*, 6. Cf. Hello, *Rusbrock l'Admirable*, p. 112.

contemplatif, et plus on se plonge dans l'œuvre, plus il faut vivre une vie mystique intense.

C'est pour cela que Maggy parvenait à demeurer unie à Dieu dans l'action, dans la conversation, dans la classe, sans effort, sans rien distraire de son attention à ces choses diverses, et sans qu'il y parût, avec une simplicité et une aisance parfaites. Elle avait une façcn naïve et originale de traduire cela : « Quand je donne classe, disait-elle, *Il* est là, comme monsieur l'inspecteur : c'est inspection tous les jours chez moi. Et j'ai toujours ce sentiment qu'Il me regarde faire, et chacune de mes paroles et chacun de mes gestes est calculé pour Lui plaire. Et plus je sens qu'Il m'observe, plus je suis attentive à bien faire, pour qu'Il soit content de sa petite institutrice... Et c'est un bien gentil inspecteur, Lui — pas comme monsieur Z..., ajoutait-elle avec une pointe de malice — qui est toujours content de mon travail, et... qui me donne des caresses. »

Cela paraît simple, mais combien le font, et d'une manière constante? Et pourtant, c'est la seule façon « religieuse » d'enseigner, comme de prêcher, ou de soigner les malades ou de faire n'importe quoi : alors seulement l'acte est un aliment pour la vie intérieure et réciproquement, et tout est pour la gloire de Dieu.

Ceci est pour réjouir les religieuses enseignantes : si elles le veulent, leur vie est *plus parfaite* que celle des carmélites, car, comme dit saint Thomas, encore que « de soi la vie contemplative soit plus parfaite que la vie active (1) », cependant « les

(1) 2a 2ae, q. CLXXXII, a. 1.

œuvres qui dérivent de la plénitude de la contemplation sont préférables à la simple contemplation » (1). Mais pour cela elles doivent être *plus* contemplatives que les carmélites, et, par delà les extases de l'esprit et du cœur, être arrivées à l'extase de l'œuvre.

4. A deux.

De l'amour du Christ avait jailli la flamme de l'apostolat.

« Il faut qu'Il règne ! » répétait-elle souvent, éprise de la gloire de son Époux dans la mesure où elle avait renoncé à la sienne.

« Une âme saintement passionnée pour son Dieu, lit-on dans son carnet, ne saurait avoir de repos. Il faut qu'elle agisse, il faut qu'elle travaille, il faut qu'elle fasse du bien autour d'elle, car la divine charité est un feu dévorant.

« Elle sent qu'elle a une mission à remplir sur la terre, qu'elle a à répandre la vérité, à communiquer aux pauvres déshérités la surabondance des biens dont elle jouit elle-même. »

« L'âme-apôtre cherche à consoler le Cœur de Jésus sans cesse outragé dans le Sacrement de son amour ; elle répare par ses prières, par ses visites à l'église, sa participation au banquet sacré...

« Mais elle Le réjouit surtout lorsqu'elle ramène à la Table Sainte une de ces brebis perdues

(1) 2a 2ae, q. CLXXXVIII, a. 6.

à la poursuite desquelles Il l'avait envoyée. »

Elle entendait la voix du Maître, qui l'invitait Lui-même à se dépenser pour Lui, et avec Lui :

« Avec Moi, viens à la pêche des âmes ; abandonne le doux repos de la contemplation, assume vaillamment les rudes travaux de l'apostolat. »

C'était son Bien-Aimé qui lui demandait cela ! Alors, elle regardait autour d'elle, pleine d'un immense désir de Lui faire plaisir, et cette voix très douce allumait dans son cœur un incendie de zèle et un besoin éperdu de Lui donner des âmes, d'étendre son Royaume, de travailler pour Lui, « jusqu'au bout de ses forces », et de mourir pour Lui !

Et c'était là un zèle authentique et très pur, un simple prolongement de l'amour dans l'action, le débordement d'un vase trop rempli. Elle avait bien compris, elle, « l'âme de tout apostolat » : « Travailler au bien des âmes, écrivait-elle, c'est les aider par la prière, mais surtout par la souffrance. » Et ces deux formes de l'amour : prière et souffrance, étaient la source de tout le reste. C'était tout le ressort de cette vie, qui, tout entière, était plongée dans « l'extase de l'œuvre ».

Travaillant uniquement pour le Christ, elle ne comptait que sur Sa grâce pour réussir ; elle-même n'était qu'un instrument, valant uniquement par l'amour qui l'unissait à Lui. A l'approche des fêtes, retraites et missions, elle exhortait instamment les jeunes filles de la chorale à prier et à se sacrifier pour la conversion des pécheurs. C'était le grand rôle de Jeanne, et elle-même, en ces temps-là, redoublait de prières et d'austérités.

« Cœur de Jésus, disait-elle dans son oraison, abîme de charité, daignez me communiquer votre bonté, afin que je ne sois jamais un obstacle à vos miséricordieux desseins sur les âmes, mais qu'au contraire je rapproche de Vous toutes celles sur lesquelles j'agis...

« J'espère en Vous, ô Cœur de Jésus ! Vous avez dit à votre servante, la bienheureuse Marguerite-Marie, que ceux qui se dépensent pour le salut des âmes auraient l'art de toucher les cœurs les plus endurcis et travailleraient avec un succès merveilleux, s'ils étaient pénétrés eux-mêmes d'une tendre dévotion à Votre divin Cœur.

« Je sais ma profonde impuissance, mais je sens que je Vous aime et je compte sur Vous. Mon cœur se plonge en Vous comme une éponge desséchée que Vous daignerez imbiber de votre grâce, afin qu'à son tour elle porte quelque rafraîchissement à d'autres âmes avides.

« Je *veux* tendre à la sainteté... Divin Cœur de Jésus, donnez-moi en partage de Vous aimer toujours et toujours plus, et de Vous faire toujours aimer. »

Se sanctifier ! s'abîmer dans l'amour, être toujours avec le Bien-Aimé, faire de sa vie un continuel cœur à cœur avec Lui... C'est ainsi qu'elle comprenait l'apostolat.

Et il se fit que cet amour dans lequel elle se mouvait, devint, même au point de vue naturel, le plus merveilleux instrument de conversion : car sa vie était une éloquente prédication et un tout-puissant argument, et cet amour que l'on devinait en elle, qui perçait dans ses paroles, qu'elle n'avait qu'à laisser s'épancher, lui donnait

un singulier accent de conviction et une force de persuasion à laquelle on ne pouvait longtemps résister. C'est le secret de la parole des saints et de toute leur action. Le curé d'Ars n'érigea pas, que je sache, beaucoup d'œuvres, mais il était un saint, et cette sainteté rayonnait de sa personne, et elle suffit à faire de lui le plus apostolique des prêtres.

C'est l'amour qui leur rend tout facile et abolit l'obstacle, qui berce leur fatigue, et qui les fait sourire d'avoir les pieds meurtris et le corps douloureux.

C'est cet oubli de soi et ce contact avec le Dieu-Amour qui leur met au cœur cette exquise bonté, cette compassion, cette charité sans bornes qui gagne les cœurs bien plus sûrement que n'importe quels discours, et par les cœurs, les esprits.

Et puis cet amour les rend si désintéressés dans leur apostolat ! Elle leur apprend si bien à s'effacer, pour laisser agir le Christ !

Maggy gardait ce billet que lui avait écrit le Père N... :

« Dans toutes vos courses apostoliques et charitables, commencez toujours par demander à Jésus de vous accompagner, de vous dicter les paroles qui iront aux cœurs et de vous donner l'attitude et les vertus qui doivent Le faire aimer. Dites-Lui souvent : « Vous, Jésus, par moi ! » Plus vous voudrez disparaître et plus Jésus apparaîtra, moins il y aura de vous et plus il y aura de Lui, et mieux vous agirez sur les âmes que vous voudrez convertir.

Et elle avait ajouté :

« O Marie, modèle de la prière, obtenez-moi la

grâce de la prière, afin que j'agisse toujours pour Jésus et par Jésus. »

Et Jésus l'accompagnait en effet. Partout où elle paraissait, Il était avec elle, pour agir avec elle qui n'agissait que pour Lui ; et tandis qu'elle parlait, Son doigt divin se posait sur les cœurs, et ceux-ci, sentant soudain en eux un mystérieux remuement, obéissaient au Christ en croyant suivre Maggy.

La pêche était merveilleuse parce que le Maître était dans la barque.

IX

ASCÈSE

Il lui sera beaucoup pardonné
parce qu'elle a beaucoup aimé.
(S. Luc, VII, 47.)

Maggy avait des défauts. Il convient de ne point les cacher, pour la consolation de ceux qui s'en reconnaissent aussi.

J'ai dit qu'elle était voleuse. Elle était aussi un peu entêtée : elle ne pouvait se résoudre à abandonner un projet, et quand elle n'atteignait pas son but, c'était trop facilement la tristesse et le découragement. Cette volonté passionnée lui rendait insupportable le joug d'une personnalité étrangère, et l'obéissance lui fut une vertu difficile. Au début de la direction du Père N..., celui-ci la forçait bien à plier pendant quelques jours, puis, la nature reprenant le dessus, elle passait outre à ses résolutions et à ses promesses.

Très personnelle dans ses idées et ses procédés, elle avait besoin de poursuivre ses fins en pleine indépendance. Et alors, dégagée de tout contrôle, toute à son objectif, il lui arrivait de négliger les petites choses dont est tissé le devoir quotidien.

Elle n'était pas non plus très patiente. Ner-

veuse, très vive de caractère, elle ripostait du tac au tac, et souvent coupait court à une discussion par un haussement d'épaules agacé.

Son esprit pétillant percevait vivement le côté ridicule des choses, et il lui arrivait facilement de s'en moquer, gentiment d'ailleurs — et en commençant par les siens — mais non sans quelque atteinte à la charité. Et ceci était d'autant plus fâcheux qu'elle-même était fort sensible à tout reproche et à toute mésestime.

Elle garda toute sa vie la trace de certains de ces défauts. Et pourtant cela ne l'empêcha point de se sanctifier.

Elle-même sembla n'y attacher jamais qu'une importance secondaire. Et somme toute, elle avait raison, car Dieu ne demande pas que nous soyons sans défauts, mais que nous L'aimions d'un grand cœur, et les seuls vices qu'Il veut voir disparaître en nous sont ceux qui mettent obstacle à l'amour.

Ce n'est pas qu'elle ne se préoccupât point de se corriger, témoin ces notes de son carnet :

« Désormais j'agirai en tout sous la direction de l'obéissance. »

« Peu m'importe, mon Jésus, à quoi Vous m'occupez. Tout le temps est à Vous et non à moi, c'est à Vous de me le faire employer selon votre désir ; je laisse mon cœur dans votre Tabernacle pour aller faire Votre volonté en sacrifiant la mienne. »

« Il faut travailler avec zèle, au succès d'une entreprise qu'on regarde prudemment comme inspirée de Dieu, et accepter ensuite paisiblement l'échec, si Dieu veut qu'il se produise. » (Saint François de Sales.)

« Mon Jésus, venez en moi, changez mon impatience en ardeurs paisibles, en activités généreuses. O Jésus, donnez-moi d'agir sans empressement, de vouloir sans passion, d'aimer sans trouble, d'éclairer, d'échauffer sans brûler jamais. »

« Ma vie doit consister à faire de très petites choses avec un très grand cœur. »

« La fidélité dans les petites choses, dans le menu détail de la vie non moins que dans les grandes occasions, tel est le secret de la sanctification parfaite. Notre sanctification en Jésus est un édifice formé de grains de sable et de gouttes d'eau.

« Un coup d'œil réprimé, un mot retenu, une ligne interrompue, un souvenir étouffé, une lettre chère rapidement lue et non relue (et même brûlée), un petit mouvement de nature courageusement ralenti, un ennui doucement supporté, une saillie de caractère, un mouvement d'humeur immédiatement réprimé, un nuage de tristesse écarté, une affection vive tempérée par un retour sur l'Hôte divin du cœur, enfin une répugnance surmontée, que sais-je? des riens imperceptibles aux regards humains mais admirablement visibles au regard intérieur de Jésus, voilà ce qu'il faut surveiller. Voilà les très petites et très grandes fidélités qui attirent dans l'âme des torrents de grâces, des lumières étonnantes, des attendrissements pleins de suavité, une paix forte et profonde, une sérénité inconnue, et ce qu'on pourrait appeler les caresses intimes de Jésus. »

Pour mériter ces caresses, elle mortifiait généreusement ses plus innocentes amitiés. Sa classe était séparée de celle de la sœur E..., son amie,

par une porte vitrée, de sorte qu'elles pouvaient constamment se voir. Maggy avait résolu de ne jamais regarder de ce côté pendant les cours. « Et pas une seule fois, me dit la sœur E..., je ne la vis en défaut. Pourtant, ajoutait-elle, je regardais souvent, moi, car je n'avais pas le même courage. »

Par contre, Maggy regardait à tout bout de champ vers la fenêtre, par où elle voyait, à quelques mètres, le chevet de l'église : là était son Ami, et c'est de ce côté que le « rayonnement » de Sa présence attirait constamment son cœur et ses yeux. Et cette présence lui tenait lieu de toute autre.

Elle en agissait de même avec « le petit Père », s'interdisant d'aller le voir à certains jours, bien qu'il lui en coûtât fort, s'astreignant à ne lui parler jamais que de ce qui regardait l'apostolat, comprimant sans cesse au fond de son cœur cette affection, qui eût été son unique réconfort naturel dans son grand sacrifice.

Bien loin de se désintéresser de l'effort ascétique, elle y apportait son habituelle générosité.

Mais elle savait aussi que « la faiblesse n'est pas un mal pourvu qu'un fidèle courage la redresse petit à petit », et qu'il « faut être patiente d'abord avec soi-même, en sorte qu'au lieu de se trouver mécontent de soi et presque de Dieu même, on *recommence* sans cesse à bien aimer ».

Et, tout en luttant ainsi patiemment contre elle-même, elle n'oubliait pas le but. Pour se sanctifier, elle était allée tout droit au centre de la sainteté : aimer. Elle n'avait rien de ces ascètes méticuleux qui, pour « se perfectionner » — et

non sans amour-propre — s'appliquent à corriger tous leurs défauts (à commencer par les plus apparents) et, uniquement préoccupés d'une attitude morale, oublient toute leur vie l'essentiel de la sainteté, qui est l'amour. Elle n'avait jamais eu, elle, la prétention d'être une sainte à auréole, une personne à proposer en modèle ; peu lui importait qu'on remarquât en elle des travers, elle ne s'en souciait que pour autant qu'ils pussent déplaire à Dieu ou entraver son amour pour Lui. Au lieu de se perfectionner, elle ne visait qu'à L'aimer et à se donner à Lui.

Car il y a deux méthodes spirituelles. La première tend à réduire les défauts pour devenir capable d'aimer Dieu ; la seconde tend directement à L'aimer et à vaincre ensuite les défauts par l'amour. Les deux sont nécessaires et doivent être employées simultanément, dosées selon les temps et les personnes, mais sans jamais oublier que l'amour est le centre de tout. Et quand la seconde est possible, elle est infiniment plus rapide et plus profitable que l'autre, car elle atteint la source de toute l'activité, et celle-ci se trouve du coup amendée dans son ensemble et précisément dans les choses essentielles ; au lieu que l'effort ascétique s'attarde facilement dans le détail et risque de se perdre dans l'accessoire.

Ayant atteint l'amour par un violent effort de détachement, Maggy avait par le fait même corrigé en elle les vices profonds de l'âme, ceux qui sont le contrepied de l'amour, et qui se résument dans l'amour-propre.

L'égoïsme semblait mort dans cette âme, tout entière tendue dans la charité : elle servait le

Christ et ses frères ; quant à elle-même, elle s'ignorait et n'avait plus d'intérêts.

Elle était orgueilleuse — du moins c'est elle qui le dit — mais il n'y a plus d'orgueil quand on aime. Elle ignora toujours l'héroïsme de sa vie ; cela lui paraissait si simple, si naturel, ce qu'elle faisait, et si minime ! Nulle n'eût été aussi étonnée qu'elle si on lui avait dit qu'elle était une sainte, et qu'un jour on écrirait sa vie pour la donner en exemple au monde. A ses yeux, elle était une si pauvre petite âme, si faible et si lâche, une servante inutile, qui avait grand besoin de prières pour faire un peu de bien ; son directeur devait sans cesse la réconforter contre le trouble où la mettait le sentiment navrant de son indignité.

« On me dit que je fais du bien, écrivait-elle, mais, Jésus, cela ne touche pas mon âme : Vous-même lui montrez si fort le *rien* de ce qu'elle fait — et la négligence avec laquelle elle fait ce rien, que bien souvent elle se met à pleurer... Et Vous savez qui l'encourage alors de votre part. »

« Mère chérie de Jésus ! donnez-moi une grande humilité, qui me fasse sentir que le peu de bien que je fais (peut-être) ne vient pas de moi, mais que c'est Vous, ô ma douce Mère, et mon Jésus qui me l'inspirez et me donnez la force de l'accomplir. »

Si parfaite fut son humilité, si simple sa façon d'être et si éloignée de toute pose, qu'elle passa ignorée des autres comme d'elle-même. Parmi ceux qu'elle secourait, beaucoup la croyaient uniquement occupée de leur cas. Presque tous ceux qui la fréquentèrent passèrent près d'elle sans la voir, et la prirent pour une petite personne très

ordinaire. Ce n'est qu'après sa mort que l'on connut les trésors d'héroïsme qu'elle avait recélés.

Et voici que ses défauts de caractère eux-mêmes s'atténuèrent, disparurent peu à peu, dissous dans l'amour.

Elle devint parfaitement souple tout en restant entreprenante, et parvint à obéir sans peine aux injonctions les plus contrariantes.

Plus ardente que jamais dans la poursuite du bien, elle y travaillait maintenant avec un entier désintéressement du succès. Les déboires, au lieu de l'abattre, l'emplissaient d'une joie paisible et redoublaient son zèle, sans qu'on pût remarquer le moindre intervalle de fléchissement. Elle était bien trop haut pour pouvoir s'attacher encore à quoi que ce fût de terrestre, et la seule chose qu'elle demandât encore aux créatures était la souffrance.

Elle se dépensa durant des mois auprès de certaines familles sans parvenir à les convaincre. Parfois, au moment où elle se croyait sur le point de réussir, une circonstance venait tout faire crouler.

Elle avait entrepris un cordonnier non pratiquant, dont la fillette n'était pas baptisée. Il se refusait obstinément à la mener au curé : « Elle est bien comme ça, » répondait-il à tous les sermons de Maggy.

Au bout de quelque temps, quand elle crut l'avoir enfin ébranlé, elle fit une robe pour l'enfant et y cousit une médaille de la sainte Vierge. Puis elle commença une neuvaine. Elle était sûre du succès.

Quand elle y retourna avec Jeanne, on leur

apprit que la famille venait de décamper pour Bruxelles. Maggy était désolée, mais elle dit aussitôt à Jeanne : « Prions pour qu'il trouve là-bas l'apôtre qui recueillera le fruit de nos efforts. »

Il lui fallait apprendre que son rôle était de semer, et qu'un Autre moissonnait, où et quand Il lui plaisait.

Elle essaya de convertir un faux ménage qui habitait Tilleur. C'était une marche d'une heure à pied. Elle y alla plusieurs fois et n'aboutit à rien. Et comme on lui disait :

— Vous avez perdu bien du temps à cette affaire.

— Oh ! non, répondit-elle, je n'ai rien perdu du tout : Jésus ne demande pas que nous réussissions, mais que nous travaillions.

J'ai retrouvé dans ses papiers ce passage souligné :

« Accepte de défricher toujours et de t'en aller à l'heure où, les ronces ayant été arrachées, le semeur viendra d'un geste joyeux jeter le grain dans le sillon que tu auras creusé.

« Et si le défricheur est oublié, si, au jour de la moisson, on ne t'appelle pas pour partager l'allégresse du festin, ne te plains pas.

« Passe, sans un regard d'envie, près du champ où les épis ondulent ou devant la porte de la maison où l'on chante, et va, là-bas, dans la brousse, préparer les voies aux semeurs et aux moissonneurs de l'avenir. »

Cet absolu détachement lui donna une patience, une douceur angéliques.

Elle acceptait tout avec un esprit égal. Recevait-elle des compliments ?

« Mon Jésus, disait-elle, je vous envoie ce soir les félicitations que j'ai reçues pour le succès de ma classe : c'est Vous tout seul qui les avez méritées, mon doux Jésus. »

Était-elle injuriée chez quelque mécréant, elle souriait et paraissait tout heureuse. Et comme Jeanne se plaignait et disait, morfondue :

— Eh bien ! si c'est pour cela qu'on se dépense !...

— Mais, Jeanne, répondait-elle doucement, c'est en cela justement que nous pouvons mériter.

Quand Jeanne lui avait montré un peu d'humeur, elle l'en remerciait. Les caractères les plus acides étaient incapables d'altérer sa sereine bonté. Lui manquer de charité était s'attirer un surcroît de gentillesse. La Mère prieure des bénédictines ayant été, involontairement, l'instrument d'une cruelle épreuve, Maggy s'ingénia à lui être agréable et à lui montrer de l'affection.

S'apercevait-elle qu'elle avait fait de la peine à quelqu'un, elle n'avait point de repos qu'elle n'eût réparé sa faute. Ayant un jour dû faire une observation à une chanteuse de la chorale, elle devina que celle-ci en avait été attristée. Une demi-heure après elle était chez elle, lui apportant un vase (volé à la maison), avec ses plus gracieuses paroles d'amitié.

Sa sœur Betsy dirigeait une autre chorale. L'émulation des deux œuvres provoquait parfois de petits démêlés entre les sœurs directrices — d'autant plus inévitables que Betsy n'était pas la patience même. Après chaque escarmouche, Maggy inventait quelque gentillesse pour dis-

soudre toute trace d'amertume dans l'âme de sa sœur.

Et quant aux vieux parents, elle les entourait d'une exquise tendresse. Elle se rendait compte qu'elle les attristait par ses excès et par ses absences presque continuelles. Mais comme elle savait bien les dédommager, quand elle rentrait à la maison ! C'étaient alors des cadeaux, des surprises, une friandise pour son « mignon », et puis des caresses, et tous les menus services de ménage qui pouvaient soulager notre mère. Elle ne savait qu'inventer pour les rendre heureux. Sachant que le vieux papa aimait chanter ses vieux airs, elle se mettait parfois au piano, et, bien qu'elle fût débordée par la besogne, y restait aussi longtemps qu'il le désirait. En ces temps infiniment durs, elle était leur consolation, leur clair rayon de soleil.

Elle était devenue, sous la suave et conquérante influence de l'amour, une merveilleuse créature toute pétrie dans la grâce.

Quand le Père N... voulut, après sa mort, écrire quelques lignes en mémoire d'elle, il crut ne pouvoir mieux faire que de transcrire cette page de Veuillot, qui est un portrait singulièrement ressemblant de Maggy transformée par l'amour :

« Hélas ! qui me donnera de montrer, telle que je l'ai vue un jour, la fleur de modestie dont le parfum enchante mon souvenir? Je ne la nommerai point, parce qu'elle est humble, je n'écrirai point un faux nom sous son image, parce qu'elle est vraie. Si vous la reconnaissez, gardez le silence et plaignez mon crayon inhabile. Pour elle, de-

vant cette imparfaite esquisse, on la verra sourire, on l'entendra soupirer : « Mon Dieu ! dira-t-elle, quelle est donc cette sainte? Que je voudrais la connaître, et que je voudrais lui ressembler !

« Elle naquit au-dessus de la foule, mais elle se plongea dans l'ombre, paraissant descendre aux yeux des hommes, tandis que Dieu la voyait monter. Elle est douée de tout ce qui plaît au monde, et le monde n'en sait rien, car elle ne le montre qu'à ceux qui ne donnent point d'éloges. Elle passe, voilée, de sa maison à l'église, et de l'église à la maison des pauvres, des malheureux, baissant la tête, méprisant les parures. Cent jeunes hommes l'ont mille fois rencontrée et ne connaissent que sa robe noire et son chapeau noir : elle ne connaît le visage d'aucun d'eux, recluse au milieu de la vie !

« Les pauvres ont vu la blancheur de ces mains délicates qui les ont tant servis ; ils ont entendu l'exquise harmonie de cette voix qui les a tant consolés ; ils ont goûté les charmes de cet esprit vif et doux qui a su, par tant d'ingénieuses ressources et d'aimables discours, calmer leurs chagrins, conjurer leurs misères, attirer dans leurs réduits l'espoir, l'abondance, la paix, le bonheur. Mais que leur importe la beauté, l'esprit et la grâce? Ils n'ont aperçu que le bienfait. De la part de Dieu un ange a visité leur demeure : aucun ne s'est étonné que l'ange fût beau, compatissant, et qu'il fît des merveilles. Ils ont remercié l'ange et ils ont loué Dieu.

« Éprouvée peut-être au fond de l'âme, du moins j'ai cru le deviner à l'ineffable résignation

de ses regards, elle a lutté en silence. Dieu seul a connu la lutte et la victoire. Si dans ces flots de larmes qu'elle a répandus sur les douleurs du monde, quelques-unes ont coulé sur ses propres douleurs, c'est le secret du confident céleste qu'elle a choisi. Les yeux mortels n'ont jamais contemplé que son inaltérable sourire. O sourire d'une âme secrètement blessée mais ferme dans l'espérance, ô gémissements qu'arrache parfois une croix toujours chère, Dieu sait de quelle profondeur vous sortez, le monde sait seulement que vous êtes doux ! Semblables à ces fleurs de pourpre, nées du sang des martyrs, qui parfument toute une contrée, vous portez autour de vous la bonne et fortifiante odeur du sacrifice, suprême effort de la vertu des saints, don d'allégresse et de grâce pour l'âme tiède et perdue.

« Ne permettez pas, Providence de mon Dieu, que ces choses soient cachées : conduisez d'autres âmes vers ces trésors : vous savez quels maux leur seul aspect peut guérir. »

X

L'HOLOCAUSTE

> Nul ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis.
>
> (S. Jean, XV, 13.)

Quand l'homme a donné tous ses biens, quand il a perdu sa fortune, son honneur, sa liberté, quand, cloué sur un lit d'hôpital, il n'est plus qu'une épave vouée à la souffrance, il lui reste un bien auquel il se cramponne désespérément : la vie. Quand il a perdu toute joie, il lui reste cette joie ultime et essentielle : vivre, voir la lumière, respirer les parfums, penser, agir, *être* enfin. Et cette joie qui survit à toute affliction balance tous les maux : comme l'animal blessé qui se tord de douleur évite encore le coup qui le délivrerait, l'homme, farouchement, embrasse sa souffrance parce qu'elle est *sa vie*, et le condamné à mort implore comme une grâce de pouvoir pâtir dans un cachot. L'homme veut vivre, il se refuse à ne plus être, et devant ce seuil froid de l'épouvante, il recule, saisi d'horreur et consent à tout marché en regard du néant.

Le sacrifice de la vie est le sommet de l'héroïsme,

il est l'auréole du soldat et la beauté du martyr, il achève splendidement la perfection humaine de la figure du Christ.

Pour que la beauté de Maggy reçût son dernier rayonnement, sa vaillance dans l'amour devait aller jusqu'à cette dernière oblation. Elle lui fut accordée.

Nous étions trois frères au front. Nos pauvres parents vivaient dans une continuelle anxiété. Les lettres étaient rares ; tantôt c'était de l'un, tantôt de l'autre qu'on était sans nouvelles depuis des mois : et que ne passe-t-il pas alors dans l'esprit qui aime !

Parfois Maggy surprenait notre mère tout en larmes, l'âme balayée par une bourrasque d'angoisse à la pensée qu'un de nous était sans doute tué. Alors son cœur aussi était transpercé. Elle qui ne pouvait voir sans pleurer les larmes d'une poissarde, comment n'eût-elle pas été déchirée de voir pleurer sa vieille maman ? Elle la consolait doucement, l'enveloppant de sa tendresse ; mais que faire pour guérir cette plaie ? Elle se représentait le coup mortel qu'ils recevraient le jour où on viendrait leur dire la sinistre nouvelle : Tué ! disparu !... N'y avait-il pas toutes les chances du monde pour que cela arrivât ? Et dans son âme un besoin éperdu montait de faire quelque chose, n'importe quoi, qui pût parer ce coup prêt à fondre sur ses chéris, de se mettre entre lui et eux, de le recevoir elle-même pour le leur épargner. Mais comment ?

« Tu reviendras, » m'avait-elle dit à notre suprême revoir : dès le premier jour — c'était

trop naturel — elle, qui s'offrait toujours, s'était offerte à Dieu pour ceux qui s'en allaient. Mais l'oblation n'avait pas pris alors une forme bien concrète : les larmes de ses chéris la lui firent trouver.

Ce fut sans doute après une de ces scènes amères où ils ne savaient plus maîtriser leur douleur, où, malgré toutes les caresses et les raisons de Maggy, maman continuait à pleurer, murmurant, désolée : « Non, ils ne reviendront pas... c'est fini... Je ne les reverrai plus... » Et elle sanglotait, la tête dans ses mains, et le vieux papa, navré, essuyait lui-même une larme en gémissant.

Alors Maggy était montée dans sa chambre, et, tout en pleurs, elle s'était jetée à genoux et, les bras étendus, comme sur un autel, elle avait fait cette prière : « Mon Seigneur, prends ma vie en rançon de la leur, laisse-moi mourir pour eux, afin qu'ils reviennent, et que mes chéris aient cette joie de les revoir... Me voici, mon Jésus, prends-moi... Je n'aurai pas peur de mourir, dans Tes bras... »

Cela avait jailli de son cœur comme un trait brûlant qui devait atteindre le Cœur de Dieu. Ce n'était point là une de ces demandes comme nous en faisons tant, nous qui implorons si souvent le martyre et ne pouvons supporter un rhume ou un affront. C'était toute son âme qui s'y était projetée, c'était le terme de toute une ascension dans le sacrifice. Cette prière, elle l'avait faite avec cette même plénitude de sincérité, de généreuse volonté, que cette autre où elle avait jadis demandé la Croix. Et elle savait que « Dieu exauce sûrement de semblables prières »,

et l'expérience le lui avait appris : elle savait qu'en vérité il y allait de sa vie.

Mais cette fois, elle dut percevoir d'une façon plus précise, plus indubitable, la réponse divine, le geste du Christ qui se penchait sur elle et scellait d'un baiser l'acceptation de l'offrande. Car depuis lors, elle ne douta plus, elle *sut*, sans aucune hésitation, que c'en était fait, que tout était consommé, et que ce serait pour bientôt. Souriante, les yeux brillants, le visage tout imprégné d'une étrange sérénité, elle descendit, et, regardant ma mère avec des yeux profonds, des yeux qui voyaient l'au-delà des choses, elle lui dit :

— Ne pleure plus, maman : ils reviendront.

Ma mère la regarda, étonnée de son accent : on eût dit qu'elle venait de recevoir une assurance qui lui permît d'annoncer cela comme une chose désormais acquise. Elle répéta :

— Ils reviendront, — avec le ton d'une si entière certitude, que la maman cessa de pleurer.

Après cela, elle réfléchit à ce qu'elle venait de faire. N'avait-elle pas troqué pour ses chéris un crève-cœur contre un autre? Quand elle mourrait, ne serait-ce pas tout de même une affreuse désolation dans ces cœurs auxquels elle voulait épargner la souffrance?... Sans doute, mais ne devaient-ils point prendre en tous cas leur part du sacrifice? Elle les savait capables de l'accepter : et ce serait si beau !... Du moins après ceci, ils recevraient entière la récompense de leurs larmes, et le jour du revoir ne serait pas gâté pour eux ; et alors, ils pourraient oublier.

Et puis elle était seule et ses frères étaient trois,

et que valait sa vie, sa pauvre vie à elle qui n'était qu'une petite fille, en regard de celles de ces trois, dont deux deviendraient prêtres?

Et une seule vie spontanément offerte par amour, n'était-ce pas plus beau que trois vies arrachées en quelque sorte, et frappées par surprise dans un combat?

D'ailleurs une force mystérieuse l'avait poussée à en agir ainsi, d'intuition ; elle sentait que c'était à elle à se donner et à mourir, que c'était là son rôle, puisqu'elle était, par vocation, une victime de l'amour ; et puisque le Christ avait eu son sacrifice pour agréable, c'est qu'il était bon, et donc elle n'avait pas à se questionner davantage.

Elle alla à l'église : et devant l'éternelle Victime, devant l'autel du quotidien sacrifice de Celui qui, étant Dieu, a cru devoir mourir pour ceux qu'Il avait aimés, elle renouvela l'offrande et Le remercia de l'avoir agréée.

Dès lors, elle se prépara à mourir.

Ses pensées, son cœur, toute son âme prirent désormais le chemin de cet au-delà, dans lequel elle allait bientôt pénétrer, et s'y établirent à l'avance. Déjà elle n'était plus de la terre, elle y vivait encore, mais « en attendant », et sa vraie vie était autre part, là-haut, dans l'éternel Royaume que nous ignorons tant, et qui était devenu pour elle, avec une décisive évidence, l'unique réalité. Constamment ses pensées y revenaient, et ses paroles trahissaient cette immense et paisible préoccupation qui emplissait son âme.

« Je me reposerai au Ciel, disait-elle à ceux qui lui reprochaient ses excès... Je sais que je dois encore travailler maintenant, jusqu'au bout...

J'aurai l'éternité pour me reposer après cela... Oh ! comme il fera beau là-haut, et comme nous serons bien !... Un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'est-ce que cela fait, si tout es pour Dieu? »

Un soir, elle dit à Jeanne :

« Papa et maman sont bien en peine au sujet de mes trois frères. Mais moi, je sais qu'ils reviendront : j'ai offert ma vie pour eux. »

Elle fit la même confidence à des collègues chez les bénédictines ainsi qu'à d'autres.

Le Seigneur qui avait reçu l'offrande de sa vie, avait dû d'ailleurs, par une communication secrète, lui dévoiler le temps où l'holocauste s'accomplirait : car vers la mi-décembre 1915, ayant visité avec Jeanne la mortuaire d'une jeune fille, elle dit en sortant :

« C'est peu de chose, la vie, n'est-ce pas? *Dans trois mois, ce sera mon tour.* »

Et elle ajouta : « Quand je serai morte, je voudrais que l'on mette du bleu pour mon enterrement : c'est plus joyeux que du noir. »

A toute occasion, elle parlait de sa mort prochaine : on eût dit, remarquait Jeanne, qu'elle la sentait approcher. Pourtant, elle était en parfaite santé — fatiguée sans doute, mais elle l'était depuis longtemps, au point d'y être habituée — d'ailleurs toujours alerte et pleine d'entrain : rien ne pouvait faire prévoir une fin prochaine.

Le jour des Rois de 1916, à la fête qu'elle avait organisée à la maison, comme les jeunes filles dansaient et s'amusaient follement, Maggy, soudain, leur dit : « Vous dansez, vous, et c'est bien, mais bientôt mon corps à moi sera un cadavre. »

Elle prévit tout pour le jour de son enterrement. Elle-même fit répéter une messe de *Requiem*, que l'on chanterait ce jour-là. C'était du neuf. On n'avait pas encore songé à l'éventualité d'une pareille cérémonie. Et comme les gamines, amusées, demandaient en plaisantant : « A qui la première ? » Maggy répondit : « A moi. »

Comme elles chantaient l'antienne : « *In paradiso sum...* » elle les interrompit : « C'est lugubre, mes enfants ! Il ne faut pas prendre un air triste, voyons, pour un si beau chant... Quand vous le chanterez pour moi, il faudra enlever cela plus allègrement : je veux être joyeuse dans ma tombe ! »

Et comme elle rentrait avec Jeanne, elle lui dit : « Je vois déjà ces bons Flamands à mon enterrement. Ils seront tristes... Quelle idée ! »

Et elle riait de bon cœur... Oh ! elle n'était pas triste, elle, et elle n'avait plus peur de cette chose affreuse, la grande nuit noire de la mort : car cette nuit s'était illuminée pour elle des paradisiaques étincellements de la Vie ; et mourir, c'était naître à la Vie, c'était l'Époux l'attendant au seuil de son Palais pour l'y introduire enfin... Elle avait tant désiré ce moment bienheureux qui consommerait enfin son union avec Lui ; elle avait tant gémi, dans l'exil, tant soupiré après le définitif baiser ! Maintenant la délivrance approchait, elle allait voir son Bien-Aimé ! Et elle regardait venir le jour avec une allégresse croissante, et une vaste impatience d'amour la dévorait, comme l'épouse qui attend, après un long voyage, le retour de l'époux.

Elle se nourrissait de la pensée du Ciel. Elle

annotait les tableaux que lui en donnait l'Écriture :

« Et j'entendis une voix dans le Ciel... Et la voix que j'entendis était semblable au bruit des grandes eaux et pareille au grondement d'un orage... et cette voix était douce comme le chant des citharides qui chantent sur leurs harpes. Et ils chantaient comme un cantique nouveau devant le Trône de Dieu, et personne d'autre qu'eux ne pouvait dire ce cantique : c'était le cortège des vierges, qui ont le Nom du Père écrit sur leur front et qui suivent l'Agneau partout où Il va. » (Apocalypse, XIII.)

« Un jour, Jésus, je serai là aussi ! Il y a bien longtemps que Vous m'avez appelée, n'est-ce pas, à Vous suivre, Jésus ! Je Vous entends encore : « Lève-toi, ma petite colombe, hâte-toi, car déjà l'hiver est passé, les pluies sont dissipées et les nuages ont fui. Les fleurs sont apparues sur notre terre, et la voix de la tourterelle s'y est fait entendre. Vois, les vignes sont en fleurs et répandent leur parfum... Lève-toi, ma petite sœur, et viens ! »

Et son âme se tendait, dans un immense désir, vers la fête du Bien-Aimé ; elle en devinait déjà, tremblante de joie et d'espérance, quelques lointains et fugitifs accords qui se rapprochaient de jour en jour... Et une joie débordante, une joie ample comme le ciel montait en elle, la joie de Dieu, l'allégresse surhumaine qui plane au-dessus de la vie et au-dessus de la mort, et que seuls les très purs et les très héroïques sont capables de goûter, parce qu'ils se nourrissent d'éternité.

Une seule chose la retenait encore et mettait une ombre sur son âme : elle eût voulu être tellement plus belle, plus sainte, plus parée de vertus pour aller recevoir le baiser de son Seigneur ! « Jésus, soupirait-elle, je ne veux pourtant pas vous donner une âme encore si faible, si laide ! Apprenez-moi à vaincre mon orgueil, et à pratiquer les vertus. Combien j'en suis loin encore, Jésus !... »

Alors une fièvre s'emparait d'elle. Elle voulait être sainte pour mourir et n'avait plus d'autre pensée. « Mon Jésus ! disait-elle, éclairez-moi, afin que je fasse maintenant ce que je voudrais avoir fait à l'heure où je mourrai. Marie, aidez-moi à donner ma vie, travaillez avec moi à faire connaître et aimer mon Jésus ! »

Le Père N... avait voulu lui passer autrefois la *Préparation à la mort* de saint Alphonse ; elle l'avait refusée avec une moue. Un mois avant sa mort, elle-même la lui redemanda, et elle se mit à y lire tous les jours. Le Père retrouva le volume marqué à ces deux passages : « Les jours de salut s'écoulent rapidement » — et : « Le temps est court : que ceux qui usent de ce monde soient comme n'en usant point, car la figure de ce monde passe. » Elle se sentait pressée par l'échéance du terme, pressée d'employer aussi activement que possible la moindre parcelle de ce temps précieux qui préparait son ciel, et de tout donner, et de tout dépenser en amour. « Ne vous inquiétez pas de ma santé, disait-elle au Père, je sais ce que j'ai à faire. »

De fait, elle n'avait plus qu'à écouler le reste de ses forces, afin qu'à sa dernière heure, il ne lui restât rien, et qu'elle fût toute libre, toute pure, toute belle pour le grand jour. Elle s'y employait

de toutes ses énergies. Jamais on ne la vit aussi active et en même temps aussi détachée, aussi plongée dans la prière que durant ces derniers mois de sa vie.

Un dimanche, peu de temps avant de mourir, elle avait mené toute sa chorale chez les Filles de la Charité de Tilleur, où sa sœur Marthe était religieuse. C'était une marche d'une heure ; elle les avait amusées tout le long du chemin, et en arrivant elle était à bout.

— Maggy, lui dit la Supérieure, vous vous fatiguez trop.

— Peut-on trop faire pour le bon Dieu? répondit-elle vivement.

Et, l'œil brillant, la tête inclinée sur l'épaule (l'habitude du recueillement lui avait rendu cette attitude coutumière), elle fit visiter l'établissement à ses « petites », pria à la chapelle, et fit ses adieux à sa sœur, qu'elle ne devait plus revoir.

Au début de février, elle se mit à l'œuvre pour célébrer la fête du 11 : celle des apparitions de la douce Vierge qu'elle allait bientôt voir au Ciel. Et comme si de penser aux splendeurs du paradis lui eût donné la folie des grandeurs, elle voulut faire quelque chose de magnifique : pendant huit jours, elle confectionna des roses, prépara tentures, guirlandes et banderoles, alla commander une garniture de lampes électriques, fit des courses en tous sens. Au dernier moment, on l'obligea à abandonner son projet. Maggy ne parut même pas s'apercevoir du contretemps : elle sourit, alla tout décommander, et assembla aussitôt la chorale pour remplacer tout cela par un grand salut.

Elle était bien au-dessus de toute fête terrestre — elle se sentait si proche de l'autre fête ! Elle n'était plus qu'un ange égaré sur la terre.

Elle changeait étrangement durant ces derniers temps : son visage s'imprégnait de quelque chose de grave et de radieux ; ses yeux, brûlés d'amour, semblaient noyés dans un grand rêve paisible ; ses gestes, son expression, tout en elle rayonnait je ne sais quelle angélique lumière que lui communiquait son continuel contact avec les choses célestes. Oh ! qu'elle dut être belle et sainte, cette vie infiniment haute, évadée de la terre, et qui se mouvait déjà au plus profond des cieux ! Quel spectacle que celui d'une âme concitoyenne des esprits angéliques, et qui, ayant restitué à sa vie son sens primitif et divin, tel un pèlerin du ciel, réalise dans sa plénitude sa destinée humaine en se perdant en Dieu d'où elle était issue ! qui passe sur la vie, portée par de grandes ailes, en l'effleurant à peine, et qui y sème ses biens sans rien lui prendre encore, qui ne se nourrit plus que d'amour, et qui n'est plus elle-même qu'une vive flamme d'amour ! Que de pureté, de lumière, de sainte liberté dans le regard qu'elle porte sur les choses ! Quelle sereine ardeur, quelle aisance d'héroïsme dans son activité ! Et quelle joie triomphante, jusqu'au seuil de la mort, dans cette vie qui, dès ici-bas, a devancé le terme de la béatitude !

Pour consacrer officiellement en quelque sorte sa donation à Dieu, elle se représenta chez les Filles de la Croix, où son entrée fut fixée pour Pâques. Mais elle-même affirma que ce n'était qu'une formalité, et que ce n'était pas là qu'elle ferait sa profession. Elle savait qu'elle aurait

une fête de Pâques infiniment plus belle que toutes les Pâques terrestres, et que le lieu de sa retraite n'était pas de ce monde ; et qu'au jour de sa vêture, au lieu d'un habit de religieuse, c'était la robe nuptiale qu'elle recevrait du Christ, pour suivre à jamais le cortège de l'Agneau parmi les chants des vierges.

Le mois de mars approchait : c'était celui du sacrifice. Elle brûla tous ses papiers, et dit au Père :

— S'il m'arrive quelque chose, vous trouverez mon carnet à tel endroit. Il est pour vous seul.

Puis elle lui demanda la permission de faire quelques pénitences extraordinaires.

— J'ai des raisons spéciales pour cela, dit-elle.

Contrairement à son habitude, le Père accorda tout, sans faire de difficultés.

Quinze jours avant sa mort, elle demanda à la supérieure des bénédictines de pouvoir rentrer à la maison à midi, pour s'occuper plus activement de ses Flamands. La mission de Pâques n'était plus éloignée. Elle ne la verrait plus, et elle voulait avoir fait toute la besogne avant de prendre congé pour le ciel. Durant ces jours, elle travailla avec une incroyable ardeur, parcourut tous les quartiers flamands, acheva les conquêtes encore douteuses, et apporta au Père toute une liste de nouvelles adresses.

Cependant, le jour était proche. Il fallait préparer les pauvres vieux parents qui ne se doutaient de rien.

Un soir déjà que Maggy avait trouvé ma mère plus accablée que de coutume, elle lui avait dit :

— Pourquoi es-tu triste, ma mamke? pourquoi as-tu peur? Je t'ai dit qu'ils reviendront... puisque j'ai offert ma vie pour eux!

Maman la regarda, étonnée et inquiète. Elle craignit d'en avoir trop dit, et se mit aussitôt à rire, comme pour faire croire à une plaisanterie.

La veille du 1er mars, elle dit à Jeanne :

— Voici le mois de saint Joseph, et ce sera un beau mois. Je vais tous les jours me lever à quatre heures et aller à la première messe pour les pêcheurs de la mission.

Le lendemain, en effet, ma mère la trouva à la première messe.

— Maggy, lui dit-elle, pourquoi sortir si tôt par ce mauvais temps?

Elle répondit par un sourire et un si doux regard que ma mère n'en put dire davantage. Mais en sortant, Maggy dit à Jeanne :

— Maman a peur que je me fatigue, mais je dois achever mon œuvre; après cela, j'aurai toute l'éternité pour me reposer.

Ce jour-là, on avait apporté un petit changement dans l'ameublement du salon. En rentrant de l'école, Maggy y jeta un coup d'œil et s'écria :

— Oh! quelle belle mortuaire cela fera! Voici la place pour mon cercueil, au milieu.

— Maggy!... gémit ma mère.

Mais elle s'était sauvée.

Le lendemain, elle apporta des branches de lilas blanc. Elle s'occupa quelque temps à aider ma mère, disposa les fleurs, puis s'étendit de tout son long sur la table et dit :

— Regarde, il en faudra un grand...

— Maggy, supplia la mère toute bouleversée, pourquoi me dis-tu toujours des choses qui me font de la peine?

La voyant prête à pleurer, Maggy l'embrassa et dit en souriant :

— Tu crois aussi toujours tout, toi !

Et tendrement, elle la réconforta et lui parla de la douceur du ciel.

Le samedi 4 mars, elle donna à ses élèves une dictée sur la mort, tirée du livre de saint Alphonse — la dernière :

« Jour funèbre et solennel où j'aurai terminé ma course terrestre ! Mes forces se seront usées sur les chemins de la vie ; autour de mon lit de souffrance se sera resserré le cercle de mes parents et de mes amis... Puis la vie aura décliné et la mort aura fait son œuvre.

« J'aurai fermé pour toujours mes regards aux choses d'ici-bas et je les aurai ouverts aux réalités éternelles. J'aurai prononcé les adieux suprêmes à mes proches assemblés autour de mon chevet, et j'aurai exhalé dans un dernier souffle une dernière prière. »

— Mes enfants, dit-elle en terminant, réfléchissez bien sur cette dictée... Tenez-vous toujours prêtes, car, vous le verrez bientôt, on est vite passé de ce monde dans l'autre.

On retrouva sur son pupitre le livre ouvert à cette page.

Le dimanche suivant était jour de procession. Elle fut particulièrement aimable, et pressante dans ses exhortations.

Dans la matinée, elle était allée visiter une amie malade. Elle avait fait pour elle des emplettes si

exagérées que la marchande le lui avait fait remarquer.

— N'importe, avait-elle répliqué, je prends tout : c'est peut-être la dernière fois.

Et comme elle prenait congé de la mère de la malade, elle revint soudain sur ses pas, et, à l'étonnement de celle-ci, elle lui dit en l'embrassant, ce qu'elle ne faisait jamais :

— Cette fois je vais vous embrasser, et bien fort.

Le soir, elle dit à son père :

— Je vais aujourd'hui chanter encore une fois toutes nos vieilles chansons avec toi, mon chéri.

Et elle se mit au piano, et tout le répertoire y passa. C'était la dernière fois qu'elle faisait de la musique.

Le lendemain elle se rendit comme de coutume chez les bénédictines, mais en revint bientôt.

— Oh ! quelle surprise ! s'écria maman en la voyant reparaître.

— Oui, dit-elle, je suis revenue sous prétexte de fatigue ; je n'ai rien, tu sais, mais je dois travailler.

— Veux-tu que j'aille te chercher une remplaçante?

— Oh ! non, j'irai moi-même !

Et elle sortit en courant. Elle alla trouver Mlle B..., une toute jeune institutrice, récemment diplômée, et, lui ayant demandé de la remplacer, elle ajouta, avec un air mystérieux :

— Ainsi tu seras dans le mouvement... et, tu verras, tu y resteras.

Tout ce jour-là et le suivant, elle travailla, en effet, à préparer les cartes pour la mission, alla acheter médailles et chapelets, dépensa ce qui

lui restait d'argent et mit en ordre les cahiers de chant et les livres d'adresses de l'œuvre.

Dans la nuit du mardi au mercredi, elle fut prise d'une petite fièvre. Ma mère la contraignit à rester au lit le matin et fit mander le docteur.

C'était le mercredi des Cendres, 8 mars. Maggy demanda à ma mère de lui rapporter des cendres bénites : celle-ci en prit dans son missel, et après l'office, s'approchant de Maggy, elle la marqua elle-même au front en prononçant les paroles liturgiques :

— Souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière,

sans se douter du rite suprême qu'elle accomplissait là, et que le jour même la parole prophétique allait s'appliquer à cette tendre vie dans sa fleur.

Maggy rayonnait. A midi, elle descendit, prompte comme une flèche, dans la chambre de nos parents qu'on lui avait préparée. Et, toute en blanc, comme une victime parée pour le sacrifice, paisible et souriante, elle s'étendit sur le lit. Elle demanda à maman de lui arranger sa chevelure. Puis, au grand étonnement de celle-ci : « Lave-moi aussi », dit-elle. Et quand elle fut prête, elle ferma les yeux pour se recueillir, et dès lors ne fit plus que prier en souriant à Celui qui l'attendait.

Le docteur vint dans l'après-midi. Il ne découvrit aucun symptôme de maladie.

— Un peu de fièvre, dit-il, ce n'est rien. Je viendrai voir demain.

En l'auscultant, il cassa la chaînette qu'elle portait toujours au cou, et comme il s'excusait :

— Oh! ce n'est rien, dit-elle, je n'en ai plus besoin.

Vers le soir, le Père N... vint la voir. Maggy ne parlait plus. Son visage transfiguré, immobilisé dans une sorte de lointaine vision, était imprégné d'une merveilleuse sérénité ; elle ne répondait plus que par un sourire : déjà, en esprit, elle avait quitté la terre, et c'était de très loin, de très haut, qu'elle entendait ce qu'on lui disait.

Alors le Père eut soudain l'intuition de ce qui arrivait.

— Madame, dit-il, je crois que c'est grave. Allez donc chercher un autre médecin.

— Oh! non, répondit-elle. M. L... serait froissé. D'ailleurs ce n'est rien.

Et elle s'habilla pour aller au salut en ville.

Le Père s'approcha alors de la malade :

— Vous préférez peut-être rester seule, Maggy?

Elle fit signe que oui. Il lui dit :

— Maggy, vous vous êtes donnée tout entière pour l'œuvre et pour les âmes ; offrez maintenant au bon Dieu ce dernier sacrifice qu'Il vous envoie.

Et il alla à l'église, et, devant l'autel, en pleurant, fit lui-même le sacrifice de la vie de Maggy.

Vers dix heures, elle appela ma mère :

— Maman, dit-elle, tu dois te reposer. Où vas-tu dormir?

— Je resterai près de toi, Maggy, pour te soigner.

— Oh! non, je ne veux pas... Couche-toi près de moi, alors, il y a place...

Comme elle disait ces mots, elle eut un petit

LE DERNIER SOMMEIL

accès de toux, et soudain un flot de sang jaillit de ses lèvres.

Toute tremblante d'une mortelle inquiétude, ma mère courut chez le docteur qui revint. Il hésitait, dérouté par cette étrange maladie.

— On pourrait peut-être lui mettre des ventouses, dit-il.

Maggy laissa faire sans rien dire. Et quand ce fut fait, elle se tourna vers ma mère :

— Je ne souffre pas, tu sais.

Puis elle leva les yeux vers l'image de la Mère de douleurs, La priant sans doute d'être pitoyable à celle qui allait boire au même calice qu'Elle, et de la fortifier. Elle la regarda longuement avec un étrange et profond sourire, et soudain son visage changea, comme si, prêtant l'oreille à quelque lointaine harmonie, elle s'endormait, bercée dans une paix immense. Elle murmura :

— Maman... maman...

Et comme la pauvre mère la pressait dans ses bras, elle vit ses beaux yeux rester fixes, tandis qu'une petite larme perlait à la paupière.

Elle avait vingt-trois ans.

Sa dernière pensée avait été, en un dernier oubli d'elle-même, pour celle qui allait souffrir.

Terrifiée, celle-ci appela le père, et, tombant à genoux, demanda pitié au Ciel. Puis, l'ayant remise entre les bras de son cher vieux papa, de son « mignon », elle courut, affolée, sonner au couvent. Quand elle revint avec le Père N..., elle trouva le vieillard pleurant devant le lit où Maggy, toute blanche, merveilleusement belle et angélique, s'était endormie pour toujours.

Elle s'effondra sur le parquet, sans connaissance. Quand elle revint à elle, elle leva vers le ciel des yeux perforés de larmes. On la releva : alors, à travers ses hoquets de douleur, la vaillante chrétienne prit son crucifix, le baisa, et le faisant baiser à mon père, elle lui dit :

— Nous L'aimerons encore, et toujours, n'est-ce pas...

Et, ayant, elle aussi, héroïquement consenti le sacrifice, elle se jeta sur le corps de Maggy et l'embrassa éperdûment en sanglotant.

Quand on voulut ensevelir la petite, on ne trouva plus rien dans ses armoires ; plus une chemise : elle avait *tout* donné et n'avait plus que les vêtements qu'elle portait sur le corps.

Le médecin fut stupéfait en apprenant sa mort : « Je n'y comprends rien, dit-il... C'est un étrange accident. » Un mois auparavant, comme elle était un peu fatiguée, le docteur de la famille l'avait encore auscultée et l'avait trouvée très bien portante et pas du tout épuisée. Il lui avait prescrit un tonique, qu'elle avait pris en disant : « C'est tout de même inutile. »

Ce fut un coup de foudre dans tout le quartier, et surtout chez les pauvres. « Mzelle Mârgritt est morte ! » La nouvelle se propageait de l'un à l'autre, et aussitôt on voyait ces braves gens fondre en larmes et accourir tout affolés. Et là, devant Maggy qui souriait encore et paraissait rêver, une foule recueillie et navrée passait dans la chambre qui ne désemplissait pas, et l'on entendait des mégères et de vieux houilleurs se moucher et sangloter tout haut. Le lit disparut bientôt sous des monceaux de fleurs, que ces pauvres avaient

payées bien cher à cette saison. Les jeunes filles de la chorale ne pouvaient se résoudre à quitter Maggy, et restaient de longues heures à prier et à pleurer près de son lit. Elle était si belle ! Son visage restait si expressif, avec ses yeux entr'ouverts, qu'on avait peine à ne pas la croire vivante.

— N'est-il pas imprudent, dit une dame, que toutes ces jeunes personnes séjournent si longtemps ici? Ne faut-il pas craindre la contagion?

— Oh ! lui fut-il réparti aussitôt, près d'une sainte on n'a rien à craindre.

Quand on l'eut mise en bière, ma mère s'avança, défaillante, soutenue par Jeanne et par une religieuse, et contempla en gémissant le cercueil où l'on avait enfermé la douce petite colombe, la joie de ses vieux jours, le dernier de ses enfants qui restât au foyer. Elle était seule maintenant avec le père impotent, pour manger le pain amer de la vieillesse. Elle pleura longtemps, sans parvenir à parler, puis, brisée, ravalant ses sanglots :

— Seigneur... dit-elle, d'une voix qui étouffait, Vous nous l'aviez donnée... Vous nous l'avez reprise... Que Votre saint nom soit béni !...

Et elle tomba à genoux et s'abîma dans sa déchirante et sublime résignation.

O splendeur de la foi chrétienne, et de l'invincible crédit que sa confiance fait au Père ! A ceux qui seraient tentés de faire un reproche à Dieu d'avoir cueilli la douce vie qui Lui était offerte, je dis que ce seul cri de saint abandon compense toute cette douleur, et que la beauté de cette seule parole eût suffi à payer Maggy de son sacrifice ; et que la plus haute charité qu'elle ait pu exercer

envers sa mère, était de lui permettre de faire une chose aussi parfaite, qui, d'un bond, l'élevait si haut dans la noblesse chrétienne.

Je dis qu'il est des morts plus belles et plus utiles que de longues existences et que certains valent uniquement par leur mort, et que, depuis la tendre Iphigénie jusqu'à l'héroïque Trésignies, ces hommes ont bien fait de mourir, et Maggy également. L'homme est ici-bas pour faire de la beauté, et quand il peut d'un coup réaliser une perfection sublime, il n'a plus que faire de la vie, ayant rempli sa destinée.

Et c'est pourquoi, quand Dieu voit dans une oblation tant de beauté qu'elle est plus riche que tout le reste d'une vie, Il l'agrée, plein de joie, et en dépose le prix dans le trésor des mondes.

L'enterrement fut une apothéose.

Bien que Jeanne n'eût point fait part à nos parents du désir de Maggy, la chapelle ardente avait été tendue de bleu, comme pour les obsèques d'anges.

Il faisait un temps affreux, il neigeait, et malgré cela une foule immense emplissait la rue aux abords de la mortuaire. La plupart étaient des pauvres et des ouvriers. Certaines houillères s'étaient à moitié vidées. Devant toutes ces demandes de congé, un chef-porion de la « bure » de Glain demandait, intrigué : « Quelle est donc cette demoiselle à l'enterrement de laquelle vont tous ces Flamands? »

Ils étaient tous accablés de tristesse, et ne rompaient le silence que pour rappeler l'un ou l'autre des bienfaits de Maggy. C'était un spectacle

extraordinaire que cette foule compacte de mendiants, de houilleurs et de femmes en cheveux, qui, les yeux rougis, consternés comme d'un malheur public, les pieds dans la neige et des fleurs à la main, s'inclinaient devant ce cercueil de jeune fille. Beaucoup avaient encore apporté des couronnes et des gerbes ; le corbillard devint un monceau de fleurs, et quand on se mit en marche, n'eût été les pleurs qui ruisselaient sur tant de visages, on eût dit un cortège de fête.

— Ce n'est pas un enterrement, s'écria une vieille dame, c'est une marche triomphale, comme pour une entrée dans le ciel.

Comme elle l'avait prédit, on exécuta pour Maggy la messe de *Requiem* qu'elle-même avait préparée ; mais il fut impossible de la chanter avec des voix joyeuses.

Au cimetière, le Père N... voulut prononcer un discours. A peine eut-il commencé que les pleurs et les sanglots l'interrompirent. Il essaya de poursuivre, pris lui-même à la gorge. Les sanglots redoublèrent. Enfin, il dut renoncer à achever. Tout ce monde pleurait à chaudes larmes ; les uns gémissaient, la figure dans les mains, d'autres, devant cette tombe où s'ensevelissaient tant d'héroïques vertus, priaient « la petite sainte » de les aider encore, du haut du ciel, et lui promettaient d'être bons désormais.

Longtemps ils restèrent là, silencieux, priant et pleurant. Et en redescendant, l'âme pleine de Maggy, ils se trouvaient transformés ; et chacun emportait dans son cœur quelque fruit de sa sainte vie et de sa très belle mort.

XI

LE BLÉ QUI LÈVE

> Si le grain de froment jeté en terre y meurt, il produira un fruit abondant.
>
> (S. Jean, XII, 25.)

Maggy n'est pas morte, car les saints ne meurent point ; le trépas leur ouvre le seuil d'une vie plus haute, mais leur vie terrestre elle-même perdure au delà de la tombe. Ceux-là meurent dont la vie fut sans fruit. Mais eux, ils ont créé sur leur passage des sommes merveilleuses de richesses, et c'est là le meilleur d'eux-mêmes et l'élément stable de leur vie : et cela reste et continue à vivre en ceux qui en reçoivent l'héritage.

Le sacrifice de Maggy fut une semence de grâces. A peine s'était-elle endormie que commençait, comme une seconde vie qui prolongeait l'autre, une action nouvelle qui rayonnait d'elle sur les âmes. Mystérieuse et puissante, cette influence saisissait brusquement ceux qui venaient contempler son suprême sourire, et ils s'en allaient tout remués. On se racontait sa vie, sa charité sublime, et cet humble héroïsme faisait monter un sanglot à la gorge des plus veules et leur donnait la bienheureuse impulsion qui transforme.

Ils venaient, les larmes aux yeux, trouver le Père N... :

— Père, lui disait l'un en lui serrant la main avec émotion, vous m'avez autrefois demandé mes services. Je vous fis — vous vous en souvenez — une réponse assez vague. Aujourd'hui, je ne parle plus de la sorte. La vie et la mort de Maggy m'ont fait saisir le sens de la vie ; j'ai compris que nous ne faisions rien pour le bon Dieu, et je vous dis maintenant : ma personne, mon temps et ma fortune sont à votre disposition ainsi que ceux de ma famille.

— J'ai pleuré deux fois dans ma vie, disait un autre : à la mort de ma mère et à celle de Maggy. Celle-ci m'a ouvert les yeux et m'a donné le désir de l'apostolat. Je n'ai guère de temps, mais je vous offre pour l'œuvre tout celui dont je dispose.

On eût dit que Maggy avait attendu de mourir pour confirmer certaines bonnes volontés, réduire certaines lâchetés inavouées, et vaincre, comme par un coup de foudre, des âmes paresseuses ou timides.

Le lendemain de sa mort, comme le Père N... entrait à la mortuaire, il croisa Mlle D... C'était une jeune fille assez peu pieuse et surtout peu disposée à se dévouer. Trois semaines auparavant, elle lui avait refusé net de s'occuper de propagande.

Elle paraissait bouleversée. En voyant le Père, elle s'arrêta, voulut parler, puis passa outre en sanglotant. Mais arrivée à la porte :

— Père... Père... s'écria-t-elle.

Le Père N... se retourna.

— Père, lui dit-elle, les yeux pleins de larmes, si vous êtes dans l'embarras pour l'œuvre, je suis à votre disposition... Et si vous ne trouvez personne pour la chorale, eh bien ! je me présente.. Je ne remplacerai pas Maggy, mais je ferai tout ce que je pourrai.

Quelle force venait de retourner cette âme? Écoutons-la elle-même raconter sa « conversion » :

« Jusqu'alors ma vie avait été inutile, voire frivole ; le dévouement, l'abnégation m'étaient choses inconnues. Comment aurais-je pu comprendre la vie si généreuse de notre chère Maggy?

« Vint le jour inoubliable et infiniment douloureux de sa précieuse mort. Jeanne vint me l'annoncer. Sans délai, comme pressée par un sentiment que je ne m'explique pas, je me rendis à la mortuaire. Que se passa-t-il alors au fond de mon âme? Longtemps je contemplai cette chère dépouille, ce visage inerte et devenu cependant plus expressif que jamais pour moi. Il me sembla que dans un muet langage elle me révélait le but sublime de sa carrière ; c'est comme dans une étincelante lumière que je vis tout à coup son généreux et complet oubli d'elle-même, et ce brûlant amour qui lui avait fait entreprendre les choses les plus incompréhensibles et les plus audacieuses. Mon âme s'abîmait pour ainsi dire dans sa grande âme, et sans aucun doute, à ce moment, Maggy me communiqua quelque chose d'elle-même. A ce contact mystérieux, je sentis se fondre l'insensibilité de mon cœur, et, vaincue, baignée dans un torrent de larmes, je tombai à genoux, suppliant notre petite prédestinée que je sentais être au ciel de se souvenir de moi là-

haut ! Dire au juste quel changement se produisit en moi est difficile à rendre, mais j'étais transformée, et dès lors un revirement complet me jeta dans une nouvelle voie, qui devait aboutir à ma consécration totale au bon Dieu...

« Je me présentai au Révérend Père N... pour diriger la chorale. Je m'y sentais bien inapte, et j'étais encore pleine d'hésitations, mais j'étais prise dans les divins filets : et pendant deux ans, jusqu'à mon entrée au couvent, je demeurai attachée à l'œuvre flamande, marchant, d'un pas chancelant et bien faible sans doute, dans la voie merveilleuse que Maggy avait tracée. »

Elle prit la succession de Maggy et tâcha à reproduire fidèlement sa vie. Elle aussi se donna tout entière au grand apostolat et fit maintes conversions par la grâce de celle dont le souvenir l'illuminait. Puis, au bout de deux ans, elle devint Fille de la Charité.

Plusieurs autres jeunes filles subirent cette même influence, et, vaincues elles aussi par l'éloquence des lèvres closes de Maggy, transformées, retournées, eurent une histoire analogue. Elles continuent sa vie ; la plupart sont entrées au couvent, deux d'entre elles sont mortes en saintes ; et j'en connais une qui, voulant imiter jusqu'au bout son modèle, a offert sa vie pour la sanctification des prêtres : peu de temps après, elle était frappée de phtisie ; et, tout heureuse d'être exaucée, elle prie Maggy de l'aider à mourir comme elle.

C'est une moisson de saints qui a levé autour de sa tombe.

Jeanne, qui jusqu'alors ne s'était jamais senti

la hardiesse de parler elle-même dans la visite des Flamands, commença à imiter celle qu'elle avait si bien vue à l'œuvre.

Et la vieille maman elle-même, toute réconfortée par les choses merveilleuses qu'elle apprenait sur son enfant, et que celle-ci lui avait tenues cachées, se sentait tout à coup un zèle rajeuni : « Quelle émotion, écrivait-elle au Père, et quelle immense consolation m'ont été ces nouvelles ! Comment assez remercier le bon Dieu d'avoir fait de notre enfant une « petite sainte »? Pourrions-nous y songer sans verser des larmes de reconnaissance pour une telle grâce ! Oh ! comme je vais maintenant travailler à la gloire du bon Dieu que j'aime et que je voudrais faire aimer du monde entier ! Je vais redoubler de zèle et prier plus que jamais. Et vous, mon bon Père, vous m'indiquerez les moyens par lesquels je pourrai me rendre utile à ses œuvres et faire ce qu'Il demande de moi. »

Huit jours après l'enterrement, on procéda au transfert du corps. Ce jour-là aussi la foule avait envahi le cimetière. On pria longtemps à haute voix devant la tombe chargée de fleurs ; puis un impressionnant silence se fit : tous restaient là, immobiles, comme dans un temple, pleurant, priant, invoquant la protection de Maggy comme une grâce. Les Hullens, les Marouf, les Vanderbiest, tout ce monde était là, à gémir et à soupirer, les yeux rouges de larmes.

Au bout d'une grosse demi-heure, le Père se leva et rompit le silence :

— Que promettez-vous à Maggy? demanda-t-il.

Avec une voix que l'émotion faisait trembler, il retraça sa vie, lut des pages de son carnet, et quand il eut fini, ils vinrent tous faire leurs promesses sur la tombe de Maggy. Et neuf jeunes filles vinrent s'offrir pour continuer l'action de l'admirable petite apôtre.

Elles se mirent à l'œuvre de toute leur âme, et l'apostolat put ainsi continuer. Mais si écrasante était la tâche que c'est à peine si toutes ensemble, elles purent faire ce que le cœur de Maggy avait réalisé à lui tout seul.

La mission eut lieu quelque temps après. Ce fut un succès sans précédent. Maggy avait tout préparé, mais sa mort y apporta le dernier stimulant. Dans ses tournées, le Père n'avait qu'à prononcer son nom pour obtenir tout ce qu'il voulait.

Il y eut une merveilleuse moisson de repentirs. Pendant quinze jours une foule compacte se pressa à l'église, et l'on vit une affluence extraordinaire au banc de communion.

Du haut du ciel, Maggy pouvait sourire à son œuvre.

Et tandis que se déroulaient ces scènes de deuil et de consolation, très loin, au front, les trois frères au sacrifice desquels Maggy avait substitué le sien, traversaient indemnes la tourmente. Nous passâmes par des hasards si périlleux qu'on prononça plus d'une fois le mot de miracle. Celui d'entre nous qui fit la campagne d'Afrique y frôla la mort en d'impressionnantes aventures. Quant à moi, j'ai raconté (1) mon séjour au poste

(1) *Mes cloîtres dans la tempête* (Plon, 1922).

d'Oud-Stuyvekenskerke. On m'avait dit : « Tu ne resteras pas huit jours dans cet enfer. » J'y demeurai dix-huit mois et n'en rapportai que des égratignures. Pendant tout ce temps, l'endroit fut balayé par les obus, et, tandis qu'autour de la maison qui me servait d'observatoire, tout le hameau, peu à peu s'écroulait en monceaux de décombres, celle-ci, qui était le point de mire de l'ennemi, demeura debout. Ayant relevé les points de chute des projectiles, je constatai que, contrairement à toutes les lois de la balistique, au centre du groupement, là où il avait son maximum de densité, il y avait un point blanc à l'endroit de mon poste. Plusieurs fois je fus « soufflé » par des obus, dont les éclats, criblant tout autour de moi, ne me faisaient aucune blessure. On me croyait invulnérable.

Et pourtant j'aurais dû vingt fois y passer. Sans doute, j'étais marqué — et les deux autres aussi — parmi ceux qui devaient tomber. Mais un bras invisible nous protégeait, et nos vies étaient couvertes, comme d'une égide, par une autre vie qui valait mieux que la nôtre.

C'est le secret de la communion des saints et de cette mystérieuse réversibilité des mérites qui permet à l'un de solder la rançon de l'autre dans l'œuvre rédemptrice.

Et il m'est doux maintenant de profiter de cette vie que je lui dois d'une façon si évidente, pour travailler à mon tour à faire fructifier l'holocauste de ma petite colombe. Déjà les quelques pages que j'en ai écrites ont suscité maintes conversions et d'admirables ascensions

d'âmes. J'aime à croire que celles-ci à leur tour, éveilleront des générosités latentes et provoqueront de pareils retours.

Pretiosa in conspecto Domini mors sanctorum ejus. Maggy vit par delà la tombe, et par la vertu de sa mort elle continue à faire du bien. Elle en a fait plus depuis qu'elle est au ciel que dans le cours de sa vie si pleine. On la prie ; j'ai reçu des billets d'actions de grâces ; et des prédicateurs, citant en chaire ses sublimes exemples, remuent les âmes plus puissamment que par de longs sermons.

Au cimetière d'Ans, au-dessous du Crucifié qui étend les bras, dans un buisson de roses pourpres, on a gravé sur sa tombe ce mot qui lui était si cher : *Il faut que le Christ règne.* Et bien souvent encore on y voit venir de pauvres gens qui y déposent des fleurs ; puis ils se mettent à genoux, et, recueillis, prient longuement « la petite sainte. »

PRIÈRE

O Christ, Roi et Martyr, Source de tout amour et de toute beauté, rends-nous dignes de tes saints. Jésus, doux et héroïque amoureux des hommes, c'est de la blessure de ton Cœur qu'a jailli la beauté du monde : fais-en couler le flot sur nos âmes, sur nos pauvres âmes pécheresses, si laides, si viles, si égoïstes. Apprends-nous l'art divin d'être nous aussi des saints, ainsi que Tu l'as voulu.

Christ très saint, Christ très bon, Christ trois fois béni ! épands l'Esprit d'amour sur ceux qui liront ces pages tissées de tant d'amour. Que Sa puissante onction leur ouvre les yeux et le cœur, afin qu'ils soient touchés par l'héroïsme de cette humble enfant, afin que les pleurs du repentir, jaillissant de leurs yeux, lavent leur vie passée, afin qu'ils trouvent enfin le courage d'aimer, et de se donner, et d'être beaux et généreux.

Cher Seigneur de l'amour, renvoie parmi nous ma colombe pour qu'elle parle à nos âmes et nous prête son aile. Et puisque c'est la fonction de l'amour d'engendrer de la beauté, que ses yeux extatiques qui nous regardent encore fassent, comme un rayon des soleils éternels, germer en nous les moissons qu'elle sema.

Ainsi soit-il !

TABLE DES MATIÈRES

		Pages.
	INTRODUCTION	1
I.	— LE PREMIER PAS	1
II.	— ENFANCE ET JEUNESSE	13
III.	— INSTITUTRICE	27
IV.	— LE CREUSET	54
	1. Ames victimes	54
	2. L'œuvre des Flamands	60
	3. La réponse du Christ	79
	4. Solitude	87
	5. Le Calice	97
V.	— LA PÊCHE DES AMES	111
VI.	— SES AMIS	144
VII.	— LE PRÉCEPTE DU MAÎTRE	179
VIII.	— LE SECRET DE MAGGY	194
	1. L'âme de tout apostolat	194
	2. Le grain qui meurt	194
	3. L'épouse du Christ	202
	4. A deux	215
IX.	— ASCÈSE	220
X.	— L'HOLOCAUSTE	232
XI.	— LE BLÉ QUI LÈVE	254

1928.

PARIS — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 36140.

840
C 236C
No. 7

Maggy

Call No.

840
C236C
No. 7

ac. no. 104279

ac. no. 104279

This book may be kept
FOURTEEN DAYS
A fine will be charged for each
day this book is kept overtime.

LORAS COLLEGE LIBRARY
DUBUQUE, IOWA